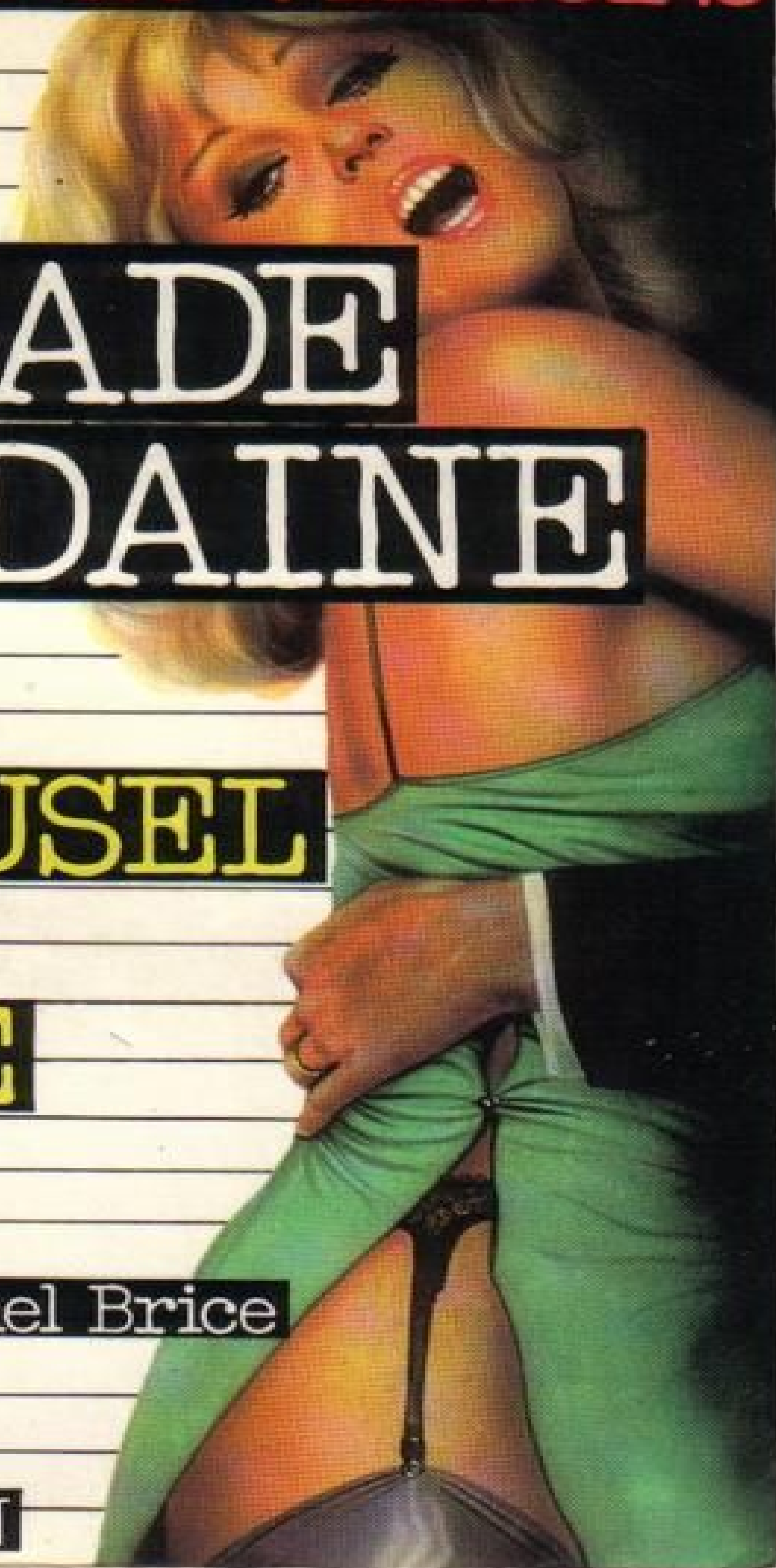
Gérard de Villiers

PRESENTE

BRIGADE MONDAINE

LE CARROUSEL DE LA PLEINE LUNE



Michel Brice

PLON

MICHEL BRICE

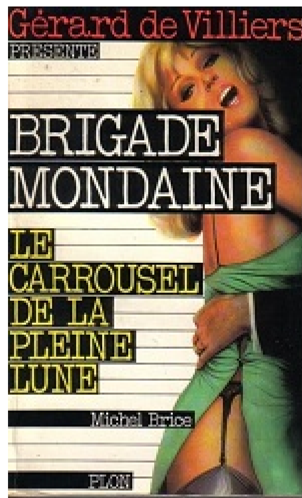
Brigade mondaine n°2

LE CARROUSEL DE LA PLEINE LUNE

Les dossiers Brigade mondaine de cette collection sont basés sur des éléments absolument authentiques. Toutefois, pour les révéler au public, nous avons dû modifier les notions de temps et de lieu ainsi que les noms des personnages.

Par conséquent, toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait totalement involontaire et ne relèverait que du hasard.

CHAPITRE I



Dans la lueur laiteuse de la lune aux trois quarts pleine, le tronc du marronnier se dédoubla lentement. Simple impression fugitive, mais qui noua aussitôt la gorge de Serge Besson. La frêle silhouette en face de lui, à dix mètres, avait exactement les mensurations qui l'excitaient. Longues jambes en cuissardes collantes, mini-jupe tendue sur des hanches minces, blouson gonflé par la poitrine. A part le court espace de cuisses entre les bottes et la mini-jupe, le sac rouge et la tache sombre du visage, tout était blanc. D'un blanc scintillant de plastique.

L'ombre des feuilles y jouait, verdâtre comme un balancement d'algues au fond de la mer. Même les cheveux, ultra décolorés, furieusement crêpés, étaient blancs. Un incroyable casque de méduse albinos.

La silhouette vint à la rencontre de Serge Besson en ondulant. Elle se colla contre lui et l'enlaça. Il fut aussitôt noyé dans un parfum lourd et poivré.

— Bonsoir, mon chou. On avait oublié sa Nadia ?

La voix, un peu rauque et grave, léger accent faubourien, formait un saisissant contraste avec la féminité agressive de la poitrine qui s'écrasait, sur la sienne. Mais ça aussi, c'était un détail qui rendait fou Serge Besson.

Il fit un effort pour se contrôler et avala sa salive.

— Voyage, lâcha-t-il nerveusement en s'arrachant à l'étreinte. Dépêche-toi, maintenant.

Nadia émit un petit rire de gorge. Du regard, elle chercha une zone bien éclairée par la lune entre les arbres et alla s'y placer. Elle connaissait les

faiblesses particulières de chacun de ses clients. L'exhibition, impeccable techniquement, dura trois bonnes minutes. Doucement, Nadia présentait tout ce que Besson voulait voir. La poitrine, d'abord, pointue et ferme, puis les fesses, et enfin le ventre qu'elle vint lui mettre sous le nez en gigotant. En même temps, elle lui parlait. Elle connaissait aussi le pouvoir de sa voix.

— Tu m'as fait attendre, commença-t-elle sur un ton de reproche. Tu m'avais bien dit onze heures juste au téléphone ?

Besson remonta ses lunettes d'écaille sur son nez, d'un geste machinal, et il enfonça les poings dans ses poches avec un soupir de satisfaction. Il était grand et fin, pas très beau, mais de la classe. L'allure du businessman arrivé. Costume de chez Cerruti très discret. La quarantaine bien conservée.

Les putes apprécient ce genre d'hommes. Ils payent sans rechigner, et ce sont les plus avides.

Accablés de travail au bureau, ils se ruent sur elles avec un appétit de jeune homme. On en fait ce qu'on veut. Les meilleurs clients : compliqués, sérieux et fidèles. A ne pas lâcher.

Les yeux de Besson, dilatés derrière ses verres de myope, dévoraient le ventre qui s'agitait à un mètre de lui.

— J'ai été retardé, dit-il avec effort.

Nadia fit saillir ses seins entre ses avant-bras. Elle souriait toujours, triomphante. Ravie de mesurer son pouvoir.

— Tu es verni de me trouver encore là, reprit-elle, la voix professionnelle. Ça ne chôme pas, ce soir... Ça te suffit ?

Besson se racla la gorge :

— Merci, dit-il. Maintenant, on se dépêche, tu viens ?

Mais Nadia rabattit sa mini-jupe et ferma son blouson.

— Ah, non ! s'exclama-t-il, contrarié, qu'est-ce qui te prend ?

Nadia secoua son casque frisé.

— Pas question ici. Pas de rafles depuis trop longtemps, je me méfie. Où est ta bagnole ? On va au parking.

La Mercedes bleu sombre n'apparut qu'au dernier moment, rangée tous feux éteints. Encore chaude. Le bureau de Serge Besson était à l'autre bout de Paris, et il avait eu beaucoup d'embouteillages pour venir au Bois, surtout sur les Champs-Elysées.

Quand il démarra, Nadia, bonne fille, lui prit la main droite et la posa sur sa cuisse.

Après, elle s'ouvrit en s'avançant sur son siège et guida sa main vers son ventre. Elle rit :

— Tu arriveras à conduire d'une seule main ?

Bien qu'on soit près de minuit, la place de la Porte Dauphine – officiellement place du Général Delattre de Tassigny – était bondée de voitures. Cabriolets de sport, R 4, Mercedes, Jaguars et 2 CV mélangées. Il y avait même des poids lourds qui tournaient lentement avec tout le monde. Des voitures se rangeaient, d'autres démarraient, se coupaient la route, accéléraient, freinaient. Au milieu de tout ça, des formes couraient, hommes et putes mélangés. Des portières claquaient, des phares faisaient des appels.

Juste devant Besson, une Triumph stoppa net sans prévenir, et il faillit l'emboutir. Une fille, surgit d'une autre voiture qui fila aussitôt, se pencha à la portière. Celle-ci s'ouvrit, une main happa la fille qui fut aspirée à l'intérieur. La Triumph repartit sur les chapeaux de roues.

Un peu plus loin, une Noire affublée du même uniforme que Nadia, mais en mauve, discutait prix avec un chauffeur de poids lourds, dressée sur le marchepied. Elle redescendit. Le client, un géant en col roulé et casquette écossaise, la suivit et s'engouffra derrière elle dans une Alfa-Roméo qui disparut en faisant hurler ses pneus.

Nadia battit des mains, surexcitée.

— Vise le carrousel ! Dingues, les types ! C'est la fête, ce soir. A croire que c'est vrai, le coup de la pleine lune. Elle l'est presque, hein, mon chou ? Plus qu'une petite semaine.

Besson rétrograda et écrasa son champignon en prenant l'avenue Foch.

— Tu vas voir ta lune, grogna-t-il.

A lui aussi, l'extraordinaire déchaînement sexuel de cette place, remplie de landaus d'enfant le jour et qui devient la nuit le plus grand marché à passes de Paris, commençait à monter au cerveau. Sa main maltraita le ventre de Nadia. Elle gémit en s'ouvrant. Il eut tellement envie d'elle qu'il faillit s'arrêter là, n'importe où, et lui sauter dessus sans attendre.

L'entrée du parking de l'avenue Foch est à droite, juste avant le feu rouge du premier croisement quand on vient de la Porte Dauphine. Besson s'y engouffra à toute allure et le pot d'échappement racla le béton strié au

débouché du sous-sol. Besson jura : il y avait quatre voitures avant lui à la barrière des tickets. Dans chaque voiture, une pute et un client. Le parking de l'avenue Foch est très fréquenté la nuit... Mais, sur les tickets, le temps d'enregistrement dépasse rarement le quart d'heure. Un vrai travail à la chaîne. Pas de temps à perdre pour les filles. Certaines se font jusqu'à trente ou quarante clients par jour. De cinquante à cent francs en moyenne. D'où le mélange avec les poids lourds et les R4 au Rond-point. Sauf pour les passes spéciales, comme Nadia et Serge ce soir. Elle lui prenait toujours cent francs. Mais la passe ne dépasserait guère le quart d'heure avec elle. C'était son maximum.

Quand la Mercedes déboucha dans le troisième sous-sol, Nadia regarda l'heure au tableau de bord. Minuit moins cinq. Elle nota l'heure mentalement et se débarrassa de son blouson. Inutile d'enlever la mini-jupe. Il suffisait de la rouler autour de la taille. De toute façon, elle ne portait jamais rien dessous pendant le travail.

Nadia connaissait bien les Mercedes. Elle rabattit toute seule son siège quand son client coupa le contact à la place qu'elle lui avait indiquée, au fond, loin des rampes au néon.

— Tu as l'argent ? fit-elle.

Besson sortit nerveusement deux billets de cinquante de sa poche et les lui tendit.

*

**

Renversé en arrière sur les coudes, Serge Besson respirait bruyamment. Le pantalon baissé jusqu'aux genoux, la chemise relevée, il se laissait aller tout entier à la jouissance. La tête de Méduse montait et descendait sur son ventre. Quand Nadia l'engloutissait, les mèches crêpées venaient chatouiller son ventre, et un frisson délicieux irradiait toutes les terminaisons nerveuses de son épiderme.

Devant lui, la croupe surélevée de Nadia luisait dans la pénombre, agitée des mêmes soubresauts que sa tête. L'idée que, tout à l'heure, il retournerait Nadia pour la forcer, l'excitait autant que le traitement qu'il subissait.

Le système de ventilation du parking s’était déclenché. Le ronflement assourdissant berçait Serge Besson. Il se sentait merveilleusement bien. Toute la journée, il avait attendu cet instant. Nadia était la seule à lui donner exactement ce qu’il voulait. Il adorait sa voix un peu rauque, son corps souple, la vulgarité de son parfum et de son maquillage, les rites méticuleux de leurs rencontres et de sa mise en condition. En plus, il y avait la vague impression de danger, l’odeur de cuir des sièges, cet inconfort à la hussarde. Tout un cocktail subtil qui le mettait dans tous ses états.

Soudain, il se sentit au bord d’exploser. Il lutta pour se retenir. Mais c’était presque impossible. Les seins de Nadia se frottaient contre ses jambes. En plus, elle avait glissé ses mains sous sa chemise. Maintenant, elle lui agaçait la peau avec les ongles. Il supplia :

— Doucement...

Nadia l’abandonna et se releva, ironique.

— Elle sait y faire, Nadia, hein ?

Nadia parlait souvent d’elle à la troisième personne. Elle se coula sur lui de tout son long, et il voulut lui prendre la bouche.

Elle se déroba.

Il insista.

— Cinquante de plus, murmura-t-il.

Elle rit et plongea dans sa bouche une interminable langue de serpent tout en le caressant. La main de Nadia était merveilleusement experte. Comme si elle devinait d’avance tout le mécanisme des terminaisons nerveuses. Une raison supplémentaire pour laquelle Serge ne pouvait plus s’en passer.

Nadia s’arracha à ses lèvres. A quatre pattes au dessus de lui, elle le dominait sans bouger, l’air vainqueur. Il regarda les seins et les prit par en dessous.

Ils n’étaient pas très gros, mais pleins et élastiques. Dans la pénombre, les pointes poudrées de fard pailleté étaient très roses, longues et acérées. La main droite de Nadia revint vers le ventre de son client. Il enfouit la sienne entre ses cuisses.

Elle rit, mais fit non de la tête. Lentement, elle redescendit en se cambrant, et les chaudes lèvres humides recommencèrent leur manège.

Serge Besson se mit à haleter.

*
**

L’éclair poignarda Serge Besson en pleine rétine, décuplé par les lentilles de ses verres de myope. Il poussa un cri d’enfant et se tordit.

Brutalement, l’éclair avait déclenché son spasme.

Il y en eut trois successifs et il ne comprit pas tout de suite. Il eut même l’impression, l’espace d’un dixième de seconde, que la violence de son plaisir lui avait provoqué des éblouissements.

Le hurlement de Nadia le ramena à la réalité : au dessus d’eux, à genoux sur le capot du moteur, quelqu’un les mitraillait à coups de flash. Besson prit le dernier éclair de face. Fouettées en plein nerf central, ses rétines se voilèrent.

Il jaillissait dehors quand une chape de honte lui coupa le souffle. Il avait oublié son pantalon déboutonné. Celui-ci venait de glisser autour de ses chevilles. Un rire gras éclata devant lui.

Congestionné, il se baissa et entreprit de se rhabiller. Désespérément, il cherchait à regarder. Mais tout ce qu’il pouvait distinguer, c’étaient deux vagues silhouettes d’hommes immobiles. Une tache grise constellée de points lumineux s’interposait entre eux et lui.

Nadia réagit la première. Les seins à l’air, elle se rua en avant. Les ventilateurs s’étaient arrêtés et son cri explosa, répercuté par les murs du sous-sol.

— Salauds !

Elle vira vers Besson.

— C’est des voyeurs ! poursuivit-elle hargneusement. Casse-leur la gueule ! Récupère les photos. Je hais ces mecs !

Serge Besson vacilla, toujours aveuglé, il essaya d’attraper l’appareil photo. Le type, d’un brusque revers de l’avant-bras, le repoussa contre la voiture. L’autre avait ceinturé Nadia et riait en lui, maintenant ses poignets.

— Ça va comme ça, grinça-t-il. Police.

Il tendit sa plaque. Serge Besson s’était brusquement voûté ; il regarda la plaque, mais ne vit rien. Tout ce qu’il put noter, c’est que la voix avait un

fort accent corse. Il eut un sursaut de fierté.

— On prend des photos, maintenant ? Joli procédé.

L’autre ricana.

— Ecrase. On fait notre boulot. Le vicelard, c’est toi. Pas nous.

Le tutoiement et l’insulte fouettèrent Besson. Et puis, il était rhabillé. Il fonça, ivre de rage. Les deux hommes s’écartèrent, et il alla se jeter contre un pilier. Ses lunettes roulèrent par terre. Cette fois, il était complètement aveugle.

L’autre comprit qu’il était allé un peu loin. Il ramassa les lunettes et les tendit. L’humiliation donnait à Besson envie de mourir.

— Vous n’avez pas le droit... protesta-t-il, vaincu d’avance.

L’autre haussa les épaules.

— Il te faut un dessin ? Rapports sexuels dans un lieu public, c’est de l’outrage public à la pudeur, non !

Besson frissonna.

— On est dans un parking, pas sur un boulevard, balbutia-t-il en se massant les paupières sous ses lunettes.

Ce qui le faisait le plus enrager maintenant, c’était de ne pouvoir distinguer les traits de son interlocuteur.

Il y eut un silence, et le policier reprit d’une voix fatiguée.

— Ecoute, tu expliqueras ton point de vue quand on te convoquera. Je suis pressé. Mon collègue aussi. Tes papiers.

Serge Besson se fouilla. L’autre rit encore :

— Ta carte d’identité. Pas celle de donneur de sang.

Besson eut encore une fois envie de disparaître. Il tendit tout son portefeuille.

— Cherchez vous-même. Moi, avec votre flash...

Pendant qu’on le fouillait, il se laissa aller contre l’aile de sa voiture, au bord de l’évanouissement. Peu à peu, le tragique de sa situation lui apparaissait dans toute son énormité. Atroce. Ridicule et atroce. Sa femme, ses gosses. Sans compter le bureau...

Curieusement, Nadia elle aussi ne disait plus rien. Fataliste. Elle était même retournée s’asseoir dans la voiture pour se remaquiller dans le rétroviseur.

Le policier rendit ses papiers à Serge Besson qui les prit machinalement et les fourra dans sa veste.

— Qu'est-ce qui va se passer ? interrogea-t-il, anxieux. Je pars avec vous ?

— Non, on te convoquera. Attends. Inutile de rien faire avant.

Il se tourna vers Nadia :

— Tu as de la chance. Pas le temps de t'emmener, mais tu ne perds rien pour attendre.

— Je risque quoi au juste ? dit encore Besson.

— Tu verras bien, laissa tomber l'inspecteur, coupant.

— Mais... ça peut aller jusqu'où ?

Le policier le regarda de haut en bas, et Besson se mordit les lèvres. La lâcheté de sa question le rongeait déjà.

— Tu as peut-être une chance d'échapper à la correctionnelle.

Besson se voûta et ne dit plus rien. Le policier rangea son calepin et fit signe à l'autre.

— Viens. On se tire.

*

**

— Merci pour ton parking tranquille, grinça Besson en s'affalant au volant de sa voiture. Nadia haussa les épaules, indifférente :

— Ce sont les hasards de la vie...

Besson mit le contact d'une main tremblante. Alors, il s'aperçut que les taches devant ses yeux persistaient.

La honte l'étrangla un peu plus.

— Il faut que j'attende, avoua-t-il, je ne peux pas conduire.

Nadia se redressa.

— Ah, non ! j'ai assez perdu de temps comme ça ! Passe-moi le volant, je sais conduire ta bagnole. On va jusqu'à la mienne.

Dans la contre-allée, toutes les voitures étaient rangées à droite. Sauf, de temps en temps, à gauche, un cabriolet, une BMW, une Porsche. Toujours

une voiture de luxe. Une fille au volant et feux rouges allumés. Comme les lanternes rouges des bordels d'autrefois.

Au Rond-point, le carrousel continuait de plus belle. Nadia vira sec sur la droite, fonça vers son allée, et bloqua les freins derrière son Alfa Roméo verte.

Serge Besson n'avait pas bougé depuis leur sortie du parking. De temps en temps il essuyait la sueur qui perlait aux ailes de son nez.

Nadia lui tapa sur le bras. Presque avec affection.

— Tu vois mieux ?

— Oui, fit-il faiblement. Ça passe.

Il distingua la main tendue.

— Tu m'as promis une rallonge, fit Nadia, non ? J'ai fait mon travail.

Serge Besson rajouta cinquante francs.

— Tire-toi, grogna-t-il.

L'argent disparut dans le sac rouge, et Nadia se pencha par la portière avant de partir. Elle arrondit les lèvres.

— Allez, gros Loulou. T'inquiète pas. Si tu as des appuis, ça va s'arranger.

— Et toi ? fit-il.

Elle balaya l'air d'un revers de main.

— J'ai l'habitude.

Serge Besson esquissa un sourire forcé. Mais Nadia avait déjà disparu dans l'allée.

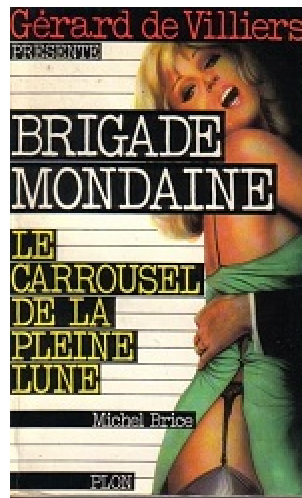
Resté seul, il grilla deux cigarettes avant que ça s'arrange pour ses yeux. C'était passé. Encore une ombre, jaune cette fois, mais il revoyait net. Il embraya et démarra en douceur.

Ce qu'il fallait, à présent, c'était se recomposer une figure. Celle de l'homme qui a été retenu par un dîner d'affaires. C'est ce qu'il avait dit à sa femme. Il pensa à elle et prit une aspiration. Tout s'écroulait. Son image de bon mari et de bon père de famille. Et pourtant, c'était vrai. A part Nadia, qu'avait-il à se reprocher ? Rien.

Brusquement, il gémit à haute voix. Il venait de se le rappeler : dimanche prochain, c'était la Fête des Mères. Dans moins d'une semaine. La convocation arriverait avant... Il secoua la tête comme un noyé. Il fallait

absolument se concentrer pour bien conduire. Ce n'était vraiment pas le moment d'avoir un accident.

CHAPITRE II



Boris Corentin attrapa la fille par le bras au moment où elle s'élançait sur la chaussée au feu du pont Saint-Michel. Le feu venait de passer au vert, et les voitures giclaient déjà en avant.

— On veut mourir jeune ? lança-t-il avec une indulgence rigolarde.

La fille pivota vers lui si brutalement que ses mèches bouclées lui fouettèrent le visage.

— Fichez-moi la paix ! rugit-elle.

La colère la rendait encore plus excitante. Boris Corentin adorait les filles avec du caractère. Visiblement, celle-là en avait à revendre.

Il la détailla posément, sans fausse honte. Elle était blonde et grande, pulpeuse sous son chandail. Vraiment dommage que celui-ci soit boutonné si haut. Les yeux de Corentin descendirent vers les hanches. Rondes et larges, comme il aimait. Il termina son examen en étudiant en connaisseur

les mollets fermes et les chevilles, très fines, au dessus des chaussures à semelles compensées à la mode.

Quand il releva les yeux vers le visage, il eut le temps de noter au passage que la respiration de la fille s'était accélérée. Sous la laine du chandail, les seins se gonflaient par saccades. Merveilleux, ces nouveaux soutien-gorge ultra légers. Exactement comme s'il n'y en avait pas. Les pointes tendaient les mailles, arrogantes.

— Vous avez fini ? siffla la fille, de plus en plus furieuse.

— Fini de quoi ? demanda Corentin, candide.

— De vous rincer l'œil !

De fait, il était justement en train d'imaginer ce qu'elle pouvait rendre toute nue. Examen réussi. Il avait déjà envie d'elle. Aussi violemment que s'il était sevré d'amour depuis un mois. Pourtant, la veille encore...

Des griffes acérées jetaient des éclairs dans les yeux de la fille.

— Lâchez-moi, grinça-t-elle en secouant son poignet.

Surpris, Corentin s'aperçut qu'il la tenait toujours.

— Oh pardon ! fit-il hypocritement, en ouvrant la main comme à regret.

La fille se massa le poignet.

— C'est qu'il m'aurait fait mal, ce...

Elle s'arrêta, interdite : Corentin riait devant elle. Sans retenue. Vexée, elle arrondit les yeux :

— Et en plus, vous vous payez ma tête.

— Mais non, fit-il, conciliant. Je trouve que vous faites des histoires pour rien, ce n'est pas de ma faute si vous êtes ravissante.

A son tour elle le détailla. Avec attention. Plus elle observait la haute silhouette musclée devant elle, le visage carré aux yeux noirs à la fois doux et perçants, plus elle se radoucissait. Corentin, à la fin, se sentit presque gêné : la fille, carrément, sans complexe, l'étudiait de haut en bas.

« Ça alors, pensa-t-il, amusé, du genre direct, celle-là ! »

A son tour, elle lui sourit, consciente d'avoir pris sa revanche.

— C'est malin, fit-elle en se recoiffant d'un geste. Vous m'avez fait rater mon train.

Elle montrait du menton l'entrée des trains de banlieue, de l'autre côté du passage clouté. Corentin prit l'air penaud.

— Ça valait mieux que de se faire écraser.

La fille se balança deux ou trois fois sur ses jambes et, lentement, elle mit les mains sur ses hanches.

— Dites-moi un peu. Vous me suiviez depuis combien de temps ? articula-t-elle, soudain radoucie.

Il mentit :

— Erreur, s'exclama-t-il en riant. Je ne vous suivais pas. Mais ça m'a fait mal au cœur d'imaginer la plus jolie des banlieusardes transformée en bouillie. C'est tout.

La fille sourit pour la première fois et soupira :

— Ça va. Merci, vous avez raison. Mais mon prochain train n'est que dans une heure.

Boris Corentin, trente-cinq ans, inspecteur principal à la Brigade mondaine, 36, quai des Orfèvres, et célibataire acharné[1] , était un rapide :

— Alors, pour me faire pardonner, je vous offre un chocolat, s'écria-t-il gaiement.

La fille hocha la tête, amusée.

— Je vous vois venir...

Il joua les étonnés.

— Et alors ? Vous êtes contre l'idée de faire connaissance ?

En même temps, il recommença à la détailler tranquille, en homme à femmes déjà sûr de son fait.

La fille planta son regard dans le sien sans ciller. Prête à relever le défi, désormais.

— D'accord. On y va. Là-bas, ça vous convient ?

Elle pointait un index rose vers la brasserie au coin de la place Saint-Michel.

Corentin s'inclina.

— Je connais. Allons-y, ensemble maintenant, le feu est au vert.

Une chute de reins somptueuse s'engagea sur le passage clouté devant lui. Corentin la suivit en se frottant la nuque.

D'autorité, la fille, à peine franchie la porte vitrée de la brasserie *Le Départ,* se dirigea vers la droite et alla s'asseoir à une table, non loin de

deux pseudo-étudiants plongés dans la lecture d'un programme de charters pour l'Indonésie.

Tout en l'aidant à tirer la table, Corentin avait consulté sa montre d'un geste vif. Dix-sept heures à peine. Ça pouvait aller. Avantageux le boulot d'inspecteur. On est libre de ses horaires quand on est en enquête. Avant d'avoir l'air de tricher, il pouvait disposer d'une petite heure, au cas où ça marcherait avec la fille. Déjà, il en était sûr. Son instinct d'homme à femmes le trompait rarement.

Le garçon s'approcha.

— Pour moi, un Martini, jeta la fille avant que Corentin ait eu le temps d'ouvrir la bouche. Et vous ?

— Une bière, fit-il, interloqué par sa rapidité. Munich pression.

Il sortit ses Gallias et, calant ses coudes sur la table :

— On avait parlé d'un chocolat, non ?

La fille tira une cigarette du paquet avec un geste d'habituée.

— Est-ce que j'ai une tête à boire du chocolat ? ironisa-t-elle avec un rire de gorge.

Corentin fit un effort pour ne pas s'abandonner trop carrément à la contemplation de la poitrine qui cherchait par tous les moyens à faire exploser le chandail chaque fois que la fille avalait la fumée. Il la désirait si violemment à présent qu'il en avait mal.

Ses yeux se reportèrent sur la main qui tenait la cigarette. C'était la main gauche, et une alliance brillait à l'annulaire.

— Erreur de jeunesse, expliqua la fille.

Il ne releva pas mais, cette fois, il ne se gêna plus pour la détailler, s'attardant pour finir sur les lèvres pulpeuses et un peu soulevées. Elle le laissait faire, son regard plongé dans le sien, comme fascinée par l'encre noire de ses prunelles.

A toute vitesse, il calculait. A la limite, il pourrait tricher son plan d'une heure. Il était censé se trouver à l'autre bout de Paris. Une affaire de partouzards minables dans le fournil d'une boulangerie de Créteil, réglée en vingt minutes. Il avait tout son temps. Boris Corentin ne se permettait des arrangements avec le service que quand ça n'avait aucune conséquence véritable. Pour le reste, inattaquable, sans la moindre faille.

— Bon, conclut-il, on a suffisamment fait connaissance ?

Il avait dans la voix un tel ton d'évidence que la fille éclata de rire. Il la coupa avant qu'elle ait pu répondre :

— Quand vous rentrez en retard du boulot, ça fait du tirage à la maison ?

La fille gonfla ses lèvres vers le rebord de son verre, et Corentin frissonna.

— C'est bien la dernière chose qui m'inquiète, fit-elle, princière.

Corentin chassa l'idée du type inconnu, quelque part en banlieue, qui allait se faire cocufier aujourd'hui encore. Ça n'était pas son affaire, après tout et, visiblement, le type ne devait pas être à la hauteur : sa femme était une dévoreuse, ça crevait les yeux.

— Je paie, et on s'en va ? interrogea-t-il en essayant vainement de paraître maître de lui. A moins que vous ayez besoin de finir votre Martini ?

La fille fit non de la tête. Ses joues s'étaient légèrement empourprées.

— Vous m'emmenez où ? demanda-t-elle d'une voix altérée en se levant.

— Je connais le quartier comme ma poche, fit Corentin paisible.

*

**

Le studio, moderne et confortable, avec balcon, donnait sur les toits, au cinquième étage, 22 rue de la Parcheminerie, à l'angle de la rue Saint-Séverin, tout près de l'église du même nom.

L'immeuble était fait exactement pour ce que Boris Corentin et la fille venaient y faire : des amours de passage, rapides, sans histoires, incognito. Ni garçons ni femmes de chambre visibles. La discrétion totale. Même dans l'entrée. Tandis que Corentin était allé régler au fond à droite à la réception, la fille n'avait rien vu bouger à part les poissons rouges de l'aquarium, à gauche, juste à côté de l'ascenseur. Jusqu'à l'extérieur de l'immeuble était anonyme : il y a des années que la plaque *Hôtel Latania* a été enlevée.

A peine la porte du studio refermée, la fille se tourna vers Corentin et lui happa les lèvres à pleine bouche. Il plongea. Deux mains autoritaires se frayèrent un chemin entre leurs corps collés l'un à l'autre. La fille avait entrepris de déboutonner son pull. Sans lâcher la bouche de Corentin.

Quand elle se fut débarrassée du pull, elle dégrafa sa jupe. Alors, n'y tenant pas, il arracha lui-même le soutien-gorge tandis qu'elle faisait glisser son slip, jambe après jambe. Elle ne portait pas de bas. Ses chaussures volèrent à travers la pièce d'une détente saccadée de chaque cheville.

Dix secondes plus tard, il la pénétrait d'un seul coup de reins en travers du lit, tout habillé.

*

**

Au deuxième étage du 36 quai des Orfèvres, c'est la Mondaine. D'abord, une antichambre, puis un long couloir étroit où on ne peut pas passer à deux de front. Les bureaux des inspecteurs se succèdent à droite et à gauche. Dans le couloir, un banc étroit. Le banc des filles, des homosexuels, des drogués, des vicelards, des partouzards, des compliqués et des excités de tous gabarits, le grand collecteur où viennent se déverser les vices de Paris.

Corentin déboucha dans le couloir. Une call-girl fumait sur le banc. A côté d'elle, un petit barbu agité de tics et suant la peur. L'exhibitionniste type. Puis une « tante », très jeune, l'air faussement indifférent. Torturé d'angoisse à l'intérieur.

Corentin ne prêta pas la moindre attention à cet étalage. Trop familier. Mais il repéra tout de suite le type debout au fond, un peu à l'écart. Il détonnait sur le reste du lot. Grand, mince, élégant, lunettes de myope à mille francs la paire. Très digne malgré la nervosité des mains.

Leurs regards se croisèrent quand Corentin passa devant lui. Corentin avait eu le temps de se « blinder » en quinze ans de métier. Mais la détresse du regard le remua profondément.

— On a du cadre supérieur, aujourd'hui ? demanda-t-il à Brichot en se glissant jusqu'à sa chaise, tube et skaï vert bouteille, entre le mur et son bureau.

Aimé Brichot, dit « Mémé », l'adjoint de Corentin, son double depuis dix ans, se limait les ongles comme à son habitude. La petite lime d'acier brillant ne s'arrêta pas tout de suite. Brichot n'aimait pas être brutalisé. En outre, Corentin avait oublié de lui dire bonjour. Et Brichot était aussi à cheval sur les usages que sur l'habillement. Il se décida enfin et rangea sa

lime avec précaution dans la pochette de son veston gris bleuté tout neuf (une aubaine, cette ouverture récente d'une succursale à Paris de Mark & Spencer. On pouvait enfin s'habiller comme à Londres avec un salaire de policier).

— Bonjour, Brummel, fit Corentin, qui connaissait son Mémé et venait de réaliser le pourquoi de la mauvaise volonté dressée en rideau de fer devant lui.

Brichot lissa sa petite moustache carrée, seul déploiement capillaire dans son maigre visage au crâne lisse. Sa main, poilue jusqu'à la deuxième phalange, esquissa un geste de bienvenue royal.

— *Good morning,* laissa-t-il tomber avec son indécrottable accent berrichon.

Sa pomme d'Adam sautillait au dessus du col trop large pour son cou de poulet. Il reprit :

— Tu l'as dit, du cadre supérieur. Et c'est pour nous.

Subitement sérieux, Corentin s'assit sur le bureau.

— Raconte.

Brichot rouvrait la bouche quand la porte gicla, poussée comme par un joueur de rugby traqué par un essaim de frelons.

— Bonjour, monsieur le Divisionnaire, fit Corentin.

1m 65, 54 kilos, Charlie Badolini, dit « Baba », et Divisionnaire de la Mondaine[2], cachait dans sa silhouette efflanquée une électricité nerveuse à soulever une voiture. Pareil au moral. Bouillonnant d'idées, d'inventions. Invivable et, bien sûr, génial. D'où ce poste. Il ne se tenait à carreau qu'avec Corentin. Flair de grand policier sentant son pareil dans un cadet, et aussi admiration secrète pour la classe de l'autre. Trop intelligent pour être jaloux, d'ailleurs. Corentin était le seul à la Brigade mondaine dont il admette de l'indépendance.

Badolini aspira une bouffée de cigarette. Il roula des yeux, puis des épaules et embraya tout de suite sur le sujet.

*

**

Serge Besson avait pâli quand Corentin avait commencé à lui demander ses nom, adresse, profession, etc. Ça lui rappelait trop un mauvais souvenir, pas plus tard que l'avant-veille au soir.

Maintenant, il luttait pour faire bonne figure. Ce qui l'agaçait le plus, c'était les petits claquements incontrôlables de sa langue quand il parlait. Il avait la bouche sèche comme en plein Sahara. La peur, la honte, la rage.

Mais, au moins, cet inspecteur devant lui était courtois. Il serrait les dents en pensant aux deux types de l'autre soir et à la façon dont...

Corentin reposa son stylo et se fit aimable.

— Je vais vous parler franchement, dit-il. Vous êtes un homme qui traite des affaires importantes. Ça réclame du sang-froid et de l'expérience. Alors, comment avez-vous pu vous laisser impressionner par le numéro de ces deux personnages ?

Besson sortit son mouchoir et s'essuya tour à tour la paume des deux mains. Il essaya de répondre. Sa langue claqua de plus belle, et il s'arrêta. Corentin sentit qu'il fallait lui venir en aide.

— Allons, dit-il, conciliant. C'est entendu, le coup du parking, ce n'est pas réglo, mais enfin, s'il fallait poursuivre tous les gars qui fréquentent le Rond-point de la Porte Dauphine...

Il tendit son paquet de Gallias :

— Reprenez-vous. Vous n'êtes pas un criminel.

Besson sourit faiblement et prit une cigarette. Corentin le regarda faire, intéressé. Ce type ne lui déplaisait pas. Le grand bosseur, ça se voyait.

Bon, il allait à la pute, il avait eu un accroc, c'était sûr, mais pas de quoi en faire un drame.

Seulement voilà, un truc clochait dans l'histoire de Serge Besson. Alors, il fallait l'amadouer pour essayer de comprendre.

— Bon Dieu, reprit Corentin, qu'est-ce qui vous a poussé à aller au commissariat de la Porte Dauphine ?

Besson hocha la tête, l'air de se balancer des claques morales à assommer un catcheur.

— Vous avez raison, avoua-t-il, mis en confiance par le ton astucieusement amical de Corentin. Comprenez-moi. C'est ridicule, mais je me suis dit : si je vais les voir, ils accepteront peut-être de repousser le déclenchement des choses jusqu'à lundi.

Il détourna les yeux et se jeta à l'eau :

— Dimanche, c'est la Fête des Mères. Je ne voudrais pas gâcher ça à ma femme.

— Et on vous a regardé comme un Martien descendu du ciel, c'est bien ça ? reprit Corentin en se retenant pour ne pas sourire.

— Oui. Pas trace du constat. Rien... Bon Dieu, je n'y comprends rien.

Il se pencha en avant.

— Peut-être que les deux policiers venaient d'un autre commissariat ?

Corentin secoua la tête.

— Non. On a vérifié.

Il se croisa les bras et se rejeta contre son dossier.

— C'est clair, monsieur Besson. Vous êtes tombé sur deux faux policiers, sur deux truqueurs, comme nous disons.

Les yeux de Serge Besson se voilèrent derrière ses verres.

— Je comprends de moins en moins.

— Pourtant simple, jeta Corentin, quelqu'un veut vous faire chanter.

Besson vacilla sur sa chaise.

— Je ne vois vraiment pas pourquoi...

— Mais enfin, s'exclama Corentin, soufflé par sa naïveté, ça ne vous a pas paru bizarre, le coup du flash ? Vous connaissez vraiment bien mal la police, monsieur Besson. Ce n'est pas dans nos méthodes, ça. On n'en a pas le droit. Et puis, de vrais policiers vous auraient embarqué pour interrogatoire au commissariat. C'est évident ! Et vous n'avez même pas demandé à relever le numéro de leurs plaques de police ?

— Jetais aveuglé, fit Besson, penaud.

— Ça, c'est une explication, reconnut Corentin. Mais pour le reste, vous vous êtes conduit comme un enfant. L'émotion n'explique pas tout.

Besson eut un réflexe d'orgueil.

— Vous n'allez tout de même pas me faire la morale !

Corentin se radoucit. Au bord d'éclater de rire.

— Avouez, dit-il, que l'expression est mal placée dans votre bouche étant donné ce qui vous amène ici.

L'autre accusa le coup et ne protesta plus tout le temps que Corentin continua à l'interroger.

Celui-ci voulait savoir si Besson avait des ennemis dans son travail. Non, Besson n'en voyait pas. Il n'avait jamais eu d'ennuis. Tout marchait bien... Oui, il tiendrait Corentin au courant. Non, il ne voulait pas porter plainte. C'était inutile...

A la fin, il hésita et finit par lancer :

— Mais, vous, vous allez me poursuivre pour... pour le parking ?

Corentin rit :

— Bien sûr que non !

Il se pencha :

— Toute cette affaire vous affole vraiment, monsieur Besson. Comment voulez-vous que nous vous poursuivions pour quelque chose qui n'existe pas, officiellement s'entend ?

Serge Besson but deux whiskies coup sur coup, à la brasserie du *Départ,* place Saint-Michel. Blanc de rage contre lui-même.

*
**

Là-haut, à la Brigade mondaine, Brichot revenait dans le bureau. Corentin menait souvent ses interrogatoires tout seul. Pour que le type en face de lui connaisse le moins de visages de policiers possible. Utile pour les filatures.

— Qu'est-ce que tu penses, demanda Corentin rêveusement, d'un type qui se fait piquer avec une pute dans un parking par des faux poulets et qui joue les étonnés quand on lui énonce cette vérité grosse comme une maison : on veut le faire chanter ?

Brichot tira ses manchettes une à une.

— Il a quelque chose à se reprocher.

Corentin fit la moue.

— Pas forcément. Du moins au sens où tu l'entends. Seulement notre Besson n'est pas n'importe qui. Profession : marchand d'armes. D'armes légères, pour être plus précis.

Les paupières de Brichot se soulevèrent lentement derrière ses lunettes Amor.

— Je ne pige pas...

— Ça fait longtemps, Mémé, que tu as terminé ta dernière boîte de fortifiants ?

Mémé rougit violemment, les oreilles surtout, comme toujours.

Satisfait, Corentin se fit tolérant :

— Il est vrai que tu ne lis pas souvent les journaux. Si tu le faisais, tu saurais que les marchands d'armes, terrestres, aériennes, sous-marines, lourdes et légères, se battent entre eux comme des rats pour le marché des armes au Moyen-Orient.

Brichot était dans un de ses mauvais jours. Le calme plat persista sous son crâne.

— Bon, je t'expliquerai une autre fois, fit Corentin, anéanti. Tu vas me prendre ce type en filature, puisqu'il ne te connaît pas. Et, sans le perdre de vue, tu vas essayer de découvrir tout seul pourquoi je te brime en t'envoyant en filoche après lui. J'en suis sûr, la petite machine là-dedans va vite se dégripper.

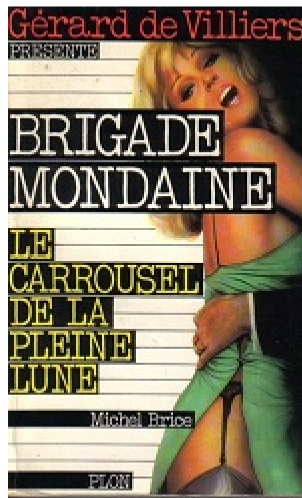
Il vrillait son index dans le crâne de Brichot.

Soudain, celui-ci parut avoir été branché à une prise de haute tension. La décharge dura une seconde, et il s'effondra la tête dans les mains.

— J'ai mal dormi cette nuit, geignit-il. Ça y est, j'ai compris.

Ouf ! fit Corentin, je commençais à me demander s'il n'était pas temps de te faire plastifier.

CHAPITRE III



— *Cheers,* fit Ahmed Sharif en levant son verre où pétillaient les bulles d'un soda orange.

Serge Besson leva son whisky.

— Qu'Allah te protège, répondit-il avec cérémonie.

Ahmed Sharif sourit avec indulgence :

— Toujours plein d'humour, à ce que je vois... Tu ne changeras jamais.

Autour d'eux, c'était le mouvement, habituel depuis plusieurs mois, dans le hall et le bar de l'hôtel *George V,* des turbans et des djellabas. Le *George V* est devenu l'hôtel préféré des Arabes de passage à Paris. Une véritable annexion.

Dans son pays, Ahmed Sharif Habakah était émir, possédait une Bentley blanche, et une palmeraie de quatre mille hectares près de Ryad, la capitale. Sans compter quelques dizaines de milliers d'hectares supplémentaires de pâturages sur les hauteurs du Hedjaz où son père enseignait le droit coranique longtemps avant le boom pétrolier. Et, bien entendu, le plus juteux, deux ou trois épais comptes en banque en Suisse, en Angleterre et aux Etats-Unis.

Par contre, il n'avait qu'une seule femme et s'habillait à l'européenne, quand il quittait l'Arabie Saoudite, avec l'élégance raffinée d'un habitué du monde occidental. Ce qui était vrai. Il sortait d'Harvard. Chance enviable dans son pays : ça vous ouvre les portes du pouvoir. L'émir Ahmed Sharif Habakah était responsable pour son souverain, le roi Khaled, successeur de Fayçal, des marchés d'armes. Enorme responsabilité : rien qu'aux Etats-

Unis, l'Arabie Saoudite a déjà acheté pour environ huit milliards de francs nouveaux d'armements en trois ans.

Le roi Khaled, successeur de Fayçal, furieusement pratiquant, ne tolère aucune entorse aux lois de l'Islam chez ses sujets. Aussi haut placé soit-il. Voilà pourquoi Ahmed Sharif avait refusé le scotch que lui proposait Besson et la cigarette qu'il lui tendait.

Cela dit, le barman et l'émir étaient les seuls à le savoir : une large rasade de vodka relevait agréablement l'insipide soda.

Besson et Ahmed Sharif se connaissaient depuis vingt ans. Ils avaient étudié ensemble à Harvard et parlaient anglais couramment tous les deux. Utiles, les relations de jeunesse. Elles avaient joué un rôle prédominant dans la boîte de Besson pour sa promotion. Il était en passe d'en devenir le directeur. Un coup de chance : le patron venait d'avoir un infarctus. Juste au moment où Besson étudiait avec son ancien condisciple d'Harvard un énorme contrat de vingt milliards anciens de missiles. Les meilleures armes antichars sur le marché, guidées par infrarouge, et radar miniaturisé commandé par un ordinateur minuscule. Un aveugle pouvait faire exploser un char en pleine nuit à deux kilomètres. Tous les militaires qui l'avaient vu en bavaient d'envie.

Huit jours plut tôt, à Ryad, Besson avait mis au point avec Ahmed Sharif les derniers détails de l'affaire. A son avis, tout allait se régler rapidement. Peut-être aujourd'hui même. Après, c'était dans la poche, à lui la succession à la tête de l'affaire.

S'il n'y avait pas eu ce malencontreux petit « accroc » du parking, Serge Besson aurait été l'homme le plus heureux du monde.

Il balaya ses inquiétudes et sortit son dossier de sa Samsonite. Un beau dossier jaune net et propre. Un dossier qui valait vingt milliards anciens.

Ahmed Sharif se pencha et prit son verre. Il savoura longtemps une petite gorgée de sa mixture, l'avala comme à regret et se lécha discrètement la moustache.

— *Is it all right with you ?* [3] demanda Besson en lui tendant le dossier.

Il n'y a pas de tutoiement en anglais. Tout est dans le ton. Et, entre les deux vieux condisciples, le ton était resté celui du campus.

Ahmed Sharif étudia le texte, page après page, sans se presser. Besson se contenait, mais son cœur battait la chamade. Ce n'était pas la première fois,

loin de là, qu'il signerait un contrat de vente, comme ça, sur la table basse du bar d'un hôtel international. Il ne s'agissait que de la conclusion, capitale, mais rapide, d'un travail de plusieurs mois. Chacune des deux parties, en fait, a son opinion faite. Il ne reste plus qu'à sortir le stylo.

Involontairement, Besson guetta la main d'Ahmed Sharif quand celui-ci en fut à la dernière page.

La main ne monta pas vers la poche intérieure du veston. Elle referma le dossier et le tapota.

Besson serra les dents, mais il réussit à se contrôler, et c'est en riant qu'il s'exclama :

— Il y a une faute d'orthographe ?

Ahmed Sharif but une gorgée de vodka-soda camouflée. A petits coups.

— Excuse-moi, fit-il, avant de signer, il faut que tu m'accordes une minute.

Besson lui jeta un coup d'œil inquiet. En essayant de se maîtriser.

L'Arabe souriait, le regard aimanté vers le bureau de la réception. Besson regarda là-bas lui aussi : une étonnante blonde rebondie, très vulgaire, parlementait avec le réceptionniste.

— C'est pour moi, confia Ahmed Sharif. Je reviens.

Il se leva.

*

* *

A peine était-il parti que Besson vit s'approcher un jeune homme en costume d'alpaga beige, cheveux courts, nuque puissante. Roux, le regard froid. Besson devina l'Américain avant même qu'il ouvre la bouche. Le pantalon était trop court.

L'inconnu se pencha et il attaqua tout de suite, sans gêne.

— Monsieur Besson, abandonnez ce marché, c'est votre intérêt.

— Mêlez-vous de ce qui vous regarde, gronda Besson en se rejetant de côté.

Au dessus de lui, l'autre ne broncha pas. Un vrai visage de robot. Indifférent.

— Votre intérêt personnel, insista-t-il. De toute façon, nous pouvons offrir ce même marché à 8 % moins cher que vous.

Besson se sentit pâlir, et il ne fut absolument pas surpris quand il vit l'Américain, sortir de sa veste une petite enveloppe. Il avait compris.

L'enveloppe atterrit sur la table basse. Besson la fixa, tétanisé. Il avait l'impression qu'elle lui brûlait les yeux autant que les flashes de l'autre soir.

— Regardez ça, fit son interlocuteur. Ça vous aidera à réfléchir.

Il se redressa et, lentement :

— Mme Besson est une femme très sensible, articula-t-il, si nos renseignements sont bons...

Hit the way ! Foutez le camp ! cria Besson.

Il s'arrêta aussitôt, gêné. On se tournait vers lui aux tables voisines. Il chercha l'Américain des yeux. Il avait disparu.

Alors, Serge Besson sut qu'il allait se faire mal. Très mal. Mais c'était plus fort que lui, l'enveloppe le fascinait. Il tendit la main et l'ouvrit. Elle n'était même pas cachetée. Il tira à petits coups sur la photo et la sortit en se renfonçant en arrière dans son fauteuil pour se cacher.

C'était une belle photo couleur de professionnel. Pas du tout tremblée. Bien nette et bien cadrée. On y voyait, à travers un pare-brise de Mercedes, un homme aux traits ramollis par le plaisir, lamentablement vautré sous une prostituée aux trois quarts déshabillée dont la tête s'activait au milieu d'un fouillis de sous-vêtements ouverts.

Les fesses de la fille s'arrondissaient en premier plan, fermes et douces.

Mais la fille n'était pas une fille.

Un ridicule petit sexe masculin atrophié pendait entre les cuisses.

Un sexe de travesti. Et de travesti qui se fait piquer aux hormones pour avoir des seins.

Une terrifiante image se surimposa à celle de la photo : Serge Besson vit sa femme regardant ça.

Du premier coup d'œil, elle le reconnaîtrait. Son visage était criant de ressemblance. Il n'y avait pas à s'y tromper. C'était bien lui.

Il refit glisser la photo dans l'enveloppe, rangea celle-ci dans la poche interne de sa veste dont il reboutonna le bouton. Ses lèvres tremblaient quand il vida son whisky. Il en commanda aussitôt un autre.

A quinze mètres de lui, Brichot en fit autant. Il avait envie d'un ballon de rouge, comme toujours. Mais au *George V,* il n'osait pas. Ça ferait peuple.

Ahmed Sharif revenait. Il se pencha à toucher Besson et, à son oreille :

— Les yeux verts, blonde, un peu grasse, comme j'aime. Elle est partie m'attendre là-haut.

Il fit la moue :

— Là aussi les prix ont monté. Je n'ose pas t'avouer ce qu'elle me prend.

Il étouffa un rire et s'assit, sortant son stylo.

Serge Besson, dans un violent effort, lui retint la main.

— Ecoute, commença-t-il, j'ai pensé à quelque chose en ton absence !

— Et quoi ? jeta l'Arabe, surpris.

Un sourire abominablement forcé fendit le visage jaune de Besson.

— Je vais peut-être pouvoir te réduire un peu les tarifs...

— Qu'est-ce que ça veut dire ? fit Ahmed Sharif, de plus en plus surpris.

Besson joua les princes généreux :

— Tout simplement que je vois le moyen de gratter un peu mes prix. Par amitié, bien sûr...

L'Arabe le regarda droit dans les yeux, figé.

— Trop aimable à toi... Mais pourquoi te décides-tu soudain, comme ça ?

Besson balaya l'air de la main :

— Pure amitié, je te dis.

— *All right.* Mais tu es vraiment bizarre... Tu sais, je dois partir ce soir. Week-end à Londres. Je ne rentre que lundi prochain.

— Ça me laissera le temps de refaire mes calculs, fit Besson, précipitamment. Parfait, rendez-vous lundi ?

L'autre l'observait, de plus en plus intrigué. Visiblement, il ne comprenait rien à ce brusque revirement. Besson éprouva le besoin de se justifier encore.

— L'amitié, articula-t-il dans un rictus, ça existe, non ?

— Possible... fit rêveusement l'Arabe en rempochant son stylo.

*

**

Brichot se tirait la moustache en patientant, le téléphone coincé au creux de l'épaule.

— Allô, ici Corentin, dit enfin l'appareil.

— Ça y est, fit Brichot, très excité. Le chantage est en route.

Il raconta tout par le détail et conclut, savourant son effet.

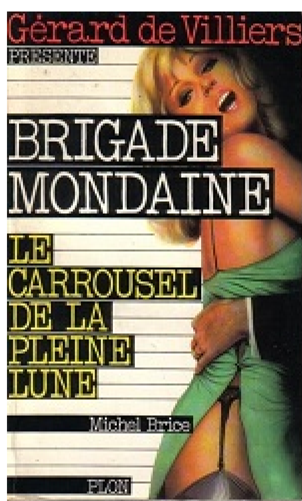
— Tu sais qui c'est, l'Arabe ? Je me suis renseigné.

— Normal, non ? fit Corentin, excédé. Cause...

Une minute plus tard, après avoir frappé à la porte capitonnée, Corentin surgissait dans le bureau du chef de la Brigade mondaine.

— Monsieur le Divisionnaire, cette fois, c'est très sérieux.

Chapitre IV



La petite chaussure à boucles de chez Dominique vint se coller du bout du pied à la grande chaussure noire de chez Weston, épaisse semelle et trous dans le cuir du dessus.

Adrienne Besson était un peu pâlotte – un gros rhume le week-end précédent à la campagne, dans l'Eure-et-Loir – mais parfaitement réveillée

pour huit heures trente du soir et six ans d'âge. Elle se baissa aux pieds de son papa, et, touchant tour à tour chaque chaussure, se mit à chanter sur le rythme binaire des comptines :

« Enlève
ton pied
car il
est sale... »

Son index, peinturluré de rouge en cachette de sa mère l'après-midi même, apparut en pleine lumière, immobilisé sur la chaussure de son père.

Serge Besson, qui n'avait pas le cœur à s'amuser, ne comprit pas.

— Enlève ton pied, Papa, tu as perdu ! cria Adrienne.

Serge Besson sourit et s'exécuta.

— On recommence, décréta Adrienne.

Juliette Besson, — rang de perles, pull sage et foulard de chez Hermès noué dans l'encolure –, se pencha vers sa fille.

— Arrête, Adrienne. Retourne à table. Tu n'as pas fini tes coquillettes.

La gosse chercha de l'aide du côté de son père. Elle vit tout de suite que ça ne marcherait pas. De mauvaise grâce, elle obéit. Aussitôt, la serviette renouée d'autorité autour de son cou, l'estomac calé énergiquement contre le bord de la table, elle reprit, matée, sa fourchette et ne broncha plus.

Juliette Besson avança le buste vers son mari.

— Il s'est passé quelque chose de drôle, commença-t-elle, enjouée, Sophie a été pincée.

— Ah bon ? Et où ça ? fit Besson sans conviction en se servant à boire.

Sa femme sourit avec un clin d'œil indulgent à Sophie, l'aînée, treize ans, à cheval entre la fillette et l'adolescente, et qui ne pipait mot, le nez dans son assiette.

— J'ai vu son carnet, tout à l'heure. Elle a fait une bêtise.

Serge Besson poussa un soupir.

— Quoi donc encore !

Sa femme se précipita :

— Rien de grave. Te fais pas de souci, c'est plutôt risible. Elle a marché sur les plates-bandes de son lycée. Tu sais ce qu'il y a d'inscrit sur son

carnet ?

— Non, fit Besson, résigné, que les questions auxquelles on ne peut évidemment pas répondre avaient toujours excédé.

Juliette Besson, bonne épouse, bonne mère, bonne maîtresse de maison, n'avait pas le nez pour ce genre de finesse.

— Eh bien, ta fille a textuellement « enfreint les règles de l'établissement en piétinant les plates-bandes ».

Serge Besson eut l'air de se réveiller. Il observa sans comprendre le visage de sa femme. Elle se retenait de rire. Vraiment, il avait beau chercher, il ne voyait pas pourquoi.

Il le dit. Presque méchamment. Il y eut un silence, et Juliette Besson reprit, comme si ça allait de soi.

— Tu ne trouves pas ahurissant que le surveillant général ait écrit « enfreint » avec un « d », et plates-bandes avec deux « t » ?

— Fallait me le dire, grommela Besson de plus en plus exaspéré, j'aurais compris.

Il replongea dans son assiette.

— Tu es fatigué ? demanda sa femme au bout d'un moment.

— Non. Pourquoi ? lança-t-il, rogue, cherchant la bagarre.

— Parce que. Tu fais la tête. Qu'est-ce qui se passe ?

— Rien. Je t'assure. Laisse-moi... Oui, je suis fatigué.

Juliette Besson soupira. Jusqu'à la fin du dîner on n'entendit plus que le bruit des couverts. Même Adrienne s'était calmée. Sophie rêvassait, le nez en l'air. De temps en temps, elle jetait un coup d'œil à sa mère, et celle-ci fronçait les sourcils, l'air de dire : « Laisse. Ça passera. »

Les Besson vivaient agréablement. C'est-à-dire que la télévision n'était pas au salon, mais dans une pièce voisine, plus petite, où ceux qui voulaient la regarder pouvaient s'isoler sans gêner les autres. A peine Adrienne couchée, Juliette Besson s'y enferma avec sa fille aînée. Il y avait un film d'après une œuvre de Dickens. Une des passions de Sophie, qui lisait beaucoup.

Mais Sophie s'éclipsa vite et courut rejoindre son père au salon. Il ne l'avait pas entendue et elle dut lui tirer les feuilles du *Monde* qu'il lisait sans le voir.

— Papa ?

— Oui ?...

— J’ai une idée pour la Fête des Mères, dimanche.

Serge Besson se secoua avec difficulté.

— Ah oui, fit-il. Et c’est quoi, ton idée ?

Sophie se colla contre lui sur le canapé.

— Je voudrais qu’on lui pose une télévision dans sa chambre.

— Tiens, pourquoi une télévision ?

— Pour quand tu n’es pas là.

Elle roucoula.

— Tu veux bien ?

— Oui, bien sûr, fit-il, remué. Je m’en occupe.

— Secret, hein ? s’exclama Sophie en l’embrassant.

— Secret, promit-il.

Juste après, le téléphone sonna, et Sophie courut décrocher. Elle revint en dansant.

— C’est un M. Corentin.

Serge Besson plaqua nerveusement *Le Monde* sur ses genoux et se leva. *Le Monde* glissa par terre, toutes ses feuilles éparses.

— Laisse-moi, tu veux ? fit-il rudement.

*

**

Dans la grande brasserie typique à côté de l’Opéra, la foule tonitruante des dîneurs s’empiffraient en racontant des gauloiseries. Les femmes s’étouffaient à force de rires suraigus. Le lourd beaujolais trafiqué mettait les hommes au bord du viol.

Serge Besson grimaça à son entrée. En plus, son costume allait sentir la frite quand il rentrerait chez lui...

Corentin l’attendait, comme convenu, du côté du bar, à une table discrète. Pratique pour les conversations qu’on veut garder pour soi, ces nouveaux aménagements à la mode qui disposent des niches intimes un peu

partout, tapissées de skaï sombre. Besson passa devant une niche où un type pelotait carrément une fille renversée dans ses bras. Il eut un haut-le-corps. La fille était grasse et rouge. Comment peut-on aimer ça...

Il se glissa, sur la banquette, face à Corentin. Il aurait payé des millions pour être ailleurs, n'importe où, mais pas là, dans cette espèce de confessionnal.

Car c'est bien de ça qu'il s'agissait. Il allait se confesser à Corentin. Lui dire tout. Sans rien cacher. Il avait pesé le pour et le contre tout l'après-midi après l'humiliation du *George V,* et la conclusion s'était imposée, mathématique et terrible : le seul moyen de s'en sortir, c'était d'appeler Corentin à l'aide. L'inspecteur n'était pas ordinaire. Besson l'avait vu tout de suite, à la P.J. Intelligent, avec de l'humanité. Oui, sa dernière planche de salut, c'était lui. Mais ça allait être dur. Corentin était flic, quand même. Et puis, accepterait-il comme ça ce que Besson voulait lui demander ?

Quand il avait pris une décision, Besson ne revenait jamais dessus. Ça lui avait toujours réussi. Il faisait confiance à son jugement. Il avait fait Polytechnique. Il se sécha les mains contre les cuisses de son pantalon et, bravement, partit au casse-pipe.

Corentin le laissa parler jusqu'au bout sans jamais l'interrompre. Indispensable quand un type passe aux aveux spontanément. Il ne faut surtout pas tarir le flot des confidences par une question maladroite qui pourrait tout briser. La difficulté, alors, c'est d'enregistrer mentalement tous les points flous, les questions qui viennent à l'esprit. Sans prendre de notes, bien entendu. Ça aussi, ça fait mauvais effet. Mais Corentin avait l'esprit clair et actif. Une puissante mémoire en plus. Tout le temps que Besson parla, d'une voix hachée, il resta immobile, lèvres pincées, sans toucher à sa bière, sans même fumer.

A la fin, ça y était. La machine IBM dans la tête de Corentin avait fonctionné à plein rendement avec tous les éléments fournis au fur et à mesure par le client Besson.

Corentin avait son plan tout prêt, net, impeccable. Il ne lui restait plus qu'à compléter quelques détails.

Il jubilait intérieurement. Il tenait le gros coup. Et Besson serait l'arme idéale pour le réussir. Une arme comme on en a peu dans une vie de policier. A présent, il s'agissait de ferrer l'autre à fond. Il allait falloir être

adroit mais ça devrait marcher. Besson était loin d'être bête. Il comprendrait vite où serait son intérêt.

Un peu de morale pour commencer. Mais pas trop, juste pour marquer le coup.

Corentin but une longue gorgée de bière. Besson vida pratiquement la sienne d'un coup.

— Avouez que ce n'est pas sérieux, dans votre position, commença Corentin, de prendre des risques du genre Bois de Boulogne. Surtout avec des travestis.

Besson blêmit. Il buvait le calice jusqu'à la lie.

— Enfin, soupira Corentin, ce qui est fait est fait. Récapitulons. Si j'ai bien compris, pour vous rafler un marché de vingt milliards d'armes à destination de Khaled, successeur de Fayçal d'Arabie, un groupe concurrent, américain pensez-vous, vous a fait filer, a découvert le talon d'Achille de l'homme d'affaires intègre et bon père de famille. Et, comme les affaires sont les affaires, on s'est débrouillé pour vous attacher à la patte une casserole grosse comme un bourdon de cathédrale.

« Alors, vous, vous êtes coincé. Si vous persistez, la photo est, dans quatre ou cinq jours au plus, entre les mains de votre femme...

Il s'arrêta, laissant le temps à Besson de méditer encore un peu sur la scène.

— Deuxième volet de l'alternative, reprit Corentin, impitoyable. Vous abandonnez. Mais alors, la direction de votre boîte vous passe sous le nez. Exact ?

— Exact, avoua Besson.

Corentin se pencha et plongea ses yeux noirs dans les lunettes du myope.

— Qu'est-ce que je viens faire dans tout ça, moi, monsieur Besson, interrogea-t-il posément.

Derrière les lunettes, les yeux de Besson s'agrandirent encore.

— Vous pouvez m'aider, répondit-il, d'une voix hachée.

Corentin prit le temps d'allumer une Gallia. Sans lui en offrir une.

— Savez-vous ce que vous venez de faire ?

Les yeux, à présent, donnaient l'impression de vouloir saillir hors des verres épais.

— Je ne comprends pas.

— Tentative de corruption d'un officier de police judiciaire.

Le marchand d'armes eut un haut-le-corps et rougit. Aussi vite et aussi violemment que Brichot dans ses meilleurs moments.

— Pardonnez-moi, balbutia-t-il. Jamais, je...

Corentin, mâchoires serrées, tourna le couteau.

— C'est pourtant clair. Vous me demandez, à moi, Inspecteur Principal de la P.J., au service de l'Etat, et officier de Police judiciaire par surcroît, de vous aider à résoudre un problème privé.

Il guettait la réaction de Besson. Elle fut exactement celle qu'il attendait.

— Pas tout à fait, monsieur Corentin, fit Besson avec un sourire fugitif. Je le reconnais, je me suis mis dans un guêpier personnel. C'est juste. Seulement, il y a de bien plus hauts intérêts que les miens à vouloir que cette affaire réussisse à tout prix. Toute la pénétration par la France du marché saoudien est en jeu.

— Il est temps de vous en apercevoir, objecta vivement Corentin.

Besson accusa le coup. Il déboutonna le col de sa chemise et tira frénétiquement sur son nœud de cravate.

— Aidez-moi, supplia-t-il en abandonnant toute fierté. Je vous revaudrai ça.

S'il y avait une déviation qui hérissait Corentin, c'était bien celle de l'homme qui se trouvait en face de lui. Il comprenait tout, les homosexuels, les compliqués, les amazones, mais les pervers, ça lui avait toujours paru glaireux. Il se rappela qu'il n'avait jamais touché la main de Besson et en fut comme soulagé. Il se demanda comment, hier, il avait pu trouver le type sympathique. C'est vrai qu'alors il ne savait pas, pour Nadia...

En même temps, il eut un peu honte de lui. De quel droit le jugeait-il ? Qui n'a pas ses vices ? L'aller-retour dans sa tête de toutes ces pensées lui fit choisir l'indulgence. Et puis Besson ne se livrait-il pas à lui pieds et poings liés plus vite que prévu ?

— Vous me revaudrez ça ? fit-il avec un rire rapide. D'accord, parlons-en illico.

Besson se figea. Il avait été trop loin. Mais il n'était plus temps de reculer. Il se sentait ferré. Il ferma les yeux deux ou trois secondes, le temps de se recomposer un visage.

— Que voulez-vous ? interrogea-t-il, maté.

Corentin commençait à en avoir marre de tout. Du pervers en face de lui, du marchandage dans lequel il s'engageait, de son boulot de flic, de la pourriture générale et de la race humaine dans sa totalité.

Il rêva d'une belle cendrée de stade, bien sèche et élastique, sur laquelle il s'élancerait en survêtement confortable et chaud, par beau temps vif, entre des peupliers agités par une brise légère.

— Monsieur Besson, fit-il d'une voix qui se contrôlait, je ne suis pas un imbécile, et vous non plus. Votre monde n'est pas le mien, et ce qui me plaît, à moi, doit vous paraître aussi étrange que la planète Mars. Bon. Cela dit, vous avez besoin de moi et, d'une certaine façon, vous pouvez m'être utile.

— Ça alors... avoua Besson, sidéré.

— Eh oui. Je veux bien vous tirer du guêpier. Attention, pas pour vos beaux yeux. En affaires, vous êtes peut-être un crack, mais dans votre vie privée, un vrai débile. Seulement, nous avons le même passeport, et ça me ferait mal au cœur de voir un marché important échapper à mon pays parce que vous n'avez pas été capable de récupérer la pellicule de deux petits voyous qu'un bon coup de gueule aurait suffi à faire fuir comme des lapins.

Besson, tassé sur lui-même, ne bougeait plus. Corentin nota que des gouttes de sueur perlaient à son nez. Il se demanda encore une fois comment il avait pu trouver une bonne tête hier à Besson. Il avait horreur des lâches.

— Alors, reprit-il, venimeux, on va conclure un marché, à notre tour. Je vais essayer de récupérer toutes ces photos qui vous empêchent de dormir.

Besson se redressa, comme électrisé.

Corentin le dévisagea, dégoûté.

— Seulement, vous, vous allez m'aider. Facile. Il vous suffira, pendant quelques jours, de faire exactement tout ce que je vous demanderai.

— Bien sûr, fit Besson, veule.

— J'espère bien. Pour commencer, le nom de votre travelo ?

Il avait fait exprès d'employer l'expression. Pour humilier Besson. Et mieux le dominer.

— Nadia, murmura Besson.

— Son vrai nom ? Vous le connaissez.

Besson haletait presque.

— Jean-Pierre Richaud.

— Vous êtes un vieux client pour lui. Vous devez savoir comment le joindre ailleurs qu'au Bois. L'adresse ?

— 23, rue des Canettes.

— Il a le téléphone ?

— Oui. 508-32-14.

— Merci, ça me suffit. C'est tout pour l'instant. Ah, non, autre chose. Je veux pouvoir vous joindre à tout moment. Laissez des instructions partout, qu'on me donne, tout le temps, le moyen de vous joindre illico.

— Ça sera fait, dit Besson.

Sa voix n'était plus qu'un murmure à peine audible. Il parut chercher l'air comme un plongeur qui remonte à la surface.

— Qu'est-ce que vous allez faire !

— Ça me regarde, jeta Corentin. Vous me donnez carte blanche ?

— Je suis bien obligé.

— Alors, laissez-moi faire. Pour tout.

*

**

Besson, croyant que l'entretien était terminé, appela le garçon. Corentin le laissa payer. Mais il retint le marchand d'armes quand celui-ci fit mine de se lever.

— Je n'ai pas terminé, dit-il, affable. A qui vous adresseriez-vous s'il s'agissait de demander au gouvernement un coup de pouce pour emporter ce marché, bref, pour vous faire octroyer ces fameux 8 % qui feront la différence ?

— A la Délégation aux armements.

Corentin émit un petit sifflement appréciateur.

— Le nom du patron ?

Besson parut résister contre un poids de trois tonnes brusquement plaqué sur ses épaules.

— Vous n'allez pas... commença-t-il, au bord des larmes.

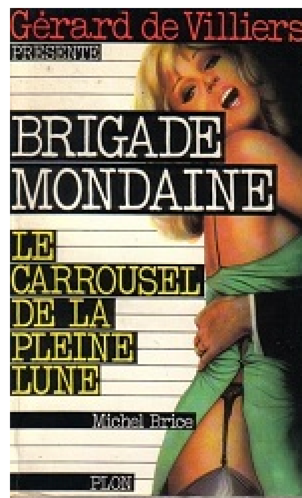
Corentin haussa les épaules.

— Personne ne souhaite ébruiter votre affaire, moi le premier. Simplement, j'ai besoin de tout savoir.

— Eric Vidart, lâcha-t-il. Lui seul peut agir.

— Merci. Allez le trouver et battez-vous pour ces 8 %. Point final pour aujourd'hui.

CHAPITRE V



Corentin luttait depuis cinq minutes pour ne pas plonger son regard dans l'échancrure du peignoir devant lui.

Nadia faisait tout pour qu'il capitule. Pas trop quand même. Elle savait quelle jouait avec le feu et qu'il ne fallait pas énerver cet inspecteur. Mais c'était plus fort qu'elle. Elle se pencha. Ses seins faillirent sortir, et Corentin, vaincu, regarda.

Ravissant, il devait le reconnaître. Il fallait vraiment se répéter que non, que cette fille débordante de sex-appeal, assise en négligé sur le divan, n'était pas une fille, mais un garçon. Ahurissant ce que peuvent réussir les piqûres d'hormones. Pas la moindre trace de barbe. Une chair souple et tendre. Seules les hanches, peut-être, restaient un peu trop minces, mais tout le reste appelait le viol.

Corentin essaya de s'imaginer Nadia avant, quand elle s'habillait encore en garçon. Impossible. Alors, il se rappela quand même qu'entre les jambes, il y avait un sexe d'homme atrophié, et non un sexe de femme.

Il reprit tout son contrôle. Nadia s'en aperçut, et elle cessa brusquement de minauder.

— Tu n'as pas l'air bête, dit Corentin. Tu le sais parfaitement, je peux te faire arrêter quand je veux. Alors, tu vas être sage. Tu vas m'aider.

Craintive, Nadia fit oui de la tête. Ce n'était pas seulement le policier qui l'impressionnait. Corentin était exactement le genre d'homme qui l'affolait. Femme jusqu'au bout des ongles, elle avait le meilleur goût. Dans sa petite tête de désaxée, une idée germait déjà. Folle. Mais ne vivait-elle pas en pleine folie depuis qu'elle s'était enfuie de chez ses parents, le jour où sa mère l'avait surprise en train de se déguiser avec ses propres robes, à dix-neuf ans ? Elle eut envie de séduire Corentin. On ne savait jamais. Le meilleur moyen était de l'écouter, d'abord. Sagement, comme il disait.

— Tu raconteras à n'importe qui, reprit-il, professionnel, que tu as vu pour la première fois de ta vie ces deux truqueurs venus te mitrailler l'autre soir avec le client que tu sais. Pas à moi.

« Tu es dans le coup, c'est évident. J'attends tes explications.

Nadia chercha ses cigarettes dans sa table de nuit. Corentin en profita pour étudier encore une fois l'extravagante chambre où il se trouvait. La décoration était dingue, échevelée. Derrière le divan bas recouvert d'une fourrure noire, il y avait un mur pailleté rose. Le mur de gauche était pailleté or, celui de droite turquoise pailleté d'argent. Le quatrième était peint d'une laque couleur cuivre. Quant au plafond, il était bleu nuit et constellé d'étoiles. Contre le mur turquoise, un guéridon peint en rose fluorescent avec, dessus, une corbeille de mariée peinte en blanc et en violet fluorescent. Dans la corbeille, des plumes d'autruche, des bulles de verre multicolores et une poupée qui dormait sous son maquillage, fluorescent lui aussi.

Des spots voilés de gaze éclairaient tout ça d'une lumière chaude et douce. Les rideaux de velours noir étaient complètement tirés. Dehors, il faisait soleil. On était en mai et il n'était que cinq heures de l'après-midi. Mais le lit aux draps roses était défait. Corentin avait réveillé Nadia en sonnant.

Sa cigarette à filtre doré allumée, Nadia se reglissa sous ses draps frileusement. Corentin observa son maquillage défraîchi, le rimmel écrasé par le sommeil, le rouge à lèvres gommé. L'extraordinaire était qu' « elle » restait jolie.

Tout à coup, Nadia s'enfiévra. Elle secoua son casque de mèches décolorées d'un air désespéré.

— Je vous jure que je n'ai rien touché, j'ai fait ça par amour. C'est tout. Ange me l'a demandé. Je n'ai jamais rien refusé à Ange.

— Ange ? fit Corentin, intéressé.

Nadia baissa les yeux.

— C'est mon amant.

— Ton Julot, oui !

Elle fit oui de la tête, sans un mot.

— Ange qui ? insista Corentin.

Nadia secoua la tête rageusement.

— Je ne veux pas le trahir.

Corentin fit mine de se lever.

— A ta guise. Tu vas t'habiller et me suivre. Tu es plus bête que je croyais. Je t'ai pourtant expliqué qu'il s'agissait d'un marché. Je veux voir ton Ange... Ange comment ?

— Ange Salpierri, lâcha Nadia dans un souffle.

Corentin pointa l'index vers la table de nuit.

Dessus, il y avait un Nikon avec ses lampes à flash.

— Il est photographe ?

— Il l'était, avoua Nadia. Il ne travaille plus maintenant.

— Maintenant que tu le fais vivre, c'est bien ça ? railla Corentin.

Nadia rentra la tête dans les épaules.

— Ne parlez pas comme ça, supplia-t-elle. Avant de le connaître, j'étais perdue, j'avalais des pilules de somnifères par poignées. Je volais des ordonnances. Fichue. Il m'a sauvée.

Remué, Corentin se radoucit. Nadia était trop pitoyable. Il haussa les épaules.

— Il faut me croire, reprit Nadia, secoué de frissons. Tout ce que j'ai fait, c'est d'emmener mon client au parking, là où Ange le voulait, c'est tout. Le pourquoi des photos et du faux constat, je n'en sais rien. Ce n'est pas mon affaire.

Corentin se fit presque amical.

— Raison de plus pour me présenter Ange, dit-il doucement. C'est à lui qu'il faut que je parle. Quand est-ce qu'il rentre ?

Nadia le regarda longuement par en dessous.

— Il ne va pas tarder, finit-elle par dire.

— Parfait, je l'attends ici. Si tu veux aller t'habiller, ne te gêne pas pour moi.

*

**

Ange Salpierri était blond avec les yeux bleus. Comme plus de Corses qu'on ne croit. Souvenir de l'invasion des Vikings, au haut Moyen Age. Il se troubla en voyant la plaque de police de Corentin, mais il se reprit vite et s'assit, résigné.

— C'est simple, fit Corentin, placide. Je ferme les yeux sur votre petite association et toi, tu me rends la pellicule et les photos. Toutes les photos, tu m'as bien compris.

Salpierri essaya de crâner.

— Qu'est-ce qui me dit qu'après vous n'allez pas revenir m'alpaguer ?

— Tu as ma parole. D'ailleurs, tu vois, je ne te demande même pas le nom de ton complice. Ça ne m'intéresse pas. Tout ce que je veux, ce sont les photos.

Salpierri faillit ricaner, mais se retint à temps.

— De toute façon, je n'ai pas le choix, fit-il aigrement.

Corentin lui adressa son plus beau sourire.

— Il me semble que non.

Salpierri rougit. Corentin eut une seconde le sentiment que l'autre allait faire une bêtise et lui sauter dessus. Il s'avança un peu sur son fauteuil, prêt à recevoir l'assaut. Un autre genre d'ange passa. Et disparut. Salpierri était revenu tout seul à la raison.

Il se gratta la tête.

— Ça ne va pas être facile, dit-il, je n'ai plus les tirages.

— Débrouille-toi. Et vite. Je te donne trois jours.

Les yeux subitement dans le vague, Salpierri paraissait réfléchir à toute vitesse.

— Ne me double pas, hein, grinça Corentin. Car je ne te raterai pas.

Un sourire franc comme une escopette corse fendit le visage du hareng à travelo.

— Je ne suis pas fou, monsieur l'inspecteur.

— Pas fou, grinça Corentin, mais compliqué, c'est ce qu'il y a de plus clair chez toi.

Salpierri se mit à rire nerveusement.

— Pas de souci à avoir pour vous. Je vais faire mon possible.

Corentin, qui tournait déjà le bouton de la porte, se retourna vivement.

— Tu ne fais pas ton possible. Tu fais le nécessaire. Je veux la pellicule et toutes les photos dans trois jours. C'est net comme programme ?

— Très net, monsieur l'inspecteur. Vous les aurez. Juré.

*

**

Dans l'escalier, Corentin entendit la voix de fausset du travesti, qui hurlait déjà sous les coups. Il faillit remonter, mais se ravisa, en haussant les épaules. Après tout, ça ne le regardait pas. De toute façon, Nadia devait être aussi masochiste.

Sophie dut frapper deux fois à la porte du bureau. Son père ne l'avait pas entendue. Plongé dans un flot de dossiers, Serge Besson alignait des chiffres

à l’aide de sa petite calculatrice électronique. Finalement, il avait une consolation dans son malheur. Il pourrait gratter 0,5 à 1 pour 100 sur ses prix. Il n’aurait besoin de demander à Vidart qu’une aide de 2 pour 100. Toujours ça de gagné. Ça serait plus facile à obtenir.

— Papa, il y a deux messieurs pour toi, dit Sophie craintivement.

Depuis deux jours son père n’était pas à prendre avec des pincettes.

Besson sursauta :

— Quoi ? A cette heure-ci ? Après le dîner ? Ils t’ont dit leur nom ?

Sophie se fit toute petite.

— Ils ont dit que c’était inutile.

Besson eut l’impression que ses oreilles se mettaient à tinter.

— Bon, dit-il, fais-les entrer. Ici.

*

**

Salpierri, blouson de cuir marron, bottines surélevées, referma lui-même la porte du bureau derrière lui et, d’autorité, il alla s’affaler dans le fauteuil Empire de Besson.

Il se pencha sur les colonnes de chiffres.

— On a l’air d’avoir des soucis d’affaires, ironisa-t-il méchamment.

Il se tourna vers son complice, un petit gros en costume de grand magasin, l’air brave mec à première vue, mais la bouche humide et l’œil en dessous.

— Tu peux t’asseoir, fit-il, princier, Monsieur ne t’en voudra pas.

Il fixa Besson, paisible.

— On a soif, laissa-t-il tomber. Cognac pour moi. Lui, aussi. Ton meilleur.

Dès qu’il avait entendu parler le Corse, Besson avait senti sa chemise se coller dans son dos. Il avait reconnu la voix. Et surtout l’accent.

Sans un mot, il ouvrit le placard en bas de sa bibliothèque et sortit ce qu’on lui demandait. Avec deux verres.

— Vous n’avez pas soif, vous ? interrogea Salpierri, urbain, passant au vouvoiement.

Besson fit non de la tête.

— Buvez aussi, ordonna le Corse. Vous en aurez besoin.

Il s’esclaffa : Besson obéissait.

Salpierri chauffa longtemps son verre dans sa paume, lapa une petite gorgée, la secoua d’une joue à l’autre, avala et claqua la langue.

— Très convenable, lâcha-t-il.

Puis il prit l’air étonné.

— Pas la peine de rester planté là, fit-il. Vous pouvez vous asseoir... Voilà, c’est mieux comme ça.

Comme le soir du parking, Serge Besson avait envie de se diluer pour toujours dans l’atmosphère. Il sortit son mouchoir et s’essuya les ailes du nez.

— Dites ce que vous avez à dire, finit-il par murmurer.

— OK, fit Salpierri. Nous, on a touché trois briques pour ce que vous savez. Tout de suite. Réglos, les Ricains. Alors, vous allez l’être vous aussi...

Besson sentit qu’il commençait à voir des mouches dans ses rétines. Salpierri désigna le bureau d’un geste circulaire.

— C’est rupin, ici. Il y a de l’argent. Ce sera cinquante briques ce coup-ci.

— Et pourquoi ? demanda faiblement Besson, qui luttait contre l’évanouissement.

Salpierri éclata de rire.

— Naïf ! j’ai gardé un tirage, moi, si vous voyez ce que je veux dire...

— Je vois... commença Besson, qui se mettait à regarder, fasciné, le beau Lüger de collection posé sur son bureau en manière de presse-papiers.

C’était un cadeau iranien, lors d’une précédente affaire. Il avait fait lui-même marteler la culasse pour la rendre inutilisable. Trop dangereux, le Lüger, surtout quand on a des gosses. Pour la première fois, Besson s’insulta d’avoir châtré l’arme. Une vingtaine de cartouches, impeccables, se trouvaient au fond du tiroir de droite de son bureau... Il regarda Salpierri avec des envies de meurtre et se tassa sur lui-même, vaincu.

— Tout doux, fit Salpierri. On s'est calmé ?

Ça va mieux ? Buvez un peu de cognac, je vous ai prévenu que ça vous ferait du bien.

Il rit encore.

— Attention, jeta-t-il, redevenu brusquement sérieux. Pas un mot à un certain Corentin. Ça serait idiot. De toute façon, la photo est bien planquée. Au moindre ennui à moi ou mon collègue, hop, la photo s'en va, direct, choquer les yeux pudiques et innocents de Mme Serge Besson. Vu ?

— Parfaitement, fit Besson, qui redevenait peu à peu maître de lui. En somme, vous reprenez le chantage à votre compte... Quand voulez-vous l'argent ? Cinquante millions, ça ne se réunit pas comme ça.

— On n'est pas pressé, fit Salpierri, compréhensif. Dans huit jours, ça suffira. Je téléphonerai la veille, et on mettra au point la manœuvre ensemble. La photo contre l'argent.

Il se leva, et vida son verre d'une seule lampée.

Le pied du verre claqua sur le bord du bureau.

— Motus à Corentin, hein !

*

**

Resté seul, Besson se mit à faire un autre genre de compte. De dates, d'abord. On était jeudi soir. Ahmed Sharif rentrait lundi. Plus que trois jours pour convaincre Vidart d'avancer une rallonge.

Et puis, une semaine seulement pour trouver cinquante millions. Où ? Serge Besson gagnait bien sa vie. Très bien. Mais il n'avait pas cinquante millions à sortir, comme ça, en une semaine.

Il s'effondra, la tête sur son bureau, au bord d'éclater en sanglots.

Quand il se releva, il prit son carnet d'adresses et y chercha le numéro personnel de Corentin. Il ne voyait pas d'autre solution, encore une fois.

Déjà, il composait le numéro quand il se ravisa subitement. Non. Trop risqué. Salpierri avait une tête qui faisait peur.

Fébrilement il saisit sa calculatrice. Etait-il bête ! La solution était là. Quand on a fait Polytechnique, on est capable de trafiquer des chiffres. Il

allait se débrouiller pour les trouver, ces cinquante millions. Juste une toute petite « fourchette » à combiner entre l'aide de l'Etat et les bénéfices prospères de sa société. Cinquante millions sur un marché de vingt milliards. Une goutte d'eau !

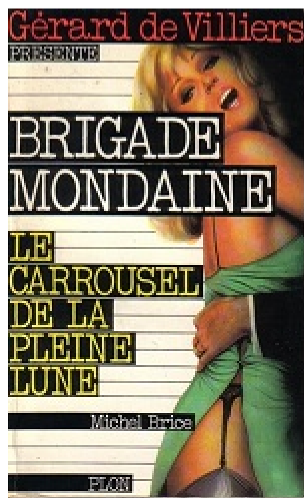
Deux heures plus tard, Serge Besson avait terminé ses calculs. La fourchette était trouvée.

Pensif, il regarda la photo de sa femme et de ses deux filles, devant lui sur le bureau. Fixement. Puis il tendit la main vers les feuillets couverts de calculs devant lui et les froissa avec rage.

Non, il n'allait tout de même pas se mettre à truquer des comptes ! Sa femme, à la limite, pourrait avaler l'histoire du travelo. Mais une manipulation de chiffres, jamais. Ça la tuerait plus sûrement encore.

Il n'avait qu'une seule solution : hypothéquer leur maison de campagne.

CHAPITRE VI



— Passez-moi M. Corentin.

Vautré dans le fauteuil, Salpierri tenait le téléphone de la main gauche et, de la droite, il empoignait les cheveux de Nadia à la nuque.

Chaussures vernies roses lacées sur les chevilles, bas résille noirs retenus par un porte-jarretelles à la ceinture noyée dans un flot de dentelles roses, Nadia, nue pour le reste, avait le dos couvert de bleus.

Prosternée entre les cuisses de son amant, elle râlait tout en s'activant à sa caresse habituelle. Chaque fois qu'elle plongeait, la main de Salpierri enfonçait impitoyablement sa nuque.

A l'autre bout du fil, c'était le cliquetis des fiches de standard qui cherchent leur correspondant.

— Allô ? jeta enfin une voix rapide et précise. Ici l'inspecteur Brichot.

— Ah non, grommela Salpierri. C'est M. Corentin que je veux.

— De la part de qui ?

— Ange Salpierri. Il connaît.

— Je vais voir.

Salpierri tira brusquement en arrière la nuque de Nadia et lui releva la tête, comme on soulève un sac.

Nadia, les bras ballants, se laissa faire. Elle haletait. A sa pommette gauche, une cicatrice séchait. Salpierri frappait toujours avec les poings.

Il rit.

— Petite garce.

La tête replongea.

— Bien douce, hein, fit Salpierri. Juste pour m'exciter. Après, ce sera ta fête.

Enfin, c'était Corentin. Salpierri se fit mondain.

— Excusez-moi de vous déranger, monsieur l'inspecteur, mais j'ai des difficultés. Les Ricains sont malins. Mon collègue et moi, on a localisé les pellicules et un jeu de photos, dans leur bureau parisien, avenue Victor-Hugo. Ça, ce sera facile à récupérer. Seulement, il y en a ailleurs.

— Où ? fit Corentin, glacial.

— Chez le patron de la boîte en France lui-même.

— Comment le sais-tu ?

Salpierri rit grassement.

— Je vous raconterai ça après. Mais il va falloir casser [4].

Il y eut un long silence, dont Salpierri profita pour faire s'activer Nadia avec un peu plus de conviction, en lui tordant les cheveux. La voix de Corentin s'éleva de nouveau.

— C'est votre problème.

— D'accord, s'exclama Salpierri, mais il faut m'aider. Débrouillez-vous pour que le Ricain ne soit pas chez lui demain soir. Vous avez des relations. Vous trouverez bien le moyen de le faire inviter quelque part avec sa femme. Ils n'ont pas d'enfants à Paris. Ni de bonne. La maison sera vide.

Nouveau silence. Nadia montait et descendait, docile. Salpierri lui flatta la nuque.

Corentin poussa un soupir à l'autre bout du fil.

— Bon, dit-il, on va voir ça. Rappelle-moi demain à midi.

— Merci, monsieur l'inspecteur. Et bonne soirée !

Il raccrocha, arracha Nadia d'une nouvelle traction du poignet et lui désigna le lit.

A peine sur elle, il la pénétra tout entière, d'un coup, en la bâillonnant d'une main. Le hurlement du travesti s'étouffa dans sa gorge. Nadia sanglota tout le temps que Salpierri la força, mais peu à peu ses sanglots se transformèrent en râles de bonheur. Et quand il la retourna, après, elle se serra longtemps contre lui, agitée de frissons de reconnaissance.

Il l'observait, soucieux.

— Augmente le rythme des piqûres, ordonna-t-il. Tu n'as pas encore assez de seins.

Elle se cambra, vexée, et se souleva la poitrine à deux mains :

— Tu n'es pas gentil avec moi.

— Si, insista-t-il. Augmente. Ou passe aux silicones.

Elle se recroquevilla :

— Tu sais bien que ça donne le cancer...

— Alors, augmente les piqûres.

— Bon, fit-elle, résignée.

Elle releva le visage vers lui.

— Ange... Les trois millions, c'est juste ce qu'il faut pour me faire opérer à Casablanca. Tu m'as promis.

Salpierri secoua méchamment la tête.

— Pas question. J'ai changé d'avis. Tu restes comme ça. Tu te vois tapiner avec un faux cul de gonzesse ? Tu es un travelo. C'est ça qui rapporte. Et puis moi, tu me plais comme ça. En monstre. Tu resteras travelo.

Les lèvres de Nadia tremblaient.

— Je veux devenir une femme, Ange, tu le sais. Paie-moi l'opération.

La gifle la renversa sur le lit. Elle ne bougea plus, secouée de sanglots.

— Lève-toi et va te préparer, ordonna Salpierri. Il est l'heure de filer au Bois.

*

**

Le tronc du marronnier se dédoubla, et Nadia apparut. Toujours en cuissardes, comme d'habitude. Mais noires. Tout en noir, cette fois, sauf les cheveux, bien sûr.

Elle se dandina vers la haute silhouette plantée devant elle, immobile, les mains dans les poches.

— C'est gentil, mon chou, de venir trouver Nadia, commença-t-elle mécaniquement.

— Ça va, fit Corentin d'un ton las. J'ai à te parler. Arrête ton numéro.

Muette, Nadia prit la cigarette qu'il lui tendait. La flamme du briquet l'éclaira.

— Il n'y va pas de main morte, ton hareng ! grommela Corentin en désignant la pommette.

Nadia tourna la tête sans répondre.

Corentin hocha la tête.

— Bon, finit-il par dire. Voilà. Tu vas m'obéir, sinon, je vous fiche tous au trou. Et pas un mot à ton salopard, cette fois. Sinon, tu vas au trou toute seule. Compris ?

Nadia fit oui du menton.

— J’ai besoin de toi, reprit Corentin. Tu vas me prouver que tu as de la mémoire. C’est très important.

*
* *

Janine baissa la radio quand Corentin vint se rasseoir à côté d’elle dans la R 5.

— Tu es un drôle de type, fit-elle intriguée. Qu’est-ce que tu faisais là, au Bois de Boulogne à neuf heures du soir ?

Corentin éclata de rire.

— Oh, pas ce que tu crois !

Janine lui jeta un regard en coin :

— Ce n’est pas l’allée des Travelos, par là ?

Bouche bée, Corentin la regarda sous le nez.

— Ça alors, pour une banlieusarde, tu es bien rancardée sur Paris ! avoua-t-il, sidéré.

Une petite moue de fierté éclaira le visage de Janine.

— Je ne connais pas de Paris que les feux rouges du pont Saint-Michel, fit-elle d’une petite voix de Sainte-Nitouche.

Corentin ne bougeait toujours pas.

Elle insista :

— Je ne suis pas née de la dernière pluie.

Il jaugea l’œil vif et hardi.

— Je n’ai jamais imaginé une telle énormité.

Janine rit et se lova contre lui. Elle lui tendait la bouche.

— Je croyais qu’on allait dîner, protesta-t-il.

Elle insista et lui balaya les lèvres d’un vif coup de langue. Il eut soudain très chaud.

— Ce n’est pas interdit d’embrasser un policier dans une voiture, fit-elle.

— Non, avoua-t-il, déjà dépassé par les événements. Mais après, ça s’appelle outrage public à la pudeur.

— Tiens, tiens, ironisa Janine, si j’avais cru ça.

Elle se jeta littéralement sur lui.

Il se dégagea, hilare :

— Tu veux en arriver à quoi au juste ? A me faire coincer par une patrouille. Ça serait le bouquet !

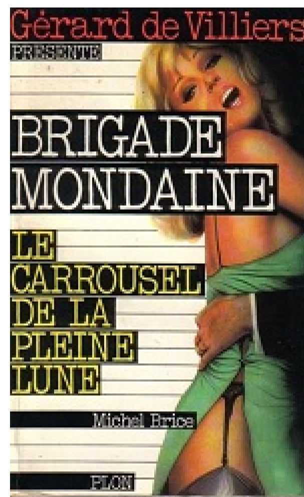
— Oh non, murmura-t-elle, de plus en plus collée à lui, simplement à m'assurer que c'est bien pour le boulot que tu vas passer vingt minutes, comme ça, dans l'allée des Travelos.

— Ah, ça, s'exclama Corentin, juste ce qu'il ne fallait pas dire !

— Mais si, répliqua Janine. La preuve...

Le reste se perdit dans un mélange de lèvres des deux sexes.

CHAPITRE VII



Gants chirurgicaux de caoutchouc aux mains, Salpierri et Chabert, son complice, jouaient aux plombiers du Watergate.

Mais, instruits par la lecture des journaux, ils avaient vérifié, la nuit précédente, qu'aucun veilleur de nuit ne passait avant deux heures du matin dans cet immeuble de bureaux au 34, de l'avenue Victor-Hugo.

A quarante ans, Salpierri était un vieil habitué des casses. Crocheter la porte de la *Rïbbon Mechanical Company* (une raison sociale de couverture, évidemment) au quatrième étage, à gauche en sortant de l'ascenseur, avait été un jeu d'enfant.

Maintenant, des lampes d'otorhino fixées au front, ils vidaient systématiquement tous les tiroirs.

Autant commencer par là, bien que, logiquement, la pellicule et les photos aient dû se trouver planquées dans un coffre : les gens sont souvent moins méfiants qu'on ne croit.

Le coffre, ils savaient où il se trouvait. Un rapide examen des lieux le leur avait fait découvrir. Dans le bureau de Thomas Evans, le directeur, tout simplement, ça allait de soi. Il n'était même pas caché. Tout juste placé, dans le mur, derrière un poster représentant une mitraillette israélienne Uzi.

Il ne fallut guère plus de trois quarts d'heure à Salpierri pour trouver ce qu'il cherchait.

Dans une grande enveloppe marquée *Documents number* 9. Au fond d'un tiroir, tout simplement.

Quand même, c'était un peu trop simple. Sourcils froncés, Salpierri alla examiner le coffre.

Il ricana : des gosses, ces Américains. Tout juste un petit coffre des familles, à serrure à clé...

Cinq minutes plus tard, la porte s'ouvrait. Quelques dossiers, trois liasses de cinquante dollars. Pas de photos. Salpierri empocha les billets et referma le coffre.

En bas, Brichot nota l'heure quand ils sortirent. Vingt-deux heures trente. Ça collait.

— Suis-les, dit-il à son collègue Tardet qui conduisait leur voiture, une Simca 1000 de location.

Ils ne se cachèrent même pas. De sa voiture, Salpierri leur fit, rigolard, un petit signe des doigts en V avant de démarrer.

*

* *

Thomas Evans buvait sec. Ravi de cette petite soirée impromptue offerte, chez lui, dans son appartement de fonction, par Eric Vidart, le patron des armements français. Ça l'amusait beaucoup, surtout de voir la mine longue comme ça de ce pédé de Serge Besson, tout seul là-bas, dans l'embrasure du salon.

Déjà sûr de sa victoire, il eut envie de se payer sa tête et s'approcha de lui, un sourire jovial en travers de sa grande gueule couperosée d'ancien champion de football (américain).

Serge Besson le regarde venir avec des bazookas miniature dans les prunelles.

— Alors, fit l'Américain. Fatigué ?

Il courba son mètre quatre-vingt-dix.

— Dure vie, hein !

Les yeux de Besson s'injectèrent.

— *You make me sick* [5], gronda-t-il à voix basse. *Leave me alone* [6] !

L'autre gloussa.

— Allons, monsieur Besson, reprenez-vous, que voulez-vous dire ?

— Vous le savez parfaitement.

Evans avait tellement bu qu'il se fichait pas mal de ce que pouvait lui dire Besson. Et puis, il était le gagnant. Ça valait bien un peu d'indulgence.

Il écrasa sa lourde paume sur l'épaule de Besson, qui geignit, et leva son verre.

— A la prochaine ! fit-il, et il pivota en vacillant.

Alors, Besson esquissa un mouvement en avant. Il avait envie de tuer. Vidart surgit.

— Ne faites pas l'imbécile ! Qu'est-ce qui vous arrive ? Je vous observe depuis un instant. Vous auriez une grenade dans la poche, vous la lui balanceriez en pleine figure. Bon Dieu, qu'est-ce qui se passe ? Je ne vous ai jamais vu dans cet état.

Besson s'essuya le front du dos de la main et se força à sourire.

— Rien, fit-il d'une voix blanche. Evans boit trop. Il ne se contrôle plus et dit n'importe quoi. Vous le savez comme moi.

— C'est exact, reconnut Vidart. Un vrai *pig* quand il s'y met.

Il rit finement.

— Ne vous inquiétez pas, on va vous aider à le doubler au poteau.

— J'espère bien, souffla Besson, désabusé.

Il rafla une coupe de Champagne au passage sur le plateau du serveur et faillit s'inonder tant il la vida hâtivement. Puis il regarda sa montre. Onze heures. Pourvu que tout se passe bien, là-bas. Il fallait à tout prix retenir Evans ici le plus longtemps possible... Il fit le plus violent effort de sa vie et partit à son tour à sa rencontre. Souriant, pas rancunier du tout. Un génie de comédie.

— Si on allait parler un peu à l'écart, fit-il. En amis !

Surpris, Evans pointa sur lui ses petits yeux redevenus froids.

— *Good idea ! Very good idea.*

Besson l'entraîna vers le petit salon où Evans s'affala avec un rot.

— Je vous admire, commença Besson, humble à souhait, de pouvoir comprimer vos prix aussi serrés. Il y a un secret là-dessous, non !

Evans partit d'un rire de porc chatouillé et se pencha vers Besson.

*
**

La *Rubbon Mechanical Company* a toujours eu la réputation de bien traiter ses directeurs. A l'étranger surtout. La maison de Thomas Evans à Neuilly était un petit bijou d'hôtel particulier à faire pâlir de jalousie un ministre français. Trop belle même, jugeait Evans. Quant à lui, il aurait préféré que sa compagnie ne règle pas le loyer pour lui-même. Pingre comme il l'était, sauf pour les voitures, son péché mignon, il aurait loué quelque chose de plus modeste, en mettant la différence à gauche, ça allait de soi. Pour se rattraper, il n'avait pas pris de domestique à demeure. La bonne partait à dix-sept heures. Ça suffisait bien. Les soirs de réception, Evans s'adressait à un traiteur. Aux frais de la Boîte, of course.

Grille en façade. Facile à en crocheter le portail. Salpierri et Chabert s'avancèrent vers la porte d'entrée.

Salpierri était hilare. C'était bien la première fois de sa vie qu'il faisait un casse avec, dehors, dans la rue, une voiture de flic venu là pour le

protéger et donner l’alerte en cas de besoin. Irrésistible !

Mais tout avait trop bien marché jusque-là. La serrure de la porte d’entrée résista à tous les passes. Salpierri jura. Elle avait des barreaux comme toutes les fenêtres.

Un instant, il songea à monter jusqu’aux chambres du premier par la gouttière. Trop risqué. Il y avait plus facile. Il ressortit et se dandina négligemment vers la voiture des policiers.

Brichot baissa sa vitre nerveusement.

— Il y a un os, fit Salpierri, placide. Il me faut un cric.

— Un cric ? fit Brichot, éberlué.

Salpierri rigola.

— Oui, pour écarter les barreaux d’une fenêtre.

Brichot jura. Vraiment, le boulot de policier a des moments trop humiliants.

— Prends le tien ! jeta-t-il, acide, en montrant la voiture de Salpierri.

Il avait une Alfa-Roméo, en plus.

Salpierri ne broncha pas, constipé comme Paul VI. Il mentit :

— On me l’a volé.

— Connard ! gémit Brichot en faisant signe à Tardet. Heureusement, dit-il, on a loué cette voiture sous un faux nom, chez Hertz, comme ça les risques sont limités.

Sous la poussée d’un cric capable de soulever une Simca 1000, les barreaux de la fenêtre s’ouvrirent, mous comme des spaghettis trop cuits. Un coup de pince-monseigneur. La vitre sauta en éclat à l’intérieur. Salpierri passa la main et ouvrit la fenêtre de l’intérieur.

Trente secondes plus tard, il était entré. Chabert, un peu trop épais, dut rester dehors. La lampe torche s’en alla sans lui à la recherche du coffre.

Le coffre était au salon, derrière la photo des enfants Evans, quatre monstres de champions de natation alignés au coude à coude, pas loin de quatre cents kilos à eux quatre, au bord d’une piscine du Texas.

Salpierri grimaça : coffre à combinaison. Il était trop pressé pour la chercher. Il sortit de sa mallette un petit bout de plastic, en fit une moustache autour de la combinaison, planta dedans le détonateur et s’en alla se boucher les oreilles dans la pièce à côté.

De dehors, Brichot vit exploser les vitres du salon. Mais la détonation fut sourde. Salpierri avait calculé juste la quantité de plastic nécessaire.

*

**

Le taxi reconduisant Thomas Evans et sa femme s'arrêta devant l'hôtel particulier vingt secondes après que l'Alfa et la R 16 eurent disparu au coin de la rue. Evans, déjà ivre mort, tituba jusqu'à sa porte. Martha Evans, résignée, le portait à moitié. Elle était de taille à le faire : 1 m 85 — 100 kilos. Ils ne remarquèrent même pas la vitre brisée, à gauche, ni les barreaux arrondis, ni le salon dévasté. Ils montèrent directement se coucher, péniblement, et s'endormirent à peine déshabillés. Martha Evans buvait sec, elle aussi, et elle tenait mieux l'alcool que son mari.

*

* *

Sans couper son contact, Salpierri sortit de sa voiture et marcha vers la R 16.

Réglo, il tenait deux enveloppes à la main droite et, dans la gauche, le cric.

— Voilà, dit-il en les tendant à Brichot. Tout y est.

— Sûr ? fit Brichot.

Salpierri haussa les épaules.

— Je ne suis pas dingue.

Mais Brichot était du genre soupçonneux. En plus, il avait envie de se venger du coup du cric.

— Fouille pour tous les deux, décréta-t-il.

Salpierri secoua la tête, excédé, mais se laissa faire. Pendant la fouille, Brichot jeta un rapide coup d'œil dans la pénombre au contenu des deux enveloppes. La scène correspondait aux indications de Corentin. On ne trouva rien sur Salpierri. Pas plus que sur Chabert, ni dans toute l'Alfa.

Sauf les liasses de dollars.

— D'où ça vient ? fit Brichot.

Salpierri se mit à rire.

— Petite prime personnelle.

Corentin se moquait trop souvent de la lenteur à réagir de Brichot pour que celui-ci, rien que pour l'honneur, n'ait pas, parfois, de bons réflexes. Ce fut le cas.

— Garde, fit-il.

Salpierri salua trois fois, la main sur le cœur.

— Merci. A votre service, monsieur l'inspecteur. Le plus tard possible, hein.

L'Alfa démarra en sur-régime.

— Qu'est-ce qui t'a pris ? interrogea Tardet. Il a volé du fric, et tu le laisses filer avec ?

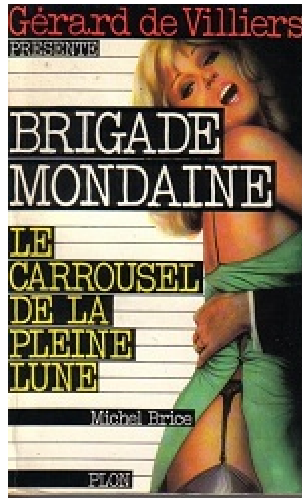
Brichot se tira l'oreille comme Humphrey Bogart dans les neuf dixièmes de ses films.

— T'occupe pas. J'ai mon idée.

Bluffé, son collègue embraya. Il ne saisissait pas pourquoi au juste, mais il avait envie de respecter Brichot.

CHAPITRE VIII





Quatre à quatre, Brichot s'envoya l'escalier de Corentin, rue de Turbigo. Il secoua la porte à coups de poings.

Corentin, qui savait son Mémé toujours un peu bégueule, malgré dix ans de Mondaine, s'offrit le petit plaisir de demander à Janine d'aller ouvrir.

Janine, venue chez Boris sans bagages, apparut dans sa chemise à lui.

— Vous en faites un bruit ! dit-elle en se boutonnant sans conviction.

Brichot rougit.

— Oh, pardon... je me suis trompé d'étage. Excusez.

Le rire de Corentin éclata au fond du studio.

— Mais non, entre, idiot. Et montre ce que tu apportes.

Au bord du lit, Brichot tendit les deux enveloppes. Janine s'était serrée sans façons contre Corentin. Brichot retourna les yeux, pudique. Elle était assise en tailleur, et la chemise s'ouvrait en grand depuis l'estomac.

Corentin, les draps tirés en pagne autour de la taille, vida les deux enveloppes sur le lit. Sept ou huit photos s'éparpillèrent au milieu des draps avec un rouleau de pellicules agité comme un ressort.

Janine fut la plus rapide. Elle attrapa la première photo et la mit dans la lumière de la lampe de chevet.

— Ben, mon cochon ! balbutia-t-elle.

— Quoi ? fit Corentin hilare. Tu serais bégueule, maintenant, toi aussi.

Janine le fusilla du regard.

— Non, mais ça fait un choc quand même.

Corentin rit encore, prit la photo que lui tendait Janine, et il verdit.

— Brichot ? fit-il presque à voix basse. Qu'est-ce que ça signifie au juste cette petite plaisanterie ?

D'habitude, Corentin appelait son adjoint Mémé. Brichot sentit que quelque chose n'allait pas.

— Brichot, poursuivit Corentin, la voix durcie, de deux choses l'une : ou tu te fiches de moi, ou tu t'es fait rouler comme un cave. Je préfère la première hypothèse, mais, hélas, tu es trop maladroit de tes mains pour réussir un truc comme ça.

— Quoi ? qu'est-ce qu'il y a ? bredouilla Brichot qui sentait déjà ses chaussettes *d'Old England* glisser en accordéon autour de ses mollets de coq.

— Ouvre les yeux, cette fois, fit Corentin avec une figure d'iceberg.

La main de Brichot plongea. Il regarda, les yeux écarquillés, lâcha les photos et s'effondra en se mangeant nerveusement les moustaches avec les dents d'en bas.

Janine reprit la photo et la contempla en hochant la tête :

— Je t'avais bien dit que ce n'est pas normal, un flic qui fréquente l'allée des travelos, ironisa-t-elle.

— Oh, ça va, lâcha Corentin, rageur. Je n'ai pas envie de plaisanter.

Il attrapa les pellicules, les regarda à contre-jour et poussa un juron très obscène. Les pellicules étaient très jolies : une belle série de coucher de soleil sur la pointe du Raz (Finistère-Sud). Quant aux photos, si c'était bien le postérieur à sexe d'ange de Nadia qu'on y voyait, le visage de Besson avait été soigneusement découpé au ciseau et remplacé par celui de Corentin, collé par en dessous.

Quelque part dans Paris ou ailleurs, ce petit rigolo de Salpierri se promenait maintenant avec un dossier photo complet, pellicules y compris, qui pouvait mener un homme au suicide, sans compter sa femme et ses gosses, et qui valait exactement le prix d'un marché d'armes en suspens avec un pays arabe : vingt milliards d'anciens francs.

*

**

Je suis un salaud, gémit Brichot en enfonçant la porte de la chambre conjugale.

Jeannette se dressa sur ses coudes, papillotant comme une chouette dans la lumière.

— T'en fais pas ! s'écria-t-elle. Ce n'est pas dramatique. Ça devait arriver un jour ou l'autre. Je te pardonne.

Brichot stoppa son élan en pleine pleurniche.

— Quoi ?

Jeannette souriait, les yeux humides de compassion.

Il comprit et arracha sa cravate.

— Idiote ! je suis bien incapable de te tromper.

Jeannette blêmit :

— Alors, il s'est passé quelque chose de grave.

Brichot branla la tête comme un pantin.

— Ça, tu peux le dire. Hyper-grave.

*

**

Corentin, qui connaissait par cœur – et pour cause – l'exposé que Badolini était en train de faire, s'abîmait dans la contemplation de l'extraordinaire appareil à touches multiples, sur le bureau du directeur de la PJ.

Le seul du genre dans tout Paris, et à plus forte raison dans toute la France. Quatre-vingts touches en tout, reliées à chacun des commissariats de la capitale, en ligne directe. Avec ça, à tout instant, et sans passer par le réseau téléphonique normal, le grand Patron de la PJ pouvait avoir au bout du fil, d'une seule pression sur la touche correspondante, le commissaire désiré. Très utile, ce système. Et pas seulement pour le directeur de la PJ. Corentin en savait quelque chose. Plusieurs fois déjà il s'en était personnellement servi, pas tout à fait de la même manière. Sur les conseils d'un vieux flicard d'avant-guerre : les bornes de Police-Secours sont toutes

branchées sur ce réseau privé de la police. Il suffit d'avoir le passe qui ouvre les bornes pour pouvoir s'en servir. En planque, quand on ne veut pas se faire remarquer dans un bistrot où on surveille un suspect, c'est bien pratique pour appeler la PJ en douce. Souvent, Corentin s'était félicité d'avoir écouté les recommandations de son aîné. Le passe des avertisseurs ne quittait jamais son trousseau de clés.

Dans un gros effort de concentration, Corentin s'obligea à s'arracher à sa rêverie. Il reporta toute son attention sur Badolini. Celui-ci, assis juste en face du directeur de la PJ avec Dumont, son commissaire adjoint, en était au cambriolage par Salpierri. Très gêné d'ailleurs. Visiblement, le grand Patron n'aimait pas du tout la tournure que prenait l'affaire. Il avait beau être un ancien de la Criminelle, comme la plupart de ses prédécesseurs, ça ne lui plaisait guère d'avoir à couvrir une telle combine, fût-elle pour le bon motif. Normal : il était maintenant passé de l'autre côté de la barrière, celle des responsables. Le fauteuil où l'on paye pour les fautes de ses subordonnés.

Inquiet, Badolini s'était remis à souffler comme un phoque. Le Directeur l'observa pensivement quelques secondes, puis, il l'arrêta en agitant la main au moment où il allait reprendre le fil de son exposé :

— Vous avez couvert un truc pareil ? articula-t-il, glacial.

Badolini chercha son second souffle. Corentin jugea que le moment était venu de voler à son secours.

— Excusez-moi de prendre la parole, monsieur le Directeur, commença-t-il, aussi respectueux que possible, mais c'est à moi, personnellement, que M. le Commissaire divisionnaire a fait confiance pour cette histoire. L'idée est de moi...

Le grand Patron se gratta le menton avec l'ongle du pouce. Sévère. A cent lieues de vouloir se montrer conciliant :

— Le moins qu'on puisse dire, monsieur Corentin, c'est que vous prenez des risques énormes !

Corentin jugea plus adroit de baisser les yeux, l'air sincèrement contrit. Parfait comédien. Puis il reprit, en s'efforçant de paraître calme :

— Je vais encore vous demander de m'excuser, monsieur le Directeur, mais l'enjeu, dans cette affaire, est trop important pour qu'on ne prenne pas un minimum de risques. Calculés, bien entendu.

Il crut que le Big Boss allait s'étouffer.

— Vous appelez ça des risques calculés, Corentin ! Couvrir un cambriolage effectué par un petit voyou corse ! Et pour revenir bredouille, en plus ! Vous vous fichez de moi ?

— Pas du tout, monsieur le Directeur, assura Corentin, sérieux comme un ministre un matin de 11 Novembre.

Le directeur de la PJ se carra dans son fauteuil Empire, la tête du type qui cherche des expressions qui feront mal, pour passer un savon à Badolini, ses adjoints, Corentin et toute la Brigade mondaine au grand complet. Corentin songea qu'il avait eu raison de dissuader Brichot de venir. Vraiment inutile de le montrer après le coup de Neuilly. Il rentra les épaules, prêt à subir l'assaut, les yeux distraitement fixés sur le fascinant appareil à quatre-vingts touches.

Soudain, une touche s'alluma, au milieu, avec un grésillement léger.

— Une seconde, messieurs, fit le directeur en décrochant.

Tandis qu'il répondait, par monosyllabes, cinq ou six oui suivis d'un merci chaleureux, Corentin s'aperçut que la crispation rogue du visage s'apaisait. Faisant place à une intense satisfaction, un peu embarrassée d'ailleurs. Comme si le directeur s'en voulait de cet appel précis en pleine conférence d'engueulade.

Le visage était souriant quand le combiné reprit sa place. Souriant et heureux. Etonné, Corentin s'avança sur son fauteuil.

— Ne m'en veuillez pas, messieurs, commença le grand Patron, mais c'était important pour moi... enfin, à titre personnel. Le commissaire du XIVe a l'amabilité de me signaler qu'on vient de retrouver ma voiture.

Il rit :

— On me l'a volée dans mon parking, il y a deux soirs. Ça fait plaisir. Une 504 toute neuve. Heureusement, elle n'a rien. Je préfère ça.

Un murmure de congratulations s'éleva. Hiérarchiquement compréhensif pour ce petit malheur du chef heureusement résolu. Intéressé aussi : le directeur, désormais, était de bonne humeur, Badolini adressa un clin d'œil à Corentin, qui réprima un sourire. Ouf, ils échappaient au savon, le coup de chance.

Effectivement, c'est avec des façons d'homme du monde que le Patron demanda où on en était resté.

— A la nécessité où se trouve l'inspecteur principal Corentin d'être désormais assuré de votre appui total, monsieur le Directeur.

— Ah, oui... je vois, fit celui-ci-en souriant.

Pas besoin de faire un dessin : il avait tout pigé : l'aubaine de son coup de fil pour les types de la Brigade mondaine et la rapidité des réactions de Charlie Badolini.

Il daigna hocher la tête avec indulgence, passant l'éponge.

— Parlons net, reprit-il, durci comme il fallait s'y attendre, qu'est-ce que vous voulez au juste ?

Badolini se tourna vers Corentin.

— Ça vous ennuie d'expliquer ça vous-même à M. le Directeur ? interrogea-t-il, affable.

« Toi, mon salaud, tu te défiles, songea Corentin, je te revaudrai ça. »

— Absolument pas, monsieur le Commissaire divisionnaire, fit-il, toutes dents dehors.

Badolini le remercia d'un rictus chaud comme la porte d'un congélateur. Corentin étendit ses mains devant lui, grandes ouvertes, comme s'il voulait s'assurer que chacune d'elles comptait toujours cinq doigts. Il releva le nez et démarra direct :

— Monsieur le Directeur, vous seul pouvez nous aider. Au point où en sont les choses, il est indispensable, permettez-moi d'insister sur ce point, que nous puissions, monsieur le commissaire adjoint, et, je le crois, moi-même, prendre contact avec la Direction aux armements. Et, j'insiste, au niveau le plus élevé.

— C'est-à-dire ? jeta le grand Patron.

— Avec M. Eric Vidart.

— Vidart !... Ah oui, je vois. Dites-moi, vous ne voulez pas frapper à la petite porte, monsieur Corentin !

Corentin se paya le luxe d'une petite vengeance à l'égard de Badolini.

— Croyez bien, monsieur le Directeur, que je ne me serais pas permis, protesta-t-il humblement, de faire une telle suggestion de ma propre initiative. En vérité, l'idée revient à M. le Commissaire divisionnaire.

Il adressa un regard hypocrite à Badolini. Celui-ci marqua le coup un dixième de seconde et se précipita :

— L’inspecteur Corentin fait preuve de modestie, fit-il, aimable. En vérité, tout l’honneur de cette suggestion lui revient, et...

— Excellente suggestion, d’ailleurs, coupa le directeur. Il faut toujours s’adresser au plus haut. Bon, si je comprends bien, c’est à moi de vous mettre en rapport avec M. Vidart ?

— Exactement, fit Badolini en roulant des yeux.

Le Patron se fit affable.

— Et le plus vite possible, je suppose ?

— Hélas, oui, monsieur le Directeur. Le temps presse, reprit Badolini qui luttait contre une envie frénétique d’allumer une cigarette et trouvait que l’entretien s’éternisait dans des mondanités décidément inutiles.

— Parfait. Je m’en occupe tout de suite. Messieurs, vous pouvez prendre congé. Dès que j’ai joint M. Vidart, je vous fais part du résultat de notre entretien.

Il se leva. Et tous l’imitèrent :

— Il va sans dire, messieurs, que je vous recommande la plus extrême prudence. La moindre erreur serait trop grave. Ai-je besoin de le répéter ?

L’antichambre du directeur de la PJ au deuxième étage du 36 quai des Orfèvres, au débouché du grand escalier, est une grande pièce curieuse. Divans profonds partout, atmosphère feutrée et intime. Dans un angle, une grande statue de femme nue de style rococo. Les inspecteurs disent entre eux que cette pièce ressemble à un clandé. [7] En le retraversant pour sortir, Corentin songeait, lui, qu’il était dans un fameux bordel avec l’affaire Besson. Mais il fallait poursuivre. Ne serait-ce qu’à cause de Brichot, qui s’était mis dans un sacré pétrin à Neuilly.

— Alors, raconte ? jeta Brichot, en se dévorant la moustache d’anxiété.

Corentin lui passa la main sur la calvitie.

— T’inquiète pas, fit-il. Tout s’arrangera. On est sur la bonne voie. Le Patron nous aide.

Plus vite qu’il ne le croyait, en fait. Une heure plus tard, Charlie Badolini convoquait Corentin et Brichot dans son bureau.

— Corentin, attaqua-t-il d’entrée. Appelez illico Serge Besson, qu’il se débrouille et annule tous ses rendez-vous s’il le faut. Rendez-vous dans une heure avec M. Vidart à Matignon.

*

**

La table de conférence était ovale, comme il se doit. Et, comme il se doit encore, couverte d'un tapis vert. Huit chaises anglaises de style Chippendale autour, dont trois vides.

Sur les autres, dans l'ordre : M. X... Secrétaire du Premier Ministre, Badolini, Corentin, Brichot, Bidart et Besson. Badolini avait jugé maladroit d'emmener ses adjoints directs. Ils auraient trop eu l'air de débarquer en force.

Brichot et Besson n'avaient même pas l'appui moral d'une mouche volante. Rien pour les aider. Et la déclaration de Besson n'avait pas été faite pour apaiser un peu la honte de Brichot. Au contraire.

Besson venait tout simplement d'avouer le pot aux roses total : le petit chantage de cinquante millions exercé à son égard...

Vidart, qui venait de tout découvrir, était peut-être encore le plus sous le choc. Son épaisse carcasse d'ancien baroudeur (Indo, Algérie et même, un temps, pour le plaisir, montagnes du Yémen) s'alourdissait comme s'il portait une caisse de munitions sur les épaules. Les autres, l'un dans l'autre, nageaient tout de même plus ou moins depuis quelque temps dans la tragédie. Ça habitue.

Trois petits coups frappés à la porte jouèrent le rôle de la mouche volante. La secrétaire de Vidart pointa son nez refait. Pas trop mal, bien qu'un rien camus.

— Un monsieur insiste au téléphone, s'excusa-t-elle.

— Qui ? jeta Vidart, hargneux.

La secrétaire se rapetissa :

— Ce n'est pas pour vous. C'est pour M. Besson. Un M. Evans... Qu'est-ce qu'il peut être grossier !

— Ça alors, grogna Eric Vidart, comment sait-il que vous êtes ici ?

Besson eut envie de se noyer pour l'éternité dans le tapis vert.

— J'ai dit à ma secrétaire où j'étais, bredouilla-t-il. Elle a voulu faire du zèle.

— Prenez-le, commanda Vidart, et, à l'adresse de sa secrétaire :

— Branchez la conversation sur le haut-parleur, ça peut être intéressant pour nous tous.

Les genoux de Besson avaient l'air de ceux d'un gosse qui apprend à marcher quand il se leva pour décrocher.

Ce fut rapide.

— Besson ? beugla une grosse voix américaine.

— Lui-même, fit Besson, très digne.

— Ici Evans. *Son of a bitch !*

Besson vacilla et, dans un réflexe pas si mauvais, jeta d'une voix de fausset :

— Chacun son tour, Evans !

— Je vous préviens que je porte plainte.

— C'est légal.

— *Mother fucker !* on se retrouvera.

Clic. Evans avait raccroché.

Badolini éclata de rire.

— Bien jeté, Max, fit-il.

Ils rirent tous. Mais, quand Besson vint se rasseoir, les autres le fixaient méchamment. Ils songeaient aux photos. Et après tout, ça se voyait dans leurs yeux, ça s'appliquait assez bien à Besson. Sexuellement s'entend.

*

**

Vidart termina de plier son petit bateau de papier, le posa devant lui et le contempla une minute durant, satisfait.

— Monsieur Besson, fit-il sourdement sans relever les yeux, j'ai réussi à vous obtenir de Matignon un crédit de quarante millions anciens. Pas question de revenir en arrière. Vous faites l'affaire. La Présidence y tient absolument.

Le visage de Besson se contracta comme s'il en était arrivé à l'avant-dernière séquence de son chemin de croix, celle où on commence à

enfoncer les clous.

— Je ne peux pas, fit-il d'une voix venue des viscères. Ne me demandez pas pourquoi. Vous le savez.

Vidart souffla :

— Ces Messieurs, dit-il en désignant les trois policiers, vont coincer Salpierri. Ça ne doit pas être la mer à boire, non ?

Badolini roula des yeux, coinça sa cigarette entre l'index et le majeur à ras des jointures, aspira et se gonfla comme une chambre à air qu'on a oublié de détacher de sa prise d'air comprimé.

— Salpierri est Corse, articula-t-il de son ahurissante voix de basse.

Vidart gratta du pouce une vieille cicatrice d'Indochine en travers de son crâne rasé.

— Race d'adjudants, grogna-t-il. Rien dans la cervelle.

Badolini écrasa sa cigarette dans le tapis vert. Pas heureux.

— Ma mère est Corse.

— Oh, pardon ! fit Vidart. Excusez-moi. Mais il faut m'expliquer.

Rapide, Badolini reprit en nettoyant de l'index le petit trou noir fait par la braise dans le tapis :

— Les Corses sont tous organisés.

— L'Union Corse ? jeta Vidart. Cette espèce de Maffia encore plus secrète et plus puissante à ce qu'on dit que l'américaine ?

Badolini hocha la tête affirmativement.

Corentin se racla la gorge en se penchant vers lui.

— Monsieur le Commissaire divisionnaire, dit-il modestement. Est-ce que ça n'est pas notre chance, justement ? Ils ne sont pas fous, à l'Union Corse. Ce n'est pas la première fois qu'ils nous rendraient un service. Bon, on leur demande de neutraliser Salpierri et, en échange, on les laisse se tirer dessus tranquilles une semaine ou deux.

« D'une certaine façon, on gagne sur les deux tableaux.

— Vouai, fit Badolini, pas convaincu, vous prenez Salpierri pour un idiot. Il a suffisamment prouvé le contraire, n'est-ce pas, monsieur Brichot ?

Celui-ci recommença sa rengaine.

— Je n'y comprends rien, gémit-il. On a fouillé toute l'Alfa-Roméo.

Corentin se prit le front dans la main.

— Tu as regardé dessous ?

— Comment dessous ?

— Bien sûr, le complice, à droite, a entrouvert la portière et laissé glisser les bonnes enveloppes dans le caniveau avant la fouille. Il les a récupérées après, avant de démarrer. Enfantin.

Brichot se traita de poire mentalement et choisit de la boucler.

Vidart pivota vers Corentin :

— Ce n'est pas parce que Evans a l'air furieux ce matin que Salpierri ne lui a pas déjà revendu, au prix fort, le dossier-photos. Il veut peut-être nous endormir.

Corentin secoua la tête :

— Non, monsieur. Il ne l'a pas encore joint. Evans est sur table d'écoute depuis cette nuit et on l'a mis en filature. Ses bureaux sont surveillés. Tous ses collaborateurs avec lui, de l'adjoint à la plus petite secrétaire. Et sur table d'écoute eux aussi.

Il fixa Besson :

— Vous aussi. Non, croyez-moi, Salpierri n'est pas fou. Il se doute de tout ça. Il s'est sûrement donné un délai avant de passer à l'action. Comment ? A nous de le trouver.

Vidart soupira :

— Eh bien, je vous souhaite bonne chance.

Il s'arrêta et reprit, acide :

— En tout cas, j'espère que, cette fois, vous serez un peu plus efficaces, permettez-moi de vous le dire. J'ai l'impression que la DST aurait obtenu un meilleur résultat. Ou encore le SDECE. Mais enfin, l'affaire a commencé avec vous. J'espère que vous saurez vous montrer à la hauteur.

Corentin verdit, mais réussit à se contenir.

Satisfait de son petit effet, Vidart pointa l'index vers Besson.

— Quant à vous, monsieur Besson, je vous préviens, la Présidence veut ce marché. A tout prix. Vous n'êtes pas le seul dans votre boîte à pouvoir parler anglais avec Ahmed Sharif. Vous voyez ce que je veux dire ? Un bon conseil : mettez des cierges pour que vos amis réussissent.

Besson sentit que, cette fois, on dressait la croix, et lui avec. Mais il ne broncha pas. Vidart lui en imposait trop. Et ca carrière dépendait de lui, aussi.

*

**

D’un geste agacé, Joseph Martinetti fit signe à sa serveuse de baisser l’électrophone. Puis il posa sa main manucurée sur celle de Corentin. L’ongle du petit doigt de la main gauche était très long.

Limé pointu. Ça gratte mieux le fond de l’oreille. Il leva lentement vers Corentin ses yeux couleur de fond de mer sous les falaises de Bonifacio.

— L’absinthe est bonne ? fit-il sans aucun accent corse.

A soixante ans, il était tout à fait continentalisé. Sauf dans le cœur. Martinetti était un des dix « Juges » de l’Union.

— Comme je l’aime, reconnut Corentin. Ça faisait longtemps.

— Tu viens quand tu veux. Tu le sais, dit Martinetti, princier.

Il se gratta l’oreille :

— Salpierri est un cousin.

L’absinthe tordit un peu l’estomac de Corentin.

— Un cousin éloigné, corrigea Martinetti...

Corentin eut envie d’une deuxième absinthe.

Martinetti paraissait rêver.

— Très éloigné, même, ajouta-t-il, comme rasséréné. Mais dis-moi, pourquoi, il t’intéresse autant, mon cousin ?

Corentin le fixa, froissé.

— Martinetti, ne pose pas de questions inutiles. Tu sais bien que je ne te le dirai pas.

— On peut toujours essayer, fit Martinetti, conciliant.

Il reprit la main de Corentin.

— Il me faut bien quinze jours sans poulets, nulle part chez nous. Ça va ?

— Huit, rectifia Corentin.

Les dents bien alignées, en face, s’exhibèrent dans une fente.

— Va à quinze, petit. Ce sera mieux.

— OK, quinze. Donne-moi une autre absinthe.

*
**

A la Brigade mondaine, Brichot faisait des bateaux en papier, lui aussi, quand Corentin revint. Il se sentait en quarantaine. Il coula un regard lamentable à Corentin, mais sans rien dire.

Cruel, Corentin le laissa mijoter un peu, feuilleta les journaux, passa un coup de fil à Janine pour décommander leur rendez-vous. Il se décida enfin.

— Mémé ? fit-il.

Brichot reprit espoir. Si Boris recommençait à l'appeler Mémé, c'est que la réconciliation était en route.

— Mémé, il va falloir sacrifier ta moustache.

— Hein ?

— Tu veux être pardonné ? Alors, tu vas faire ce que je te dis. Rasée de près, ta belle petite gueule va valoir vingt milliards. Avec deux ou trois détails que je t'expliquerai.

*
**

Les deux bras encerclant le tronc de l'arbre, Nadia fermait les yeux. Tout son problème, c'était de ne pas se griffer la figure et la poitrine à l'écorce. Son amant l'avait suffisamment marquée comme ça. Pour les jambes, pas de risques, ses cuissardes montaient suffisamment haut pour les protéger.

Abuté en elle, Serge Besson s'activait en soufflant comme un coureur de marathon en fin de parcours. Il avait absolument fallu qu'il revienne voir Nadia. La panique l'avait déchaîné. Le vrai chat de gouttière. Il était tellement excité que Nadia, pourtant habituée, avait peur qu'il la déchire. Mais elle se laissait faire. La douleur, c'était son plaisir à elle. Jusqu'ici, seul Salpierri lui faisait vraiment mal. Elle se tordit presqu'autant que son client quand il explosa en elle.

Après, elle le regarda dans la pénombre avec une espèce de stupeur. Allait-elle se mettre à l'aimer lui aussi ? Lui, un client, un micheton !

Mais non, l'idée ne lui paraissait pas du tout scandaleuse. Elle observa pensivement Serge Besson tout le temps qu'elle se rhabilla. Déjà, il sortait son argent et le lui tendait.

Elle secoua la tête.

— Non, fit-elle. Ce soir, c'est un cadeau.

Elle lui passa les bras autour du cou et se hissa, jusqu'à sa bouche.

— Je t'ai créé assez d'ennuis comme ça, murmura-t-elle.

— Ainsi, tu savais, pour le coup du parking, répondit sombrement Besson.

Il n'y avait aucun reproche dans le ton. Elle s'enhardit :

— Il ne faut pas m'en vouloir. L'argent, c'était pour me faire opérer à Casablanca. Ange me l'avait promis.

— Ange... Ah, oui, je vois.

Il émit un petit rire forcé.

— Eh bien, tant mieux pour toi, tu vas l'avoir, ton opération.

Nadia pressa sa joue contre lui :

— Non, il m'a menti. Il a tout pris.

Besson s'étonna :

— Avec ce que tu gagnes, tu peux bien te la payer toute seule !

Nadia soupira :

— Je lui donne tout. Je n'ai pas un sou.

Doucement, Serge Besson dénoua les bras Nadia et il se recula. Il remonta ses lunettes d'un geste sec :

— Combien ça coûte ?

— Trois millions, voyage compris.

Il parut hésiter, mais c'était juste pour laisser le temps à son cerveau de bien peser le pour et le contre.

— Je te les donne, jeta-t-il enfin. A une condition.

Nadia se pétrifia.

— Laquelle ? fit-elle très vite.

— Tu me dis où est ton mec. C'est tout.

Elle se balança d’une jambe sur l’autre.

— Aucune idée. Il n’est pas rentré depuis hier matin.

— Je sais, fit-il durement.

— Comment ça ?

— T’occupe pas. Je suis sûr que tu sais comment le joindre.

Nadia baissa les yeux. Elle songeait aux trois millions. Qu’est-ce qu’elle souhaitait le plus ardemment, au juste ? Devenir une femme. Vraiment. Changer d’identité. Ne plus être un travelo méprisé et qui se fait continuellement considérer comme une bonne blague par tout le monde. Réparer pour toujours cette tragique erreur de la Nature qui lui avait donné un cœur de femme dans un corps d’homme !...

— Je ne sais pas où il est, je te le jure, finit-elle par avouer. Mais je vais essayer...

*

**

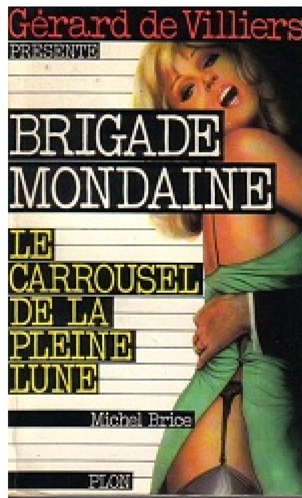
Boris Corentin se pointa devant la Mercedes au moment où Besson s’apprêtait à démarrer.

— On cherche à me doubler, monsieur Besson ? jeta Corentin.

Besson se fit tout petit derrière son volant.

— Venez. On va chercher Nadia. Illico. Je vous emmène. On va parler un peu tous les trois.

CHAPITRE IX



En définitive, Ange Salpierri n'était pas trop mécontent de son sort. Sans doute, c'était désagréable d'avoir le poignet droit enchaîné par une paire de menottes au radiateur de la pièce. Mais, tous comptes faits, le plus dur, c'était d'être obligé de rester assis par terre. Vraiment humiliant, ça.

Quant au reste, non, il n'était pas à plaindre. Chabert l'était autrement, lui.

Déculotté, grotesque avec ses vieilles chaussettes à carreaux aux pieds, le complice de Salpierri était assis dans l'évier de la cuisine, les deux mains enchaînées à l'espagnolette de la fenêtre au dessus de lui. Il gigotait, mais en vain. Ses chevilles étaient attachées par de solides cordelettes de nylon à deux sacs de pommes de terre de cinquante kilos éloignés l'un de l'autre au maximum.

— Donne-moi au moins une chaise, cousin, ça ne te coupera pas la soif, grogna Salpierri à l'adresse de Martinetti.

Le vieux Corse cessa une seconde d'affûter l'ongle de son petit doigt avec sa lime d'acier. Il fit signe à un des deux noirauds qui s'affairaient autour de Chabert. Le type aida Salpierri à s'asseoir sur la chaise qu'il lui glissa sous les fesses.

— Merci, cousin, grimaça Ange Salpierri.

Il commença gravement à se gratter l'oreille. Lui aussi avait l'ongle affûté.

Martinetti préparait une absinthe. Attentif, il disposa le sucre sur la cuiller spéciale, large et percée de petits trous comme une passoire. L'eau

était déjà dans le verre avec un cube de glace. Le liquide vert vif coula en mince filet sur le sucre qui se désagrégeait peu à peu.

En dessous, l'eau verdissait au fur et à mesure. Une belle teinte vert pastel qui envahissait peu à peu en lents tourbillons tout le verre.

Martinetti reposa la bouteille, ôta la cuiller, remua le liquide avec et tendit le verre à Salpierri.

— Tiens, cousin, on n'est pas des SS.

Il se prépara une autre absinthe pour lui.

Paulo, le plus petit des deux noirauds, avait grimpé sur la paillasse de l'évier, à côté de Chabert. Il enfonça un clou, très haut, au dessus du type. Alors, son copain lui tendit une bouteille de plastique de Contrexéville d'un litre et demi, dont le fond avait été découpé aux ciseaux. Un tube était branché au goulot, bien ficelé, rendu étanche avec des élastiques superposés. Au bout du tube, une canule fine et luisante, un peu ronde du bout, avec de petits trous comme une poire d'arrosage miniature.

Martinetti se tourna vers Salpierri.

— Tu ne veux toujours pas dire où sont les photos ? interrogea-t-il sans conviction.

Ange Salpierri secoua la tête.

— Parfait. Il va le dire, lui.

Chabert se secoua.

— Je ne sais rien ! je vous assure qu'il ne me l'a pas dit.

Sa voix était blanche et molle. Martinetti esquissa une moue de dégoût.

— Vas-y, fit-il à Paulo d'un ton uni.

— Pascal, tiens-lui la queue, dit Paulo.

Pascal prit le membre de Chabert. Un membre tout petit, rétracté par la panique. Il tira sur la peau, pour décalotter le gland. Paulo approcha l'extrémité de la canule.

Chabert hurla.

La canule progressait doucement, sans répit. Paulo l'enfonça tout entière. Il ne s'arrêta que lorsque la résistance du conduit cessa sur le renflement du bout. Il avait atteint la vessie.

Paulo se recula. Chabert s'était mis à pleurer. En silence. Poliment. Comme pour ne gêner personne. C'était dans sa nature profonde, la

discrétion. D'une certaine façon, la vie n'avait jamais été tendre avec lui. Laid de naissance et chauve à vingt ans, toujours médiocre et paumé, incapable de boire un litre de vin sans être malade ou de faire un bon dîner sans prendre un kilo d'un coup, c'était un perdant-né. Jamais encore il n'avait été torturé. Il fallait bien que ça se passe un jour ou l'autre.

Pascal et Paulo étaient organisés. De vrais techniciens. Sur la paillasse, ils avaient disposé côte à côte une vingtaine de bouteilles remplies d'eau. Et de vinaigre aussi. En progressant. Un verre à Madère de vinaigre dans la première, deux dans la deuxième, et ainsi de suite en accroissant la dose.

Paulo remonta sur la paillasse avec la première bouteille. Il entreprit de la vider, lentement, sans faire déborder.

Le liquide descendit sans bruit.

Pendant quinze secondes, Chabert n'eut aucune réaction.

Sa vessie se remplissait. Il retenait sa respiration. Pascal tenait toujours le gland décalotté. Sans serrer. Juste pour contrôler la suite de l'opération.

Là-haut, Paulo arrêta de verser. Le niveau du liquide, dans la bouteille de plastique, avait cessé de baisser.

Soudain, Chabert parut se ramollir comme de la gélatine. Il y eut un petit gargouillement à la hauteur de son ventre, et l'eau, poussée par les muscles réflexes de la vessie comprimée, s'échappa autour de la canule. Ses fesses s'inondèrent, le siphon de l'évier se mit à chanter.

— Continue, fit Martinetti, toujours calme.

Cette fois, le système était enclenché. Il n'y eut plus aucun arrêt dans l'écoulement. Cinq bouteilles, successivement, allèrent se vider dans la vessie de Chabert. Avec cinq doses de vinaigre pour la cinquième.

— Arrête, dit Martinetti qui s'approcha de Chabert, son absinthe à la main.

Chabert le regarda, exorbité. Il souffrait déjà abominablement. Il avait l'impression que sa vessie et son urètre avaient été bourrés de poivre vert. Atroce. La douleur le tordait jusqu'à l'estomac.

— Où sont les photos ? demanda Martinetti.

Chabert se mit à geindre comme une truie qui accouche.

— Arrêtez, je vous en supplie... Ange ne m'a rien dit, demandez-lui.

Martinetti vira vers son cousin.

— C’est vrai, ça, Ange ? Tu travailles en association sans rien dire à ton associé ?

Ange Salpierri ne répondit rien. Mais il haussa les épaules. Ça pouvait s’interpréter comme on voulait.

— Paulo, continue, commanda Martinetti en levant son absinthe pour la porter à la bouche.

Au même moment, Chabert se cabra dans un effort désespéré pour se débarrasser de la canule. Tout ce qu’il parvint à faire, ce fut de renverser le verre d’absinthe. L’alcool inonda la chemise de Martinetti.

Méchant, le vieux Corse se pencha sur Chabert et lui attrapa la tête à deux mains. Les doigts derrière la nuque. Sauf les pouces, qu’il appliqua sous le cartilage du nez.

Il appuya vers le haut. De toutes ses forces. Chabert hurla. Martinetti ne s’arrêta que lorsque les hurlements se furent transformés en borborygmes.

— Ça t’apprendra à me salir, grinça-t-il hargneusement.

A la quinzième bouteille, Chabert se mit à vomir sur lui. Il sanglotait :

— Je ne sais rien... Rien... Rien.

Martinetti hocha la tête pensivement.

— C’est peut-être vrai, reconnut-il. Tu en es bien capable, hein, mon petit Ange ?

Ange grimaça.

— Peut-être bien que oui.

Martinetti rit.

— Ecoute, cousin, ça me ferait mal au cœur de t’ennuyer comme ce pauvre mec. Alors, on va te laisser réfléchir un peu tout seul à côté de lui. Histoire de t’aider à te rendre compte de ce que c’est, au juste, pisser du vinaigre.

Il fit une petite moue contrite.

— Sois gentil avec moi, Ange. Ne m’oblige pas à ça avec toi. Vraiment, ça me peinerait. Tu es de la famille.

— Heureusement, ironisa Salpierri.

Martinetti lui décoiffa les mèches affectueusement.

— Ecoute, on va faire un truc. On va vinaigrer Chabert jusqu’au bout. Comme ça. Pour que tu voies vraiment ce que c’est.

« Puis, tu réfléchis. On revient dans deux heures. J'ai du boulot. Alors, tu parleras, d'accord ?

Salpierri releva le menton.

— On verra ça, fit-il, placide.

Chabert poussa la discrétion jusqu'à ne pas importuner les oreilles de ses tortionnaires avec ses cris. Involontairement, d'ailleurs, la vingtième bouteille écoulée avec ses vingt doses de vinaigre, il avait dépassé le seuil de la douleur.

Tétanisé. Mais Martinetti le savait. Dans un instant, le feu de ses muqueuses se réveillerait. Tellement qu'il rameuterait tout le quartier par ses cris. Il le fit bâillonner serré.

*

**

Resté seul avec Chabert, Salpierri ne bougea pas, dix bonnes minutes durant. L'autre lui lançait des regards de rage et de désespoir. Il ricana.

— Pauvre type, crève. L'affaire est à moi.

Chabert s'effondra. Ça recommençait à le brûler encore plus. Chaque seconde encore plus.

Salpierri fixait un point sur le carrelage, juste au dessous de Chabert.

Le point brillait : la lime à ongles de Martinetti, glissée de sa veste quand Chabert l'avait heurté en se cabrant. Il fallait absolument qu'il l'attrape.

Il descendit de sa chaise, s'assit par terre et se tendit vers la lime : rien à faire. Sa main droite n'arrivait pas à un mètre cinquante de la lime. Il se coucha complètement. Tendit le pied.

Encore trente centimètres.

Haletant, il réfléchit, fouillant des yeux toute la cuisine. Chabert l'observait les yeux hors de la tête, ronflant comme un diesel. Il avait l'impression que sa vessie se désagrégeait.

Soudain, Salpierri sourit. Il avait trouvé. Une louche pendait à un clou, au dessus de la hotte. Il remonta sur sa chaise en la poussant au maximum vers la hotte et, en équilibre, le poignet droit à demi arraché par la tension de la menotte, il réussit à attraper la louche de l'autre main.

Le reste du travail ne lui prit que cinq minutes. Serrée entre ses deux pieds, une fois couché par terre de nouveau, la louche coiffa la lime et, lentement, il tira le tout vers lui.

Salpierri savait se servir d'une lime pour autre chose qu'aiguiser l'ongle du petit doigt. La serrure de sa menotte fit clic au troisième essai.

Quand Chabert le vit s'approcher de lui, il poussa un gémissement de bonheur.

Mais Salpierri ne voulait pas le libérer. Simplement, il voulait s'assurer que le bâillon était bien attaché. Il l'enfonça encore plus dans la gorge, resserra la ceinture qui le maintenait.

Un gros gargouillement agita la pomme d'Adam de Chabert, saillante malgré la graisse de son cou. Il agitait frénétiquement la tête dans tous les sens et tirait à deux bras sur l'espagnolette à l'arracher. Ses yeux suppliaient Salpierri avec une lueur bouleversante.

Mais Salpierri avait oublié son cœur quelque part dans le ventre de sa mère en venant au monde. S'il monta sur la paillasse, ce ne fut que pour vérifier que l'espagnolette tiendrait. D'ailleurs, estima-t-il, dans une demi-heure, Chabert aurait épuisé toutes ses forces. Il transpirait déjà trop. Sa chemise était complètement trempée. Déshydraté, un homme n'est plus bon à rien, côté influx nerveux.

Par acquis de conscience, Salpierri écarta les sacs de pommes de terre sur le carrelage. Encore vigoureux au début de son supplice, Chabert avait réussi à les tirer à lui de la longueur d'une main chacun.

Mais non, Salpierri avait quand même gardé deux ou trois grammes de cœur. Sa bouche se tordit dans un rictus qu'on aurait pu prendre à la rigueur pour une manifestation d'amitié.

Il tira sur la canule pour l'enlever. Seulement, il tira trop sec.

Le contour de la poire d'arrosage griffa le canal intérieur du membre sur toute sa longueur.

Les abdominaux de Chabert se nouèrent en lui rendant la taille de fille de ses quatorze ans, et il se souleva, tendu comme un arc entre ses cuisses et ses poignets.

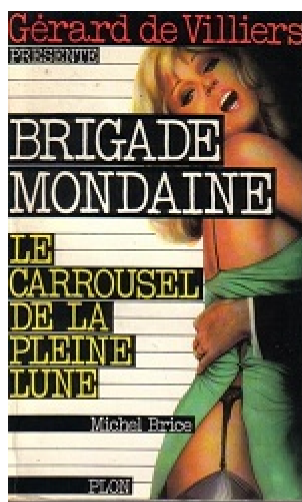
Le vinaigre commençait à attaquer directement les estafilades intérieures de son sexe.

Il retomba. Son ventre s'était reballonné, burlesque.

— Tchao, laideur, fit Salpierri à voix basse. Et il s’esquiva.

Une fois dans la rue, il poussa un juron. Il était en grande banlieue. Ça allait être facile de trouver un taxi.

CHAPITRE X



Boris Corentin traversa la chambre aux rideaux tirés, sur la pointe des pieds, son petit paquet à la main. C'était l'heure de la sieste et il ne fallait surtout pas réveiller Rose et Colette, les deux jumelles de Brichot. Jeannette Brichot lui aurait arraché les yeux. Il pestait : d'accord, Brichot n'avait qu'un deux-pièces, mais pourquoi avoir mis la chambre dans la première ? C'était malin.

— Tenez, voilà le nécessaire, fit-il en tendant le paquet à Jeannette.

Spectacle attendrissant. Autour de la table Henri II, Jeannette Brichot bavardait à bâtons rompus avec Nadia. Pas gênée du tout d'avoir dû héberger le travesti. Jeannette était sans complexes. La vraie femme de policier. Pour Nadia, elle avait remonté de la cave son vieux matelas de jeune fille et, la veille au soir, Nadia avait couché là, par terre, entre le lit conjugal et le mur. Rose et Colette étaient, elles, de l'autre côté dans leur double berceau.

Nadia lui plaisait beaucoup. Le travesti, ce matin, s'était montré une vraie nounou pour les jumelles. Ravie, Nadia avait pouponné comme si elle n'avait jamais fait que ça de sa vie. Les yeux humides d'émotion.

Elles s'appelaient déjà par leurs prénoms. Deux vraies copines.

C'est sur l'ordre de Corentin que Nadia avait pris pension chez Brichot. Pour la soustraire à un retour éventuel de Salpierri.

Pour la surveiller aussi. On ne savait jamais.

Nadia rafla la première le paquet de Corentin. Elle était adorable dans la jupe et le pull sage que Jeannette lui avait prêtés. Bien sûr, elle avait toujours sa tignasse de méduse albinos, mais elle s'était maquillée convenable et les pantoufles de Jeannette, à ses pieds, faisaient tout à fait sérieux. Elle n'avait pas été peu fière de se découvrir les mêmes mensurations que Jeannette, sauf peut-être aux hanches : la jupe flottait.

Nadia déchira le paquet et en sortit tout l'attirail de maquillage. Elle l'étala méticuleusement devant elle. Tout y était : le fond de teint, le mascara, le fard à paupières, le rouge à lèvres, le parfum, le vernis à ongles, et, l'essentiel, la cire à épiler. Trois pains de cire à épiler.

La note voleta quand elle referma le paquet.

— Cent soixante-quinze francs ! s'exclama Brichot. J'espère qu'on va mettre ça aussi sur note de frais.

— » Œuf corse » ! répliqua Corentin, fort à propos dans leur situation.

Il lisait Frédéric Dard.

Nadia battit des mains en éclatant de rire :

— On va bien se marrer !

Brichot souffla, voûté.

— Qu'est-ce qu'il faut faire dans une vie de policier.

Impitoyable, Corentin déclara :

— Tu as beaucoup à te faire pardonner. Alors, subis. C'est pour le bien public, ne l'oublie pas.

Nadia observa Brichot, les sourcils froncés.

— Il faut vous mettre en peignoir, ce sera plus pratique.

Elle se tourna vers Jeannette.

— Ça vous ennuie d'aller faire chauffer la cire à la cuisine ? Toute la cire... Vous, monsieur Corentin, allez chercher un drap, s'il vous plaît. On le mettra sur la chaise de M. Brichot. Ah, il faut aussi un molleton sur la table, pour que la casserole ne brûle pas le vernis.

Elle réfléchissait, le doigt sur les lèvres. Jeannette la regardait, bouche bée.

— Je crois que ce sera tout, conclut Nadia en se calant d'un coup de reins dans sa chaise.

Aimé Brichot, le matin même, avait sacrifié sa moustache pour la première fois depuis ses dix-huit ans, âge auquel son père lui avait enfin permis d'en porter une. Désespéré, mais stoïque.

Quand il réapparut, pieds nus, ses maigres jambes poilues dépassaient comiquement sous le peignoir écossais. Chauve comme il l'était, il avait sans sa moustache, une tête de momie glabre pas sérieuse du tout. Corentin se retint de ne pas éclater de rire.

Très excitée par l'affaire, Jeannette réapparut avec sa casserole de cire fondue. Elle nageait dans la jubilation. Ça l'amusait beaucoup qu'on ridiculise un peu son mari.

Nadia commença par le plus difficile : les jambes. Agenouillée aux pieds de Brichot, elle étalait la cire liquide, dont elle avait testé la chaleur avant sur le dos de sa propre main, avec des gestes d'esthéticienne confirmée.

— J'ai l'habitude, fit-elle en se pourléchant les lèvres. Avant les hormones, je me le faisais trois fois par semaine.

Brichot, vaincu, cuvait son humiliation sans broncher. Courageux jusqu'au bout, il ne cria même pas quand Nadia arracha la cire, lamelle après lamelle. Pourtant, elle lui en avait gainé toute la hauteur des jambes jusqu'à l'aine.

« Indispensable s'il doit s'asseoir sur un tabouret de bar, avait-elle expliqué.

Brichot était, comme tous les chauves, poilu comme un singe. Il fallut aussi lui épiler les doigts des pieds et ceux des mains, sans compter, œuf corse, le dessus des mains ; les bras jusqu'au dessus du coude, et même les aisselles.

— A boire ! gémit Brichot quand tout fut terminé.

Bonne fille, Jeannette lui servit un ballon de rouge. D'ordinaire, elle le lui interdisait, sauf aux repas. A cause de son cholestérol.

Brichot vida son verre goulûment.

Nadia lui massait les jambes avec un lait de beauté qui sentait l'amande, pour apaiser les picotements de l'épilation.

— Déjà sept heures ! s'écria soudain Jeannette Brichot. Il faut dîner... Et j'ai oublié les biberons des petites !

— J'y vais ! s'écria Nadia en se dressant comme un ressort.

— Non. Préparez le dîner. Il faut se répartir les tâches. Toi, Mémé, va te raser.

*
**

Nadia était aussi bonne cuisinière que nourrice sèche. Son sauté de veau fut génial. Jeannette en faisait presque la tête.

— Non, fit-elle, hargneuse, en tapant sur la main lisse de son mari. Tu as assez bu.

Brichot voulait se resservir à boire. Le plus dur commençait.

A peine la table débarrassée, Jeannette et Corentin y étalèrent les bas résille, le porte-jarretelles, le soutien-gorge avec deux mouchoirs pour le rembourrage, la longue robe décolletée dans le dos, fendue sur une cuisse et à petites manches courtes bouffantes. Elle était vert pâle, en lamé. Enfin, la perruque blond platiné, grandes boucles plates à la Marlène.

D’autorité, Nadia avait fait s’asseoir Brichot devant elle.

D’abord, elle lui vernit les ongles des mains en rouge.

— Agitez pour sécher, ordonna-t-elle.

Brichot remua, pataud comme un ours de cirque. Déjà, Nadia lui attrapait le menton et le tirait vers elle.

Tout y passa. L’épilation des sourcils, le mascara pour allonger les cils, que Brichot avait naturellement longs et que Nadia recourba avec sa propre pince spéciale, le fard à paupières, le fond de teint appliqué à larges couches bien épaisses sur le visage pour masquer la barbe, et le rouge à lèvres, au pinceau.

Après l’avoir vaporisé de parfum, Nadia se recula pour juger de l’effet. Brichot ruminait sa mortification, les paupières papillotantes. Sa femme éclata de rire.

— Ah non ! gémit Nadia.

— Quoi ? fit Corentin, inquiet, qui se mordait les lèvres.

— J’ai oublié les poils du nez, regardez-moi ça ! Ciseaux...

Après, Brichot eut quand même le droit de garder son slip quotidien. Mais il fallut enfiler les bas, fixer le porte-jarretelles, passer le soutien-

gorge spécial – bretelles surbaissées dans le dos, pour le décolleté – se laisser gonfler la poitrine avec les mouchoirs. Enfiler la robe et passer la perruque.

— Evoluez un peu, demanda Nadia, soucieuse.

Brichot fit le tour de la table, de plus en plus ours.

— Je suis désolée, décréta Nadia, mais je ne peux pas sortir avec vous si vous n'y mettez pas un peu du vôtre. Soyez femme, mon Dieu ! Rien qu'un peu.

Brichot s'y essaya, et Nadia se déclara à peu près satisfaite, mais elle hurla quand Brichot repassa, de dos, devant elle.

— Le vrai gorille ! s'écria-t-elle. Regardez le dos.

Elle avait oublié d'épiler le dos.

Brichot dut se déshabiller pour recommencer le supplice de la cire.

Il était dix heures passées quand enfin tout fut terminé. Compatissante, Jeannette accorda un dernier ballon de rouge à son mari. Brichot enfila le beau manteau en faux vison de Jeannette et s'apprêta à partir, la mort dans l'âme, avec son sac à main.

— Boris, supplia-t-il. Descends avant moi. Je ne veux pas que la concierge me voit passer.

— Tranquillise-toi, s'esclaffa Corentin, elle ne te reconnaîtra pas. Allez-y. Et n'oubliez pas : Ra-co-lez.

— Juré, fit Nadia qui revenait de la salle de bains, prête en dix minutes. Je vais vous préparer un vrai carrousel.

— Bonne chance, fit Corentin. Je m'en vais dans cinq minutes.

Resté seul avec Jeannette, il lui tapota la joue amicalement.

— Allons, Jeannette, ne fais pas cette tête-là. Il va te revenir, ton homme.

Quand même choquée par l'ahurissante vision de son mari en travelo, Jeannette geignit :

— Combien de temps ça remet à pousser, une moustache ?

*

**

Janine attendait Corentin en lisant *Bonnes Soirées* au lit.

— On a téléphoné pour toi, il y a cinq minutes, fit-elle en lui tendant ses lèvres.

— Qui ?

— Un M. Dumont. Tiens, il dit que tu le rappelles à ce numéro, d'urgence.

Corentin se figea en lisant le bout de papier. SEGUR 37.38. Il ne connaissait pas...

Il mit du temps à avoir Dumont à l'appareil. A croire que son chef était dans un labyrinthe.

— Corentin, jeta Dumont avec exaltation. Rappliquez vite. Ça se corse. Salpierri a filé entre les pattes de Martinetti, et on a piqué une conversation téléphonique entre lui et Evans.

— Vous êtes où ?

— Au centre d'écoutes de Latour-Maubourg.

Corentin appela un taxi et, avant de descendre, il se paya le luxe d'appeler aussi Martinetti à son night-club.

— L'Union Corse s'encrasse, fit-il, narquois.

Martinetti soupira :

— Personne n'est parfait.

— Et l'autre ?

— Chiffe molle. Aucun intérêt. Je le garde quand même un peu.

Corentin frissonna. Il connaissait la réputation de Martinetti...

Pas facile d'entrer au centre d'écoutes de Latour-Maubourg. Même quand on est inspecteur de police. Corentin dut montrer sa plaque à la sentinelle, qui appela son chef de poste. Puis celui-ci le conduisit jusqu'au bureau des écoutes, cérémonieusement.

Là, un adjudant le prit en charge.

Corentin entra à sa suite dans le « sous-marin » [8].

Les types aux écouteurs dans les oreilles avaient l'air de jouer aux pilotes de capsules spatiales rendus fous par les touches et les voyants lumineux du tableau géant devant eux. Ils enfonçaient des fiches, les arrachaient, les replantaient ailleurs, se figeaient, se ré-excitaient de nouveau.

Sauf les trois du fond. Paisibles, transformés en statues, ils semblaient à leur aise, un léger sourire aux lèvres. Une bande enregistreuse tournait lentement à côté d'eux.

Dumont, plus rouge que jamais, tirait la langue sans s'en rendre compte. Il montra vivement une autre paire d'écouteurs à Corentin qui les enfourcha. Aussitôt, ses oreilles crépitèrent.

La conversation était cependant nette et claire. Impossible de s'y tromper. Evans et Salpierri.

— Compris ? disait Salpierri. Une heure du matin, 12, rue Doudeauville, dans le XVIIIe. Un P.M.U. Je n'y serai pas. Je téléphonerai, je vous demanderai. Après seulement, je rappliquerai.

— OK, fit Evans.

— Venez seul, hein ?

— *Ya.* Tout seul. Vous aurez les photos ?

— Pas si bête ! ricana Salpierri. L'argent d'abord. Je vous dirai après où sont les photos.

— Je ne marche pas.

— C'est à prendre ou à laisser.

Silence, puis Evans :

— OK.

Un cliqètement. C'était fini.

Dumont arracha ses écouteurs et se précipita vers les agités du grand tableau lumineux.

— Localisé ? cria-t-il.

— Oui, fit le chef. Un bistrot du XXe.

Il donna l'adresse.

— Inutile d'y aller, jeta Dumont. Trop loin d'ici. Il est déjà parti.

Soudain, un autre technicien fit un signe frénétique.

— Il rappelle, chez Besson, cette fois.

Le rouleau enregistreur se remit en route. Dumont et Corentin se figèrent.

— Monsieur Serge Besson ?

— Lui-même.

— Ici Ange Salpierri. Vous n’avez pas oublié notre petit accord ?

Silence, puis Besson, avec effort :

— Non, je n’ai pas oublié.

Salpierri émit un gloussement.

— Ça s’amasse ?

— Oui.

— Ne vous pressez pas. J’ai tout mon temps avec vous. Je vous rappellerai. Restez sage. Et motus à la police, toujours.

Cliquètement.

— Du même bistrot. Il est gonflé, fit le chef écouteur.

— Envoyons-y quand même les gars du XXe, on ne sait jamais, ordonna Dumont en attrapant un téléphone.

— Qu’est-ce que ça signifie, ce coup de fil à Besson ? jeta Dumont à Corentin, intrigué.

— Je vous expliquerai.

Dumont mordit sa cigarette à la couper :

— Je n’aime pas du tout, Corentin, qu’on me cache des choses.

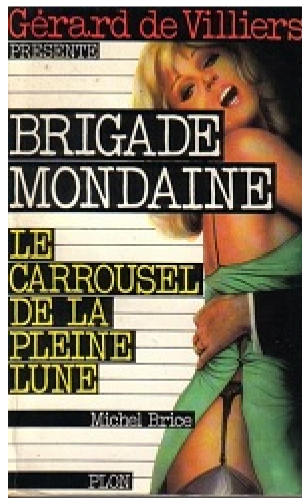
Corentin leva les bras au ciel, béat d’innocence :

— Mais je ne vous cache rien ! Je ne vous ai pas vu depuis ce matin !

Salpierri ne rappela personne. Et il avait disparu du café quand les policiers y surgirent. Pas grave. Il serait, à une heure, rue Doudeauville.

Corentin donna plusieurs coups de fil, et tranquille commença à faire son rapport à Dumont.

CHAPITRE XI



Avenue Trudaine, dans le IXe arrondissement, tout de suite à droite quand on a monté la rue des Martyrs, *le Cercle Enchanté* est un restaurant-bar de nuit discret. Rideaux derrière les vitres, et doublés, pour étouffer le bruit de la musique ; les voisins n'ont pas à se plaindre.

D'abord, ils sont généralement tous couchés, ou devant leur télévision, quand ça commence à s'animer devant l'entrée. Ensuite, les traînards du quartier, ceux qui sortent leur chien avant de rentrer escalader la couche conjugale, ont du spectacle : belles voitures, des Rolls-Royce, plus souvent qu'on ne pourrait croire. Toilettes pailletées, silhouettes de mannequins, dans un sens, ça fait plaisir d'habiter une avenue qui n'est pas province.

C'était vendredi soir, veille de pleine lune, avant-veille de Fête des Mères. Le commencement de la grande fiesta du week-end pour les tantes, les travelos et les amateurs qui les arrosent.

Brichot eut l'impression d'entrer dans un four à pain quand Nadia le tira à l'intérieur par la manche. Ça gueulait, ça se serrait partout, fesse à fesse. Une moiteur tropicale écœurante de trop de parfums mélangés.

Brichot s'imprégnait déjà bien de son nouveau rôle.

— Mon Dieu, mon fond de teint, pensa-t-il, consterné. Il va couler avec cette chaleur.

Mais il se rasséréna. Toutes les lampes étaient tamisées. Il se rappela qu'il n'était pas le seul à s'être rasé de près avant de se travestir. Curieux de nature, en bon policier qu'il était, il commença aussitôt à jouer au petit jeu classique dans ce genre d'endroit : qui est aux hormones et qui ne l'est pas ?

Bergère, « la » réceptionniste, sauta au cou de Nadia. Sœurs jumelles, ou quasiment. Hormones aussi, jugea Brichot, qui joua délicatement des épaules pour lui offrir son manteau. Il la regarda, inquiet quand même, filer vers le vestiaire. On devait voler beaucoup ici. Il grimaça : un manteau de douze cents francs, et à crédit...

Plus vraie que nature, il ondula de la nuque pour repartir, sans prêter attention à Bergère et Nadia. Elles se parlaient à l'oreille en le regardant. Il arrondit ses lèvres peintes à l'adresse de Bergère. Celle-ci se déhancha dans sa direction :

— Je te présente Mémée, roucoula Nadia, mondaine.

« Mémée » reçut le baiser de Bergère en pleine bouche et tituba. Déjà, l'autre le pelotait.

— Mémée, c'est y pas mignon, ça, comme prénom ! minauda Bergère qui pressait les faux seins de Brichot.

Elle se rembrunit :

— Il va falloir la faire passer aux silicones, celle-là.

Sa main descendit vers le slip. « Mémée » se cabra.

— Hé, jugea Bergère, elle n'a pas l'air mal montée, la Mémée !

Les oreilles de Brichot s'empourprèrent.

— J'ai soif, fit-il de sa grosse voix de chauve poilu.

Bergère éclata de rire.

— Ah, elle est impayable. Qu'est-ce que tu fais dans le civil, mon grand dadais ?

Nadia s'empressa.

— C'est un militaire. Il est capitaine. A l'Ecole de Guerre.

Bergère se tapa sur le front.

— Mais alors, il faut la présenter à Choupinette. Elle est ici, ce soir. Tu ne connais pas Choupinette, Mémée ?

— Hélas non, minauda Brichot en se massant délicatement la gorge.

Nadia le félicita d'un clin d'œil pour son petit numéro.

— Pas possible ! reprit Bergère, ahurie. Choupinette, c'est le colonel de Montmirail. Un de tes patrons, quoi. Suis-moi.

Elle tira Brichot avec une vigueur de gardien de la paix.

Vouloir aller trouver Choupinette, c'était une chose, y parvenir relevait du parcours du combattant. La piste était bourrée de « couples ». Les tables prises d'assaut. En arrivant au bar, Brichot faillit perdre sa perruque. Mais il n'avait pas perdu son temps. Au passage, son œil exercé avait reconnu au moins six ou sept personnalités du Tout-Paris politique et artiste. Bergère le poussa vers une grande brune, vêtue d'une robe verte vaporeuse à volants, comme une danseuse. Le fond de teint faisait plaque sur un menton de parachutiste. Les mollets tendaient à craquer les bas de nylon rose. Pointure : 45. Talons aiguilles.

Bergère enfonça son index dans la narine du colonel.

— Choupinette, cria-t-elle, devine qui est là ?

— Comment ? minauda l'athlète qui n'avait pas compris dans le vacarme de la boîte.

— C'est un troufion, comme toi ! hurla Bergère. Tu ne le connais pas ? Mémée, de l'Ecole de Guerre.

Choupinette regarda Brichot de haut en bas. Rogue. Ça ne l'amusait pas du tout de rencontrer un autre type de l'Armée.

Brichot, qui reprenait du poil de la bête, malgré ses jambes lisses, eut envie d'être méchant.

— Capitaine Ursin du 8e RIMA, fit-il en claquant des talons.

Choupinette eut l'air d'avaler un pot de moutarde entier. Il se détourna carrément.

— Loupé, fit Bergère, désolée. Venez, je vais vous asseoir quelque part.

*

**

Avant de sortir, Jeannette, prévoyante, avait fait avaler d'autorité à son mari une triple Alka-Seltzer, à titre préventif, avec deux cuillers à soupe d'huile d'olive. Pour faire écran dans l'estomac.

— Champagne, commanda Brichot au serveur.

— Dom Pérignon, rectifia Nadia, qui avait toujours eu des goûts de luxe.

Brichot n'eut que le temps de tremper ses lèvres dans sa coupe. Un homme élégant, la soixantaine alerte et pommadée, l'invitait à danser. Pour

pas très longtemps, d'ailleurs. Brichot lui avait écrasé les pieds dix fois en deux minutes. Il retourna s'asseoir. Nadia avait disparu.

— Merde ! pensa-t-il. Elle s'est fait la malle. Ah, non, c'est trop de poisse. Je suis là pour la surveiller et...

Il se détendit : Nadia, sur la piste, se démenait comme une prêtresse inca. Lèvre inférieure pendante, Brichot ne pouvait la quitter des yeux. Avide. L'image de Jeannette s'interposa comme celle du devoir. Il secoua la tête et attendit que Nadia ait fini.

*

**

Nadia revint avec Bergère et un gros paysan beauceron qui s'installa d'autorité à côté de Brichot. D'entrée il lui proclama, pâteux, qu'il était la femme de sa vie.

Brichot se rappela les mines de Jeannette quand il lui faisait la cour. Il calqua et se fit allumeuse pudique. De plus en plus amoureux, le Beauceron se rapprochait. Brichot serrait les fesses.

Nadia le tira d'affaire.

— Ecoutez tous, j'ai une idée du tonnerre. Si on se faisait une fête, demain !

— Chic, fit Bergère.

Nadia s'avança sur les coudes et, conspiratrice :

— Une fête champêtre.

— Ah non, j'en viens, gémit le Beauceron.

— Idiote, jeta Nadia en lui pinçant la joue. Au Bois de Boulogne, pas dans la glèbe. C'est la pleine lune demain, tu vois ce que je veux dire.

— Ah, oui ! Ah, ça je vois, hurla le Beauceron qui s'étouffait.

— Génial, décréta Bergère dont les yeux s'allumaient. Ça fait longtemps qu'on n'a pas vraiment rigolé. Il faut secouer la routine.

Elle réfléchissait.

— Oui, je vois,... j'ai déjà mon plan.

— Et c'est quoi ? fit Nadia, aigre, la mine de celle à qui on fauche une idée.

Bergère se précipita en avant, toute poitrine tremblante dans le décolleté...

— On va faire ça en grand, ma petite. Le vrai carrousel. Le maximum.

Elle se rejeta en arrière et tapa sur la table.

— Téléphone arabe, et hop ! décréta-t-elle.

Brichot poussa un petit cri : le Beauceron l'enlaçait.

En une demi-heure, de bouche à oreille, tout le monde, au *Cercle Enchanté* était au courant : demain soir, au Bois, le carrousel des travestis. Même Choupinette battait des mains.

Brichot le désigna à Nadia.

— Offre-lui le verre de la réconciliation, à ce beau militaire, que je le voie de plus près.

— Hé ! fit Nadia inquiète. Tu as combien sur toi ?

— T'occupe, rétorque Mémé, princier. Il payera.

Nadia sourit.

— Dis donc, tu piges vite, toi !

Brichot éclata de rire et, arrachant le cigare que le Beauceron venait de s'allumer, il se le planta entre les dents. Juste avant de démarrer, avec starter, la plus belle quinte de toux de sa vie.

— Ma pauvre Mémée, fit le Beauceron, câlin, tu n'as pas le physique, viens que je te tape dans le dos.

— Pas de ça, gronda Choupinette qui débarquait, les poings sur les hanches.

Elle jaugea le Beauceron de haut de sa grosse gueule de matrone et, rapide, lui attrapa le nez et le tordit.

Le Beauceron se mit à pleurer. Mais il céda sa place. Choupinette se serra contre Brichot.

— Dis donc, Ursin, susurra-t-elle, câline, si on allait saluer les couleurs ensemble un de ces soirs ? Qu'est-ce que tu dis de demain ?

— Je vais réfléchir à ta proposition, roucoula Brichot en se cambrant.

Choupinette sortit un bout de papier et griffonna dessus :

— Mon téléphone, fit-il, engageante, en le tendant à Brichot. Attention, le numéro secret. Pas l'autre.

Il rit grassement et se mit à gratter le dessus des mains de Brichot à petits coups d'index.

Alors, Bergère ordonna un « Tralala ». On poussa les tables pour doubler la piste. Et en avant ! Brichot en fut. Choupinette réussit à ne se tordre les chevilles que trois fois. Bergère, elle, s'était éclipsée. Elle était allée téléphoner dans tous les azimuts. Une heure plus tard, à travers tout Paris et la banlieue, le tam-tam des travelos se déchaînait.

— Content ? demanda Nadia à Brichot, un peu triste quand même de la trahison dont elle se faisait complice.

— Vouai, fit-il gêné. On s'en va quand ? je n'en peux plus.

Il regarda Choupinette qui faisait valser une petite blonde aux seins à l'air, douce, et souple comme un angelot de sexe indéterminé.

— Allez, on se tire, on lui laisse l'addition.

Nadia le regarda, admirative.

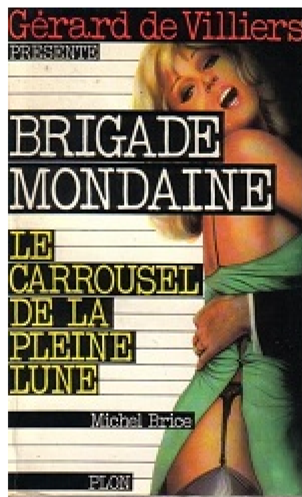
— Tu as du culot, toi.

Brichot se gratta sa moustache absente.

— J'ai mes raisons, fit-il. Ouste. A la maison.

CHAPITRE XII





Corentin passa la main par la portière de la R 16 et fit un petit signe discret en direction de la vieille Dauphine noire, là-bas, au coin de la rue. On lui répondit par la même manière discrète.

Satisfait, il reporta toute son attention sur la maison de Thomas Evans. La porte du garage était soulevée et, dedans, brillaient les feux de position de la Jaguar 4 litres 2 blanche de l'Américain.

Evans, en bon amateur de voitures, faisait chauffer son moteur avant de démarrer.

Au bout de cinq minutes, le mufle scintillant de la Jaguar apparut. Evans partait pour son rendez-vous avec Salpierri.

Hélas, chacun a ses jours de malchance dans la vie. Et il faut croire que Thomas Evans, ce soir-là, avait le sien.

Au moment précis où la Jaguar s'avança à la hauteur du carrefour de la rue Delestraint et du boulevard Molyneux, à deux cents mètres de sa maison, un chauffard en Dauphine surgit en pleine accélération et balaya tout l'avant de la Jaguar, avec son côté gauche.

Evans surgit en vociférant, prêt à étriper le conducteur de la Dauphine.

— *You son of a bitch !* hurla-t-il.

Le type en face de lui, béret sur la tête, ruban de la Médaille militaire au revers du veston, était deux fois moins grand que lui, mais il ne se laissa pas impressionner.

— Mollo, le Ricain, fit-il, dédaigneux. Je venais de droite, j'avais la priorité.

Evans crut s'étouffer de rage. Il faillit agripper l'autre au collet. Il se ravisa à temps. Vraiment pas le moment d'avoir des histoires.

— OK, fit-il, radouci, en sortant sa carte de visite et ses papiers. Dépêchons-nous, je suis pressé.

Le retraité fit non de l'index.

— Pas si vite. Moi, j'ai mes feuilles de constat d'assurance, on va faire ça dans les règles.

Il fit le tour de sa voiture en clopinant et se pencha :

— Bon... Aile droite enfoncée, portière droite tordue et enfoncée aussi...

En même temps, il notait, calme, d'une belle écriture ronde appliquée. Il avait sorti une lampe de poche de sa boîte à gants et l'avait mise d'autorité dans la main d'Evans.

— On s'éclairera à tour de rôle.

Bouillant, Evans dansait la gigue autour de lui.

— Plus vite, *for God sake !* suppliait-il.

Mais il dut subir le supplice jusqu'au bout.

Une bonne demi-heure.

La rue Doudeauville n'est pas spécialement près de Neuilly...

Catastrophé, Evans regardait ses propres dégâts. Rien de grave mais la guigne, la vraie : le type à la Dauphine aurait voulu crever les phares de la Jaguar, y compris les antibrouillards, il ne s'y serait pas mieux pris. Tout le système d'éclairage d'Evans était hors service. Une belle Jag blanche aveugle complètement.

Evans se balança sur ses grosses pattes : repartir comme ça, c'était risquer de se faire arrêter par une patrouille de nuit... Il calcula les risques.

— Tant pis, se dit-il. J'y vais.

Un bruit de conversation le fit se retourner : le type à la Dauphine bavardait avec deux gardiens de la Paix. Arrivés là, comme par hasard.

Le premier observa la Jaguar en connaisseur. Il caressa même le capot. Mais le deuxième fronça les sourcils :

— Mettez vos lanternes, fit-il à Evans, soupçonneux.

— Ça ne marche plus, avoua Evans qu'une vieille douleur sous le sein gauche commençait à tarauder.

Le cœur. Comme à chaque contrariété. Il aspira, les yeux révulsés.

— Alors, il faut ranger votre voiture au bord du trottoir, reprit le gardien posément. Vous ne pouvez pas rouler sans feux de position.

Evans se sentit pris d'une brusque envie de pleurer. Il serra les poings et plongea dans sa voiture. A toute vitesse, en marche arrière, il fonça la ranger dans son garage.

Deux minutes plus tard, il gesticulait au téléphone dans son salon.

— Désolé, monsieur, répondit la standardiste des Radio-taxis. Je n'ai pas de voiture avant une heure.

Evans se rua sur l'annuaire et chercha une autre compagnie. Idem. La guigne continuait. Pas de taxis de libre. Nulle part...

Evans se rua hors de chez lui vers une heure et quart une mallette à la main.

Il fonça vers le boulevard Molyneux, dans l'espoir de tomber sur un taxi en maraude. La douleur, dans sa poitrine, se précisait.

Hélas, décidément, la chance n'était pas avec Evans... Pouvait-il se douter que des policiers cernaient tout le coin en expliquant poliment aux taxis de passage qu'un accident bloquait le quartier à l'angle du boulevard Molyneux et de la rue Delestraint et qu'il valait mieux éviter le coin ?

Corentin nota l'heure quand Evans réapparut, jouant rageusement au football avec une orange trouvée dans le caniveau : deux heures moins le quart. Passé depuis longtemps, le dernier métro. Evans était roulé.

Corentin décrocha le téléphone de la R 16. Il se fit brancher sur Dumont à Latour-Maubourg.

— Le Ricain est rentré au nid, fit-il gaiement. Des nouvelles de Salpierri ?

— Il a téléphoné trois fois au PMU. La dernière à 1 h 20. Depuis, silence.

— Vous êtes bien branché sur le numéro d'Evans ?

— Ne vous fichez pas de ma pomme, Corentin ! Oui, évidemment.

— Pouvez-vous me rappeler dès que Salpierri l'aura recontacté ? Ça ne devrait pas tarder.

Un quart d'heure plus tard, Dumont rappelait.

— Allez vous coucher, Corentin. En laissant une équipe de garde. On ne sait jamais. Le Corse a rappelé le Ricain. Furieux. La phrase importante est celle-ci : « Je cherche un autre moyen. Je vous le ferai savoir. » C'est tout.

*

**

Janine se frotta les yeux, boudeuse, assise en travers du lit, à l'arrivée de Corentin.

— Ce n’est pas drôle d’être la femme d’un inspecteur de la Mondaine. Ils ne sont jamais là. Et quand ils rentrent, c’est en pleine nuit. Je retourne en banlieue.

Corentin rit et l’enlaça.

— Allez, laisse-moi me faire pardonner.

Elle sourit et lui ouvrit les bras.

— J’oubliais, dit-elle, ton copain Brichot m’a réveillée lui aussi, il y a une heure.

— Ah ! Et alors ? jeta Corentin, excité.

Janine pouffa.

— Rien compris à ce qu’il a dit, il devait être ivre.

— Rappelle-toi.

Janine se serra les tempes.

Il m’a dit de te transmettre ce message : « Dites à Boris qu’il avait raison. Vidart, c’est du travelingue. Il me file le train. C’est dans la poche. »

Corentin éclata de rire. Janine l’observa, inquiète.

— Vous faites de drôles de cocos, vous les flics, je veux dire, les policiers !... Mais attends, il a dit autre chose. Je l’ai marqué sur le papier. Là, pour ne pas oublier.

Elle prit la feuille sur la table de nuit et se mit à lire :

— Au *Cercle Enchanté,* on l’appelle Choupinette et il se fait passer pour un certain colonel de Montmirail.

— Choupinette ! fit Corentin, de plus en plus rigolard. Ça, c’est le bouquet !

Il redevint soucieux :

— Bon, ça me suffit. Inutile de rappeler Brichot. Laissons-le dormir. Il a eu assez d’émotions ce soir.

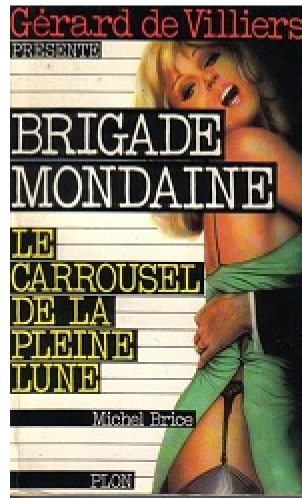
Janine lui déboutonnait déjà sa chemise :

— Tu éclaireras ma lanterne un jour ? fit-elle un peu vexée.

— Promis, dit-il. Peut-être même demain soir.

Janine l’attira à lui.

CHAPITRE XIII



Les fiches d'écoutes téléphoniques poursuivaient leur incessant petit ballet, mais personne, au tableau de contrôle, ne faisait signe à Corentin. Il était onze heures du matin, ce samedi, veille de Fête des Mères, et bizarrement, toute la situation semblait se dissoudre, se désunir. Corentin n'y comprenait plus rien. Salpierri n'avait pas rappelé Thomas Evans. Ni Serge Besson d'ailleurs. Ce n'était pas que la ligne de l'Américain ait chômé, au contraire. Mais rien que des coups de téléphone sans importance. En particulier celui de Martha Evans, à dix heures, à une compatriote et amie. Près d'une heure de bavardage. Corentin bouillait : et si Salpierri cherchait à appeler pendant ce temps-là ?

Depuis dix heures trente, il avait aussi porté toute son attention à la ligne bureau de Thomas Evans. L'Américain, parti de chez lui – en taxi – avait été signalé entrant avenue Victor-Hugo au siège de sa compagnie.

Serge Besson lui aussi était sorti. Avec Sophie, sa fille aînée. Le « sous-marin » téléphona son rapport à Corentin vers midi : le marchand d'armes et sa fille étaient allés acheter un poste de télévision chez un spécialiste de la rue La Boétie et ils l'avaient fait charger directement dans leur voiture,

rangée en double file. Besson était pâle, les yeux cernés. Très nerveux. Il avait failli se faire écharper par un bus en déboitant pour repartir.

Calme plat aussi chez Brichot.

Jeannette avait fait son « rapport » à Corentin. Vers onze heures. Son mari et le travesti ronflaient toujours dans la chambre conjugale. Jeannette avait pesté en apprenant que, ce soir, il faudrait que son mari recommence à se déguiser. Ce petit jeu qui l'avait amusée la veille la gênait désagréablement aujourd'hui. L'atmosphère trouble installée dans sa maison lui était devenue insupportable. Autant Nadia l'avait attendrie hier, autant elle s'était mise à la détester franchement.

Corentin la calma le mieux qu'il put.

— Ce soir, tout sera fini, promit-il, en raccrochant.

Il tira pensivement sur sa cigarette. Rien n'était moins sûr qu'un dénouement heureux aujourd'hui. Il ne savait trop pourquoi, mais son instinct d'enquêteur lui disait que quelque chose se préparait en ce moment précis. Où et comment ? il enrageait de n'avoir aucune piste, aucun indice.

Subitement, il fut incapable de rester en place plus longtemps.

— Je file, dit-il. Je vais faire un tour devant le bureau de l'Américain. Je prends la voiture-radio. Prévenez-moi dès qu'il y a du nouveau.

*

**

Thomas Evans possédait la même calculatrice électronique que Besson. Il la sortit de sa Samsonite avec son dossier saoudien à lui et, pour la nième fois depuis huit jours, il se remit à faire ses calculs de prix.

Vainement, il avait beau prendre le problème par toutes les faces, il en arrivait toujours au même résultat : impossible de baisser ses prix. Ou alors, il faudrait vendre à perte. Même pas imaginable.

Il fit sauter son téléphone d'un coup de poing furieux sur son bureau et se mit à se balancer dans un rocking-chair à la Kennedy.

Pas de doute, pour arracher ce marché avec Ahmed Sharif, il n'y avait qu'une solution : récupérer les photos et recommencer à faire chanter Serge Besson.

Thomas Evans grimaça. Le chantage, ça n'était pas du tout son genre. Il avait horreur de ça. Et honte de lui. Après tout, qu'est-ce que ça pouvait lui faire que la sexualité de Serge Besson se soit déviée sur les travestis ? Lui-même, Thomas Evans, était-il un enfant de chœur ? Il songea à sa maîtresse, cette jeune secrétaire française qui lui avait fait découvrir des raffinements dont il n'avait jamais eu la moindre idée avant, en bon Texan qu'il était. Ce soir même... Peut-être que si Martha découvrait le pot aux roses elle n'aurait pas cette honte affreuse qui guettait Mme Besson. Thomas Evans frissonna quand même. Martha pouvait être terrible quand elle entrait en colère. Et leurs fils... Ils prenaient toujours son parti à elle ! L'imagination d'Evans s'enfiévrait. Il se voyait rejeté hors du clan, contraint au divorce. Et à une énorme pension alimentaire. La loi est terrible pour les maris adultères aux USA.

Il se leva lourdement et alla se servir un bourbon à son petit bar privé. Il fallait absolument se remonter le moral. Il sentait qu'il flanchait, qu'il était prêt à téléphoner à Besson : « J'arrête tout. Je suis ignoble. »

Au deuxième bourbon, ça commençait à aller mieux. L'alcool rendait Thomas Evans méchant. Il se rappela le cambriolage chez lui, le salon dévasté par l'explosion. La mollesse presque indifférente de la police française qui n'avait trouvé aucun indice... Il grimaça. Besson lui apparaissait à présent comme un pauvre type. Vraiment pas la peine de le ménager.

L'ombre d'une main se profila derrière la vitre dépolie de la porte. La main cogna. Etonné, Thomas Evans se leva pour aller ouvrir. Qui ça pouvait bien être ? Il était seul au bureau. C'était samedi.

Salpierri ? Ça ne pouvait être que lui. Le cœur de Thomas Evans recommença à le piquer. Il tira violemment la porte à lui.

— Good morning, Mr. Evans, fit une voix qui ne pouvait être qu'américaine.

Comme la silhouette. Le type, la trentaine athlétique, cheveux roux taillés courts, nuque d'haltérophile, posait son regard froid sur Evans.

— Mac Laren, *you !* Pourquoi ? s'exclama Evans, surpris.

Il avait reconnu l'intermédiaire chargé d'aller porter à Besson la photo du chantage à l'hôtel *George V.* Harry Mac Laren, ex-GI du Vietnam, déserteur et resté en Europe. Homme à tout faire de la Colonie américaine de Paris, Mac Laren acceptait toutes les besognes, même les plus basses.

Drôle de type. Sans ambition. Veule malgré son physique, il n'avait que deux intérêts dans la vie : le sport et la lecture. Il ne sortait des monceaux de livres accumulés dans sa piaule de la rue de la Huchette que pour aller s'entraîner sur les stades. Au fond, c'était un misanthrope. Il méprisait les hommes.

Mac Laren n'était pas du genre volubile.

— Le contact, c'est moi, dit-il placidement. Je viens de la part du Corse.

Il tendait la main :

— L'argent ? vous l'avez sûrement ici.

Thomas Evans réfléchissait à toute vitesse.

Et si c'était un piège ? Il sonda Mac Laren presque douloureusement. Non, impossible. Ce type se fichait vraiment trop de tout pour essayer de le doubler. Derrière son crâne épais de sosie de John Wayne, Thomas Evans dissimulait une psychologie très fine. Il se dit qu'il pouvait avoir confiance. Et puis, il n'avait pas le choix.

Il rouvrit sa Samsonite et en sortit les liasses : cinquante millions anciens en billets de 500 F. Ça ne faisait pas épais.

Mac Laren ne cilla pas. Il parcourut la pièce des yeux.

— Donnez-moi une grosse enveloppe.

Evans fouilla un tiroir et lui tendit ce qu'il voulait. La langue rose et saine de l'intellectuel sportif humecta l'enveloppe rebondie qui disparut sous la ceinture du pantalon, à moitié. Mac Laren referma sa veste.

— Ça se passe comment ? interrogea Evans, anxieux.

Mac Laren se fit craquer les jointures.

— Quelle importance ? fit-il. Vous voulez les photos. Vous les aurez dans une heure et demie, deux au plus. Ici. OK ?

— OK, fit Evans, résigné.

Mac Laren parti, il se resservit un bourbon et téléphona au snack-bar voisin qu'on lui porte à déjeuner. Il était presque une heure.

*

**

Corentin n'avait pas tiqué en voyant entrer Mac Laren. Le type sentait l'Américain à vingt mètres mais quoi d'étonnant à ce que Thomas Evans reçoive des Américains au bureau ?

C'est quand l'autre ressortit que quelque chose fit tilt dans la tête de Corentin. Il se rappela soudain un détail du rapport de Brichot après le coup de l'hôtel *George V :* « Une nuque et des épaules de culturiste », avait écrit Brichot...

Mac Laren passa à frôler la R 16 et s'éloigna, de dos, vers la bouche de métro.

Corentin observa un moment le dos, les épaules et la nuque, figé.

— Toi, tu restes ici, souffla-t-il à Tardet. Je file ce type. Ça m'intrigue. Dès que possible, je te joins. Préviens Dumont.

Mac Laren dut se courber pour franchir la porte du wagon. Il alla s'appuyer à la portière d'en face, sortit un livre de poche de sa veste et se plongea dedans. Corentin était assez près de lui pour lire le titre : *Chacal* de Frederick Forsyth.

— Bon présage, se dit-il, et il se tourna de l'autre côté.

Mac Laren changea au métro Etoile-Charles de Gaulle et prit la direction Nation-Château de Vincennes.

Corentin toujours à sa suite, mais cette fois, par prudence, dans le wagon voisin, près de la vitre donnant sur celui de l'Américain.

Gare de Lyon, Mac Laren descendit, remonta l'escalier jusqu'à la gare et, une fois au niveau du sol, tourna à droite et s'engagea dans la grande salle des pas perdus.

Corentin avait tout de suite compris : c'est la direction de la consigne.

Le coup classique. C'est là que l'échange allait se faire.

*

**

Corentin avisa deux policiers de garde à hauteur des guichets. Il fonça tout en extirpant sa carte de réquisition de sa poche. Les deux gardiens de la Paix le regardèrent comme on contemple la venue du cyclone qui va vous gâcher la journée.

— Qu’est-ce qu’il faut qu’on fasse ? demanda sans conviction le plus âgé des deux.

Corentin griffonnait sur un bout de papier, une quittance de gaz, trouvée dans sa poche :

— Tenez. Vous. Allez téléphoner à la PJ. Dites-leur de joindre le commissaire divisionnaire Badolini. Le numéro est là. Vite, allez-y.

Il vira vers l’autre policier.

— Vous, foncez au commissariat de la gare de Lyon. Il faut cerner la consigne. Toutes les issues. D’urgence.

L’agent était un jeunot. Mais il comprit vite et s’exécuta.

Boris Corentin courut vers la consigne. Il avait peur d’avoir perdu l’Américain de vue. Non. La haute silhouette était là-bas, au fond, dépassant tout le monde. Corentin se transforma en pilier de soutènement, à vingt mètres des consignes automatiques.

*

**

Le défaut de Mac Laren, c’était de trop se ficher de tout. Il ne chercha même pas à surveiller les alentours. Il alla directement, dégingandé, au premier placard libre. Il y déposa son enveloppe, calme et indifférent, fit glisser un franc dans la fente, tourna la clé et l’empocha.

Les yeux de Corentin zigzaguaient à travers la foule. Où pouvait se trouver Salpierri ?

Pas de Salpierri. Nulle part. Corentin se tassa contre son pilier : Mac Laren revenait vers lui. Un instant, Corentin se paniqua, mais il s’insulta : l’Américain ne le connaissait pas. Par acquit de conscience, il se cacha quand même derrière ses mains en allumant une Gallia. Mac Laren passa à le frôler. Souple et puissant. Corentin le regarda partir, tête baissée, l’œil chasseur. La vie était curieuse : le type ne lui déplaisait pas. Il avait flairé, au passage, le sportif. Tout y était, allure et démarche. Quand on est de cette maffia-là, ça se sent tout de suite. Pas besoin de survêtement ni d’Adidas aux pieds. Frères de cendrée, tout de suite.

Il se fouetta. L’autre représentait l’ennemi. Pas de sentimentalité.

Mac Laren revenait sur ses pas. Il repassa devant les guichets où la foule de week-end se pressait, bifurqua vers le marchand de journaux où il acheta le *New York Herald,* et prit la direction des grandes lignes. Derrière lui Corentin s'affola un peu. On n'allait quand même pas lui faire prendre le train bleu !

Mais l'Américain voulait seulement aller à la *Brasserie du Terminus* des Arrivées. Il se planta au comptoir et commanda une consommation. Stupéfait, Corentin vit ce que le barman apportait une flûte de Champagne. Curieux pour un sportif...

Mac Laren contempla en connaisseur le déchaînement des bulles dans la flûte, ses lèvres s'avancèrent. Il lampa une gorgée et claqua la langue en reposant la flûte. Corentin eut furieusement envie de Champagne.

— Pour monsieur, ce sera ?

Le barman lui lançait un regard fatigué.

— Champagne, fit Boris Corentin, l'air de s'excuser.

Aussitôt, il s'insulta. Son visage était en pleine lumière. Si Salpierri était dans le coin, il ne pouvait même que le remarquer. Il se tourna vivement vers le mur. Heureusement qu'il était en bout de zinc.

Impassible, Mac Laren sirotait son Champagne comme si c'était de la Suze. Corentin, profitant d'un jeu de glaces, l'avait à l'œil.

Au bout d'un quart d'heure, une courte silhouette musclée eut l'air de venir se mettre à l'ombre de Mac Laren.

Salpierri.

Corentin vit très nettement l'échange des clés de consigne. Il jeta dix francs sur le comptoir, attendit quinze secondes encore après le départ des deux types et fonça.

Dès son entrée dans le grand hall il repéra les policiers en civil. Il fit un signe. Un grand brun s'approcha.

— L'Américain, là-bas, fit Corentin hâtivement. Dès qu'il sort. Hop ! Je m'occupe de l'autre. Deux gars derrière moi, à dix mètres. En douce.

Il fila derrière Salpierri et l'Américain qui se dandinaient côte à côte.

*

**

Elisabeth de Guérard avait décidé de faire une surprise à sa mère pour la Fête des Mères. Au fond, histoire de se faire pardonner d'avoir oublié Noël, le jour de l'An, Pâques et son anniversaire. Mme de Guérard vivait seule dans un superbe château près de Dijon. Vingt chambres. Exactement le compte de la bande qu'Elisabeth entraînait derrière elle à la sortie des taxis.

Leur train n'était qu'à seize heures quinze. Ils avaient tout le temps de déjeuner au restaurant du premier. Malchance, leurs taxis s'étaient arrêtés trop loin. Il fallait revenir en arrière. Elisabeth de Guérard hissa son foulard Hermès en signe de ralliement et démarra.

Corentin la reçut en pleine poitrine. Avec tout le reste du troupeau.

— Excusez-vous, monsieur ! fit Elisabeth avec hauteur.

Corentin haussa les épaules et voulut poursuivre sa route. Il trouva devant lui Hubert de Paqueté, grandi trop vite pour son âge, mais resté chevaleresque, Hubert imagina une tentative de viol et agrippa Corentin avec décision. Ses parties, dont il ne connaissait pas encore toute la vulnérabilité, lui parurent tout à coup prendre une importance extrêmement pénible. Quand il était énervé, Corentin avait le genou particulièrement vif.

— Police ! hurla Elisabeth de Guérard.

Corentin filait déjà comme un voleur.

Quand deux ou trois anciens combattants le ceinturèrent à la limite des consignes, il était trop tard. L'Américain, son enveloppe plate à la main, fonçait vers la sortie. Salpierri, son enveloppe rebondie serrée contre le blouson, courait vers les trains de banlieue.

A présent, la plaque de police de Corentin circulait de main en main. Lui se débattait rageusement. Mais les Anciens Combattants de 39-45 sont toujours robustes...

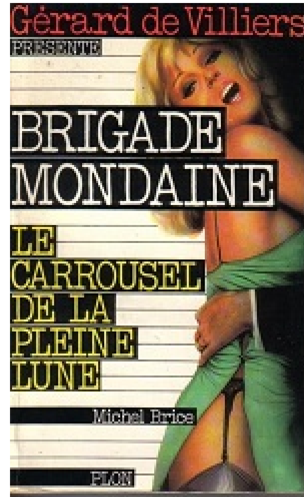
Heureusement, le commissaire du CIAT [9] de la gare de Lyon connaissait Boris Corentin. Une vieille affaire résolue ensemble, trois ans plus tôt.

Hilare, il mit fin à ses ennuis :

— Ça vous coûtera une bouteille de Champagne.

— Vouai, grinça Corentin, mi-figue, mi-raisin. C'est promis.

CHAPITRE XIV



Jeannette Brichot, du premier coup d'œil, réalisa que le blond aux yeux bleus, en face d'elle sur le palier de la porte, ne venait pas vendre des savonnettes pour les aveugles.

Elle se rua sur la porte et essaya de la refermer de toutes ses forces.

Ange Salpierri avait le rire tonitruant. Ça se déchaîna. Le pied dans le bas de la porte, il laissa Jeannette s'essouffler. Puis il entra sans se presser.

— T'affole pas, flicarde, jeta-t-il en lui pinçant le menton, je n'ai rien à faire de toi. Je veux le travelingue, rien de plus.

Nadia apparut, pâle et vaporeuse. Elle venait de refaire la décoloration de ses cheveux.

— Grouille, fit Salpierri en la secouant par le peignoir. Tu me suis.

— Comment tu as su que j'étais ici ? balbutia Nadia.

Ange Salpierri s'esclaffa.

— J'ai le petit doigt très long, expliqua-t-il en l'agitant sur le nez de Nadia. Dépêche-toi de prendre tes affaires et suis-moi. Je n'ai pas de temps à perdre.

Dans le taxi, Ange attira Nadia contre lui :

— Tu m’as manqué, tu sais, petite salope...

Il se pencha vers le chauffeur :

— Au PLM, boulevard Saint-Jacques. Et puisque vous avez la radio, mettez-la sur FIP, j’aime la musique.

Le chauffeur obéit. Dans le haut-parleur, Michel Sardou se mit à raconter qu’il continuait à rêver, à trente ans, d’une fille aux seins blancs qui avait été sa mère, et que ça le choquait qu’elle ait pu faire l’amour.

— Ecoute le cave, grinça Ange Salpierri. Ça fait mal au cœur... Chauffeur, coupez la radio, elle est trop naze.

Il tira Nadia à lui et, à son oreille :

— Là-bas aussi, il y a la radio dans la chambre. On la mettra, très fort. Parce que je vais te reprendre en main.

*

**

Nadia avait déjà été emmenée par un client dans un hôtel moderne, le *Hilton,* pour être précis. Elle ne fut pas surprise par l’ascenseur aux touches photosensibles, ni, en entrant dans la chambre, par le luxe international de la moquette épaisse, des lits jumeaux en faux acajou, de la grande baie vitrée à cadre d’aluminium qui donnait sur la prison de la Santé, comme par un fait exprès.

— Va à la salle de bains, commanda Salpierri en décrochant le téléphone. Et attends que je te rappelle.

Certaine qu’il ne voulait rien d’autre d’elle, Nadia se déshabilla, à peine seule dans la salle de bains. Puis elle fit couler le bain et, en attendant, sortit de sa valise de maquillage tout ce dont elle aurait besoin pour se préparer. Il y avait des sels de bains parfumés sur le bord de la baignoire. Elle les vida sous le jet tourbillonnant, puis elle se pencha pour remuer l’eau qui bleuissait peu à peu en moussant. Fataliste, résignée. Mais secrètement hère, déjà, qu’Ange Salpierri soit venu la relancer.

Elle se plongea en frissonnant dans l’eau chaude et bienfaisante, elle se lava, elle se rinça, elle ressortit.

Pendant qu’elle se séchait, elle entendit, de l’autre côté de la porte, le garçon d’étage qui passait avec un plateau roulant. La voix de Salpierri s’éleva, sèche et autoritaire. Le garçon repartit en s’excusant.

Quand il revint, Nadia avait fini de se coiffer et de se maquiller. Elle se parfumait. Partout. Puis elle hésitai Fallait-il se rhabiller ou rester nue ? Elle réfléchit. Sûrement, Ange préférerait qu’elle apparaisse nue. Elle laissa ses vêtements au porte-manteaux et attendit, douce et patiente, assise sur le tabouret de formica. D’avance, elle était prête à tout ce qui allait se passer. « Je vais te reprendre en main », avait promis Ange Salpierri... Ce que ça signifierait, elle s’en doutait. Mais elle n’avait pas la moindre envie de fuir. D’une certaine façon, elle était soulagée que la vie recommence comme avant. Non, elle n’était pas du monde dans lequel Corentin essayait de la ramener. Trop normal... Son existence véritable à elle, c’était la nuit, le vice, la prostitution. Avait-elle été folle d’espérer y échapper ! Elle se rappela Besson et sa promesse... Elle se sourit dans la glace. Ange avait raison. Pourquoi vouloir se faire opérer ? Jamais elle ne serait une femme, une vraie. Il fallait se résigner.

— Nadia ! appela la voix rude d’Ange Salpierri.

Nadia se précipita, le cœur battant la chamade, soumise d’avance à tout ce qu’il lui ferait subir.

*

**

Le type du SDECE râlait. On l’avait récupéré à Orly juste au moment de s’embarquer dans l’avion de Londres. Week-end loupé. Son premier depuis deux mois. Il massacra sa Marlboro dans le cendrier de Corentin.

— Alors, la Mondaine a des difficultés ? ironisa-t-il.

Corentin joua des orteils dans ses chaussures.

— Grozniloff, commença-t-il d’une voix contenue, ce n’est vraiment pas le moment...

— Excusez-moi, vous avez raison, fit le Russe blanc, radouci. J’ai toujours été excessif.

— C’est tout pardonné, jeta Corentin, bon prince. C’est dur d’oublier qu’on est né boyard, je peux arriver à comprendre ça.

Grozniloff, fils de général du Tsar, mais né à Meudon (Hauts-de-Seine) était entré au Deuxième Bureau à vingt-deux ans, à peine terminées ses études. A cause de sa pratique du russe, parfaite comme il se devait pour un gosse élevé dans l'espoir, qui n'avait jamais flanché dans sa famille, que les émigrés retourneraient un jour ou l'autre reprendre le pouvoir dans le pays.

A cinquante ans, il avait roulé sa bosse comme agent secret derrière le Rideau de Fer, suffisamment pour mériter la reconnaissance de la France, et l'indulgence de Corentin. Rongé par la vodka, aigri par l'échec de toute les chances de Restauration du régime tsariste, il avait fini par devenir une épave sans plus aucun avenir, précieux tout ! de même à cause de son passé et de sa mémoire d'éléphant.

Il coiffait tout le service « dossiers personnels » du SDECE, à la « Piscine », boulevard Mortier.

Corentin lui tendit une photo.

— Ça vous dit quelque chose ?

Grozniloff se moucha. En plus, il était enrhumé.

— Evans, Thomas Evans, marchand d'armes. Texan, récita-t-il mécaniquement.

Un sourire fendit le visage de Corentin, mais ses yeux restèrent de glace. Il poussa le téléphone vers Grozniloff.

— Inutile, fit celui-ci. La petite amie s'appelle Jacqueline Daudet. Elle est secrétaire de direction dans une filiale de la Transat pour la Martinique. Très jolie.

Corentin salua la mémoire d'un sifflement admiratif.

— Adresse et téléphone ? fit-il.

Grozniloff cilla.

— Attention... Je ne suis pas une machine.

— Tiens, ironisa Corentin. Je croyais que si.

Il poussa de nouveau le téléphone vers l'agent du SDECE, contracté à l'idée de ce qu'il allait devoir faire avec l'aide de Grozniloff. Typiquement le genre de truc qui le hérissait dans le boulot. Mais il n'avait pas d'autre solution. Il avait suffisamment retourné le problème dans sa tête. S'il voulait stopper Evans, il fallait se mouiller. Lui, Corentin, et pas un autre.

En plus, pour ajouter au plaisir de la manœuvre, ça n'avait pas été du gâteau pour obtenir une collaboration du SDECE. Vis-à-vis du directeur de la PJ en premier lieu. C'est Badolini qui était parti à l'assaut. A en juger par la taille et le roulement de ses orbites à son retour, les choses n'avaient pas dû marcher sur des roulettes. Corentin, d'ailleurs, n'avait pas poussé la cruauté jusqu'à poser la moindre question à son supérieur. Il imaginait trop bien ce qui s'était passé. Une vraie couleuvre à avaler pour le Patron, à demander à son alter ego de la « Piscine », de lui prêter un de ses agents pour aider un inspecteur de la Mondaine, ça n'avait pas dû être aisé à négocier. Mais enfin, ça y était. Là-bas, on avait bien voulu condescendre à récupérer le dénommé Grozniloff au bord du week-end. De justesse d'ailleurs. Charlie Badolini avait dû s'engager personnellement à le dédommager pour son voyage loupé sur la caisse de la Mondaine. Un comble, quand on sait l'importance pharamineuse des fonds secrets du SDECE. Mais ça avait été la petite vengeance des gens de la « Piscine » pour faire payer la bonté de daigner collaborer avec la Brigade mondaine.

*

**

Ange Salpierri termina sa cuisse de poulet jusqu'à l'os et pointa l'index vers la bouteille de bourgogne.

Nadia s'empressa de remplir le verre, qu'elle tendit à son amant.

Salpierri déglutit et se nettoya bruyamment une dent creuse.

— Ouvre l'enveloppe, là.

Nadia sortit les billets. Ahurie.

— Compte.

— Ça fait cinquante millions anciens tout juste, finit-elle par dire. D'où ça vient ?

— Evans.

Il rit :

— Dans trois ou quatre jours, il y en aura cinquante autres.

Nadia le regarda, muette.

— Besson, expliqua Salpierri, laconique. Ça fera cent en tout.

Il attira Nadia à lui et se mit à la caresser. En vain. Le membre atrophié par les œstrogènes s'allongea d'à peine un centimètre ou deux sans changer de volume. A peine un peu moins flasque.

Une chape de honte s'abattit sur Nadia.

— Fais-moi opérer, supplia-t-elle.

Salpierri la repoussa, si fort qu'elle alla buter contre le mur.

— Ne recommence jamais, jeta-t-il mauvais, ou je t'envoie à l'hôpital.

Il lampa son verre et le tendit. Nadia reprit la bouteille.

— J'ai de nouveaux projets pour toi. Fini, le Bois de Boulogne. Ça ne rapporte pas assez. On va se tirer tous les deux. On part pour les USA, j'ai une combine, à New York. Ça fait longtemps que je me renseigne. C'est au point. Encore plus spéciaux, les types, là-bas. Je te louerai à la semaine, ou au mois, très cher. Avant, il faudra retourner à l'école.

Il rit.

— Dans le New-Jersey. Je me suis renseigné. Trois mois de dressage. Tu verras. En sortant, tu seras la huitième merveille du monde, la reine des travelos, souple comme une peau de chamois. Ça va me coûter quinze briques au moins, mais je ne le regretterai pas.

Nadia se laissa descendre le long du mur et s'affala par terre, la tête dans les mains.

— Tu ne veux pas ? interrogea Salpierri, surpris.

Elle découvrit son visage, s'essuya les yeux.

— Ange, murmura-t-elle. Fais ce que tu veux, mais ne me laisse pas.

— A la bonne heure, fit-il, satisfait. Je te préfère comme ça.

Son index claqua contre son pouce. Nadia vint vers lui sans se relever. A quatre pattes, Elle le déboutonna, et plongea.

Soudain, sa veulerie la dégoûtait. Il avait suffi qu'Ange réapparaisse et aussitôt, elle était redevenue son esclave... Plus encore qu'avant. Elle avait envie de disparaître à jamais. Mais c'était plus fort qu'elle : plus il l'avilissait, plus elle l'aimait.

*

**

Jacqueline Daudet jeta deux glaçons dans le whisky de Corentin, avant d'allumer sa radio, branchée sur France-Musique.

— *Falstaff,* de Verdi, commenta négligemment Corentin.

— Livret de qui ? interrogea Jacqueline Daudet, surprise.

— Boito.

— Bravo !

Elle habitait un petit studio dans le quinzième, en haut d'une des premières tours du nouveau quartier, le long de la Seine. Papier à fleurs sur les murs, rideaux de velours grège, canapés profonds. A lui seul, un salaire de secrétaire ne suffit pas. Dehors, c'était sur Paris l'éblouissement technicolor d'un coucher de soleil de la fin mai. La fenêtre était ouverte sur la terrasse où les bégonias gonflaient dans leurs bacs. Air tiède et doux. Paris en mai est merveilleux.

Boris Corentin ne savait pas par quel bout commencer. Depuis un quart d'heure, il tournait autour du pot. Comment expliquer sans être ridicule que la France, avec un grand « F », avait besoin de Jacqueline Daudet ?

Il valait mieux se jeter à l'eau. Direct. La seule chance de surnager.

— Mademoiselle, commença-t-il, la situation est on ne peut plus limpide.

Jacqueline Daudet plongea son regard dans le sien.

— Ah oui ? fit-elle, cynique. Ça n'a pas l'air. Du moins pour vous.

Corentin rougit. La fille le regardait toujours avec le même air de se moquer de lui.

— Ecoutez, reprit-il, il faut me croire, le rôle que je joue en ce moment ne me va pas du tout, mais alors, pas du tout.

Jacqueline Daudet pouffa :

— Ça crève les yeux.

Désarçonné, Corentin vida son whisky d'un trait. La fille se fit indulgente.

— Un whisky de plus vous déliera peut-être la langue ? fit-elle sur le même ton d'humour insupportable.

— Ça se pourrait bien, avoua Boris Corentin, qui commençait à avoir l'impression que son canapé était un barbecue brûlant.

La maîtresse de Thomas Evans se leva. Bottes de cuir souple couleur fauve, jeans collant, petit pull de cachemire léger, elle dégageait un sex-

appeal frénétique. Corentin se mettait à jalouser Evans. Ce Texan était loin d'avoir mauvais goût.

Le whisky descendit dans le verre avec un bruit de fontaine. La fille continuait à verser.

— Holà ! fit Corentin, vous voulez me saouler.

Elle renversa sa gorge.

— Non, qu'est-ce que vous croyez ? Tout juste vous aider à accoucher. Glaçons ?

— Oui, trois, fit Corentin en avalant sa salive.

Jacqueline Daudet ne portait pas de soutien-gorge. Il en était sûr, maintenant.

— Vous ne buvez pas ? interrogea-t-il, timide.

Elle secoua les cheveux noirs à deux mains, les bras relevés.

— Pourquoi ? je n'ai pas besoin de me donner du courage, moi.

— D'accord, reconnut Boris Corentin, qui se sentait perdre pied et s'en voulait à mort. Mais, laissez-moi parler, au moins...

Elle pouffa.

— Je ne fais que ça depuis une demi-heure !

— Pardon, corrigea-t-il. Vous écoutez la musique.

Il se pencha, ouvrit la bouche... et éclata de rire.

Elle en fit autant et se releva pour se servir un scotch, à elle, cette fois.

— Allons, fit-elle, plus amusée que jamais, soyons simples tous les deux.

La bouche de Corentin s'arrondit :

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

Elle planta les yeux dans les siens :

— Que la porte de ma chambre est la première en face du couloir, là. Tout de suite, ça vous irait ?

Corentin vida son verre lentement sans la quitter des yeux :

— Ça m'irait, fit-il lentement. Je suis tout à fait d'avis d'employer cette manière-là pour entrer en relations.

Jacqueline Daudet rit :

— Vous avez mis le temps à comprendre, monsieur l'Inspecteur ! Venez. On parlera après, ce sera plus facile, vous ne pensez pas ?

Elle se déshabilla en un tournemain avant même d'arriver à sa chambre. Ses vêtements volaient partout. Corentin l'imita.

Ils s'abattirent, nus tous les deux sur la couverture en fourrure du grand lit, au centre de la chambre tapissée de papier bleu.

Jacqueline Daudet était une rapide en tout. Elle ne mit pas cinq minutes à prendre son plaisir. Corentin gémit juste après elle. Elle était diabolique. Une extraordinaire pince tiède et musclée qui semblait vouloir avaler non seulement le membre de l'homme qui la prenait, mais lui-même tout entier.

— Qu'est-ce que tu aimes pour être plus vite réveillé ? murmura-t-elle en se couchant sur lui.

Ses boucles encadraient son visage, caressant ses joues et, au milieu, sa bouche saillait, pulpeuse, ouverte, la langue un peu sortie.

— Je ne suis pas un compliqué, fit Boris en essayant de contrôler sa voix. Si tu te remets sur le dos, ça me suffit.

Elle émit un grognement animal et obéit. Ses seins étaient durs, les pointes brunes et gonflées. Corentin se sentit comme emporté par un torrent. Il la pénétra pour la deuxième fois, si fort qu'elle cria.

— On sait faire l'amour, dans la police ! Et il en existe qui sont mélomanes ! s'étonna-t-elle, railleuse.

*

**

La nuit était tombée. Jacqueline, rhabillée, revint au salon et ferma la fenêtre. Corentin fumait, les yeux au ciel.

— Vas-y, dit-elle, mais elle lui mit le doigt sur la bouche avant même qu'il ait prononcé un mot.

— Tu veux coincer Evans, c'est ça, non ?

Il fit oui de la tête.

— Comment ?

Il baissa les yeux :

— Pardonne-moi. Il me faut une photo.

Elle s'étira et, soudain, se mit à rire. Un rire triste et forcé.

— Ça n'était que ça ? Et tu avais besoin de tout ce cinéma pour me convaincre ?...

Elle s'arrêta, rêveuse :

— Agréable cinéma, d'ailleurs...

Elle se reprit et ferma les yeux :

— Tu sais, ce n'est pas parce que tu fais bien l'amour que je vais te donner ce que tu veux. Tu as de la chance. Ce soir, je romps avec Evans, c'est notre dernier rendez-vous. Tu ne pouvais pas le savoir.

Elle remplit son verre, puis celui de Corentin :

— Peut-être que j'aime bien les hommes qui ont de la chance.

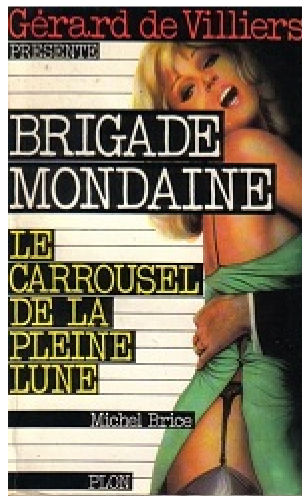
Elle but, s'essuya les lèvres du revers de la main :

— Thomas Evans, dit-elle en martelant chaque syllabe, pue décidément trop l'alcool. Chez les vieux, ça ne s'élimine plus.

Le verre tinta sur le verre fumé de la table basse.

— Les photos sont là-bas, à côté de l'électrophone. Fais vite ton choix, avant que je change d'avis.

CHAPITRE XV



Ange Salpierri avait fait s'asseoir Nadia sur lui, le dos contre sa poitrine, les bras abandonnés, les jambes ouvertes à l'équerre et passées par dessus les accoudoirs du fauteuil. Pour mieux la forcer. Les deux mains malaxaient sa poitrine, allant d'un sein à l'autre. Cruellement, écrasant les pointes, tordant et tirant.

Nadia commença à pleurer. Salpierri insista, se servant de ses ongles. Elle poussa une longue plainte affolée.

— Si tu cries, grinça-t-il, je te démolis le portrait. Pleure si tu veux, mais ne crie pas. Ça me casse les tympans.

A petits coups de ses reins puissants, il soulevait Nadia et continuait à la torturer. C'était ce qu'il préférait par dessus tout : faire venir son plaisir, doucement, presque sans bouger, uniquement en savourant cette délicieuse jouissance : empaler un frêle corps de travelo qui se tord de douleur sous ses mains, s'inonde de sueur et de larmes, sanglote désespérément sans chercher à se défendre.

Ange Salpierri avait un défaut : il n'avait jamais su jusqu'où on peut aller trop loin. L'excès du supplice qu'il infligeait à Nadia, d'autant plus violemment qu'il voulait se venger d'elle, eut exactement l'effet contraire à celui qu'il recherchait.

La souffrance et l'humiliation furent trop fortes. Elles déchirèrent le voile de servilité qui aveuglait Nadia.

Brusquement, tout fut clair pour elle. Ange ne l'aimait pas. Elle n'était pour lui qu'un jouet destiné à satisfaire ses instincts sadiques. D'ailleurs, son projet « américain », à lui seul, ne le prouvait-il pas ?

Dans un éclair, elle s'imagina assise ainsi sur Boris Corentin. Et elle se rendit compte de ce que sa soumission à Ange Salpierri l'avait empêchée de bien réaliser : dès le jour où elle avait vu Boris, elle était tombée amoureuse de lui. Elle rêva que c'était lui qui la prenait, et elle frissonna. Au moins, il ne la torturerait pas. Il la caresserait. Il serait tendu et attentif. Ça crevait les yeux : il était bon et doux.

Des élancements abominables irradiaient sa poitrine et son ventre. Salpierri était si profondément en elle qu'elle en avait des nausées. Elle se mit à haïr son bourreau. Un désespoir insurmontable la submergeait : jamais Boris Corentin ne voudrait d'elle, il était normal, lui, il n'aimait pas les

travestis... Il fallait absolument se faire opérer. Peut-être alors pourrait-elle espérer le séduire ?

Dans son cerveau déréglé, un espoir fou venait de naître. Sa décision fut prise : elle allait se débarrasser d'Ange Salpierri. Restait à trouver comment...

Dans son dos, le Corse commençait à haleter. Les pinces de ses doigts se firent plus impitoyables encore. Nadia éclata en sanglots.

— Sois bien douce, fit-il dans un souffle.

Elle obéit et, tout le temps qu'il explosa en elle, elle mima le plaisir dont sa sexualité désaxée lui donnait d'habitude. Mais pour la première fois avec Ange, elle ne ressentit rien.

En se relevant, elle ferma les yeux pour qu'il ne voie pas la haine qui les inondait.

*

**

Ange avait recommencé à manger. Elle le regarda avaler son gâteau à pleines mains, réprima une moue de dégoût et, dans un effort de toute sa volonté, lui sourit.

— Tu m'en donnes un peu ? fit-elle timidement.

Il lui jeta une part de gâteau.

La nuit tombait. Il fallait entraîner Ange au Bois.

— Ange, commença-t-elle, il y a un Carrousel, cette nuit, là-bas. On y sera toutes. Si tu viens, tu verras comme je vais m'en donner. Viens...

Ange Salpierri plongea ses yeux froids dans les siens.

Elle les baissa, paniquée. Elle avait l'impression qu'il l'avait devinée.

*

**

Le téléphone sonna, quai des Orfèvres, au moment exact où Boris Corentin retournait dans son bureau après une conférence d'une heure avec

Badolini et l'état-major de la Brigade mondaine. L'opération Bois de Boulogne avait été réglée dans ses moindres détails.

— Ici Nadia, fit une petite voix étouffée... Taisez-vous, écoutez-moi vite. Ange remonte tout de suite.

Corentin s'assit avec une lenteur de somnambule.

— Cette nuit, il ira au Bois. J'ai fouillé sa veste. La photo y est, avec les cinquante millions. Dites-le à M. Besson.

— Pourquoi ?

— Dites-le-lui, c'est tout. Il comprendra. N'oubliez pas, surtout.

— Promis, fit Corentin. Tu es où ?

— Non. Il me tuerait. Au revoir.

Corentin secoua son appareil. Pour rien. Nadia avait raccroché. Impossible de savoir où elle se trouvait.

Il appela Besson.

Le marchand d'armes poussa un soupir de satisfaction en l'entendant, mais Corentin ne put rien lui tirer de plus.

*

**

A onze heures du soir, Eric Vidart, dit Choupinette, eut fini de se préparer. Chez lui, pas dans son appartement de fonction. Dans sa bonbonnière d'homosexuel, rue Bonaparte. Connue de très peu d'initiés. Satisfait de lui, il s'examina dans la grande glace de sa salle de bains. Il se trouva ravissante dans son ensemble champêtre, jupe de tergal écossais, chemise de soie fauve nouée autour du cou par une écharpe très rétro. Choupinette avait fait une folie à l'occasion du grand Carrousel de la pleine lune de mai : une perruque blonde de deux mille cinq cents francs. Splendide.

Nerveusement, il se mit à attendre. Il ne sortait jamais de chez lui en travesti avant minuit. Il se l'était juré. Trop risqué : sa concierge était, hélas, une couche-tard.

Pour faire passer le temps, Eric Vidart alla se servir un verre de vin à la cuisine. Du gros rouge, bien lourd et épais. Son truc préféré. Souvenir de la

Légion. Il emporta la bouteille au salon. Grande pièce tendue de velours vert bouteille à rayures, pièces anciennes de collection dans les vitrines, statuettes grecques et romaines achetées à prix d'or. Toutes représentaient des adolescents. Il y avait aussi une ahurissante collection de phallus de marbre, de jade, de malachite, d'albâtre. La grande passion de Vidart : il se serait fait tuer plutôt que de se séparer de ces phallus. Vingt-cinq ans de recherches précieuses dans le monde entier. Partout où son métier de marchand d'armes le faisait voyager, il prenait systématiquement trois jours supplémentaires, une fois les contrats signés, pour prospecter.

Dans le secret le plus méticuleux. Personne, il en était sûr, ne connaissait son secret honteux. Avec son physique, qui l'aurait pris pour une tante ? A Matignon, dans les ministères, dans les bureaux, on le prenait pour un coureur de jupons forcené. Quelques anciens de la Légion savaient, eux. Mais rien à craindre de ce côté-là. La solidarité indéfectible des ex-légionnaires joue aussi pour ça.

Il passa dans sa bibliothèque et s'affala dans un canapé de brocart, un méticuleux tissage de soie, d'or et d'argent, juste au-dessous d'une grande peinture à l'huile éclairée d'une mini rampe lumineuse à l'intensité savamment calculée : deux adolescents, amoureusement peints par un petit maître du XVIIIe en train de jouer à touche-pipi.

Vidart se sentit tout à coup très las. Ça faisait quelque temps qu'il en avait assez de cette double vie, honte de ce personnage louche et inavouable qui se substituait à l'autre, dès la nuit tombée et le jetait, comme un chat de gouttière, dans les aventures les plus ahurissantes.

Il était arrivé à l'âge où il était temps de se ranger. C'était fini. Il ne prendrait plus de risques. C'était jouer avec le feu. Un jour ou l'autre, à force de continuer, il aurait un pépin. C'était fatal. La loi des nombres. Il se débrouillerait : une petite liaison sage et confortable, dans un quartier excentrique, pour l'hygiène. Le reste du temps, il s'occuperait à des choses plus sérieuses. Il avait deux filleuls et trois filleules dont il ne s'était jamais occupé. Il ne fallait plus tarder. Il deviendrait l'oncle-gâteau, qui vient avec des cadeaux et paie des séjours d'études à l'étranger. Sans arrière-pensées. Pour se pardonner à lui-même toutes ses saloperies passées.

Eric Vidart se leva si brutalement, tant ses bonnes pensées l'envahissaient, qu'il en oublia ses talons aiguilles. Il se tordit la cheville et

gémit. Puis, clopin-clopant, il se dirigea vers la glace, au-dessus de la cheminée.

Pour la première fois de sa vie, Choupinette lui fit horreur avec sa perruque, son maquillage outrancier, ses placards de fard pour masquer sa barbe. Il se recula et se resservit un autre verre de rouge. Désespéré. Dégoûté de lui-même.

Peu à peu, Vidart reprit le contrôle de lui-même, ou plus exactement, il recommença à se supporter en Choupinette, en travelo.

Sur la cheminée, la pendule dorée soutenue par deux angelots dénudés se mit à sonner minuit. Redevenu tout à fait Choupinette, Eric Vidart écouta s'égrener les douze tintements clairs. Il ne pensait plus qu'au Carrousel, tout à l'heure, au Bois. Déjà, son ventre le brûlait. Il avait toujours eu une sexualité impérieuse, terriblement exigeante. Des visions érotiques le secouèrent. Il se leva nerveusement et fit un numéro au téléphone.

Tout de même, avant de partir, il alla se vaporiser la gorge avec un adoucisseur d'haleine. Pas question que Choupinette souffle une odeur de vinasse.

Mais, en repassant devant sa glace, Eric Vidart jura à Choupinette que c'était la dernière fois qu'elle existait. Après le Carrousel de ce soir, terminé. Rangée des voitures, Choupinette.

Il tourna précautionneusement la clé de sa serrure et descendit l'escalier sur la pointe des pieds. Dévoré chaque fois par la même angoisse délicieuse : et si un voisin le croisait et le reconnaissait ? Si sa concierge sortait vérifier les poubelles ? Mais non, rien.

Dans la rue, le taxi qu'il venait d'appeler ronronnait au bord du trottoir.

Choupinette s'engouffra dedans avec un élégant mouvement de hanches, elle ramena sa jupe sous elle et se pencha, le buste en avant.

— Porte Dauphine, ordonna-t-elle d'une voix aiguë.

*

**

Au PLM aussi, Nadia mettait la dernière main à sa toilette. Fiévreuse, mais pleine d'espoir : Ange Salpierri avait décidé de l'accompagner lui-même jusqu'à l'allée des Travelos.

*

* *

Partout dans Paris c'était l'excitation frénétique, chez les travelos et leurs clients. Des petits appartements sonores des HLM de banlieue aux salles de bains luxueuses des beaux quartiers, tout un monde de folles et de désaxés affûtait ses armes, dans les crises de nerfs et le désespoir de dernière minute. Des flacons entiers de parfum se vidaient sur des torses noirs de poils. De longs vieillards aux joues rosies essayaient des boucles d'oreilles dignes des girls de Las Vegas. Les « filles » se massaient au lait de beauté, se retournaient les cils, se fardaient les seins, entraient en frissonnant d'excitation dans leurs bas de nylon et leurs chaussures surélevées.

Tous et toutes comptant les minutes avant de s'en aller célébrer sous la lune, dans les fourrés du Bois de Boulogne, la grande fête des travelingues déchaînés.

*

**

Thomas Evans rendit brutalement l'addition au serveur.

— Gardez tout, fit-il.

Il se tourna vers Jacqueline Daudet et lui sourit :

— On restera amis, n'est-ce pas ?

Elle promit. Remuée par l'élégance avec laquelle son amant avait pris l'annonce de la rupture. C'était quelqu'un, Thomas Evans. Un gentleman, même s'il sentait trop l'alcool.

De nouveau, elle avait honte d'elle-même. Mais il était trop tard pour revenir en arrière. Corentin avait les photos. Trois ou quatre petites photos d'amateur, tout à fait convenables et présentables. Sauf à Martha Evans. On y voyait son mari bras dessus bras dessous sur les planches de Deauville avec Jacqueline, ou riant ensemble, serrés l'un contre l'autre en écoutant le violoniste d'un restaurant russe...

Elle se passa les mains sur les paupières. Tout à l’heure, quand elle rentrerait chez elle, seule, la serrure aurait été forcée, le salon serait en désordre. Pour simuler un cambriolage.

— Je suis fatiguée, murmura-t-elle. Tout ça m’a brisée.

Evans lui tapota la main, affectueux.

— Allons, dit-il, je vous reconduis. Et n’oubliez pas, le jour où vous aurez besoin de moi, n’hésitez pas. Nous sommes devenus amis, non ?

Jacqueline baissa les yeux, humiliée.

*

**

Boris Corentin, lui aussi, avait honte de lui quand il vit s’approcher les phares de la Jaguar. Il se tassa sur le siège de la voiture.

Là-bas, devant la maison de l’Américain, Tardet attendait, une enveloppe à la main.

Tout se passa très vite. Thomas Evans continua de se conduire avec la plus parfaite dignité quand il eut entendu Tardet et regardé ce que contenait l’enveloppe.

Ce fut même d’un crochet du gauche de vrai gentleman qu’il envoya Tardet bouler contre un platane qui lui servit de dossier pour s’endormir.

Puis Evans rentra chez lui, calme après avoir déchiré les photos, qu’il jeta sur Tardet.

*

**

Choupinette n’était plus chez lui quand Evans l’appela. Par contre, Serge Besson décrocha tout de suite.

— Il me semble que nous repartons à zéro, dit Evans, étonnamment calme.

— En effet, dit Besson, que Corentin venait de prévenir.

— Je vous renvoie vos photos, ou bien ?... commença Evans.

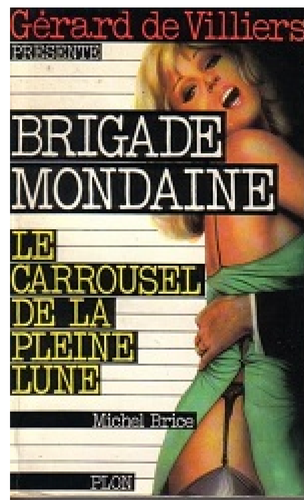
— Non, détruisez-les vous-même, je vous fais confiance.

— Merci d'en faire autant de votre côté.

— Ça va de soi.

Evans ne flancha qu'après avoir raccroché. A trois heures du matin, Martha dut le tirer par les épaules jusqu'à leur chambre. Thomas Evans avait vidé toute une bouteille de bourbon, plus neuf Carlsberg – son mélange préféré.

CHAPITRE XVI



Absolument ronde, la lune courait entre les nuages. Ceux-ci progressaient depuis l'ouest, sans se presser. Atmosphère lourde et moite d'avant un orage.

Il faisait très chaud sur Paris, toute la foule était dehors. Une fin de mai splendide, comme on n'en avait pas connu depuis 1968. La sève suintait aux feuilles des arbres. Une brise légère soulevait les jupes des filles. Partout, ça sentait l'envie d'aimer.

Corentin songea à Janine et aussi à Jacqueline. Il avait autant envie de l'une que de l'autre. Mais ce soir, pas question de bagatelle. Service commandé. Et quel programme ! Rien moins que de tenter le plus gros coup de filet de sa carrière d'inspecteur de la Mondaine.

Le break 204 qu'il avait choisi, pour être plus discret, avait une galerie : en fait, une antenne radio camouflée. Ce n'était plus Tardet qui conduisait, trop abîmé par Evans... Rabert, le quatrième inspecteur des Affaires recommandées, l'avait remplacé.

Le break descendit l'avenue Foch en direction de la Porte Dauphine, grouillement de voitures, en dépit de l'heure tardive. Il était minuit passé.

Au feu rouge de l'avenue Raymond-Poincaré, Corentin examina par curiosité les occupants des voitures qui l'entouraient. Filles et garçons. Rien que ça. Combien de filles étaient de vraies filles ? Il se posa la question, scruta encore une fois les visages. Incapable de répondre.

Le break déboucha sur la place. Corentin était un blasé, mais il étouffa un juron. Il n'avait encore jamais vu ça. Plus dingue que jamais, cette place, la folie totale. Pare-chocs contre pare-chocs les voitures paraissaient dévorées de désir les unes envers les autres. Dedans, ça gesticulait, ça se faisait des signes cabalistiques. Visages épanouis ou inquiets, sourires et clins d'œil mystérieux, gestes frénétiques. Toute la sexualité de Paris semblait s'être concentrée là. Corentin frissonna. Sexe, sperme, bestialité, rut total et absolu, les abords du Bois, sous la lune chaude de cette fin de mai, avaient des airs de bordel en plein air. Ahurissant.

Corentin indiqua du doigt la direction à suivre à son équipier Rabert.

— Deuxième à droite... Voilà. Tu roules trois cents mètres, tu tournes encore à droite... Ça y est. Arrête-toi. On est arrivé.

Le break avait stoppé, peu après la route des Poteaux, le long d'une zone où il n'y avait plus, jusqu'à l'avenue de Longchamp, que des allées cavalières.

C'est là que se trouvait, nord-sud, l'allée dite des Pépinières, dans la cartographie officielle, mais qui pour tout le Paris spécial et compliqué, s'appelle l'allée des Travelos.

Par précaution, Corentin avait fait stopper son véhicule assez loin. Il ne fallait pas tout gâcher par une gaffe, la plus minime soit-elle. En venant, il s'était félicité de la perfection de l'organisation mise au point au cours de la

conférence de l'après-midi. Sur sa route, pas un car de police, pas une voiture « sentant » le flic.

Méfiant, il fit éteindre les feux de position. Pas de risque de patrouille. Le mot d'ordre avait été donné. Aucun uniforme en vue ce soir au Bois. Tous les policiers étaient en civil. Anonymes. Une vingtaine en tout, transformés en dragueurs de fourrés. Les cars proprement dits se trouvaient à deux kilomètres de là, du côté du champ de courses d'Auteuil. Prêts à foncer au premier appel de Corentin. Là-bas, au poste radio, Dumont, avec une provision de cigarettes.

Une Lancia dépassa le break à petite vitesse. Pour conductrice, une blonde platinée, l'air dédaigneux. Elle jeta un air interrogateur à Corentin. Il lui sourit et lui désigna l'allée des Travelos, là-bas. La « fille » fit oui de la tête et « poursuivit son chemin en se retournant de temps en temps. Corentin lui adressa de petits signes rassurants. Elle disparut sous les arbres.

Sur le siège arrière, Brichot n'avait pas ouvert la bouche depuis qu'on était allé le prendre chez lui. Abominablement mal dans sa peau et vexé : ce soir encore, il était travesti...

Pire, il avait dû téléphoner à Choupinette : rendez-vous pris, sur les indications de l'autre, au bout du petit sentier entre les fougères, dix mètres à gauche sous un chêne numéroté 14 par les Eaux et Forêts avant la fin de l'allée.

Il réajusta sa perruque et se sentit misérable :

— Boris, supplia-t-il, promets-moi de...

Corentin faillit lui éclater de rire au nez :

— T'affole pas, il ne te violera pas. J'interviendrai avant. Mais souviens-toi bien, hein ! de ce qu'on a répété sur les lieux tout à l'heure. Tu le conduis le plus loin possible au bout du sentier. Et on le cueille.

Brichot soupira et sortit.

Sur le gravier de l'allée, ses talons hauts se tordaient. Il été aussi féminin, malgré sa robe de lamé et ses bas résille, qu'un CRS habillé en danseuse. Un CRS mal nourri, d'ailleurs : les os de ses coudes pointaient lamentablement sous la lune. Il disparut dans la pénombre.

— Pauvre Mémé, murmura Corentin. Je suis dur avec lui...

*

**

Choupinette était arrivée par le nord, par l'avenue de Longchamp. Surexcitée. Ça grouillait partout de beaux mâles et de travelos. Elle s'avançait, nageant dans le bonheur et minaudant chaque fois qu'on l'abordait.

Les travelingues proprement dits, elle s'en fichait, évidemment. Ce qu'elle voulait, c'était trouver un beau gars, du genre camionneur de préférence, qui la planterait avec vigueur et un manque total de respect. Mais, dans sa complication, Choupinette était deux fois compliquée. Elle aimait faire ça à plusieurs. Et cette petite Mémée d'hier au *Cercle Enchanté,* toute timide et effarée, bien que peut-être un peu trop sèche de chair, lui avait d'emblée paru la compagne idéale pour une bonne partie renversée dans la mousse sous les arbres.

Des gémissements de bonheur s'élevaient déjà partout à gauche et à droite. On ne perdait pas son temps par là ! Choupinette frétilla et poursuivit son chemin, tournant à gauche vers le chêne numéroté 14.

Soudain, elle s'arrêta net.

Un couple était à l'œuvre, carrément en travers du chemin. Choupinette sourit, attendrie. Comme ça avait l'air de bien marcher !

— Vas-y mon gars ! Tamponne-la ! s'exclama-t-elle de sa belle voix de basse.

L'homme, un grand blond à moustache qui se faisait lécher par une petite Asiatique dépoitraillée enracinée autour de ses cuisses comme un lierre, lui adressa un regard ahuri.

Il contemplait le corsage, la jupe, les talons hauts, la perruque, l'air de ne pas réaliser.

— Quoi... fit-il, tendant l'oreille.

La grosse voix de Choupinette ne se fit pas prier :

— Tamponne-la ! j'ai dit. Ne te gêne pas, c'est la fête aux pédales ce soir.

Le blond eut l'air de quelqu'un qui découvre subitement une nouvelle loi arithmétique. Il se baissa sur la petite Chinoise, la souleva par les hanches à l'envers tout en la troussant.

Il fourra sa main entre les jambes, insista et laissa retomber le tout comme un paquet.

La « fille » poussa un cri.

— Ça alors, fit le blond, sidéré. Un travelo...

Choupinette éclata de rire.

— Eh bien, où est le drame, ma belle blonde ? Par derrière, c'est du pareil au même.

L'autre hésita et se mit à rigoler à son tour.

— Tu as raison, la grosse, après tout. Je suis seul à le savoir.

La petite Chinoise se mit à chanter comme un rossignol d'une voix suraiguë, quand le blond commença à s'en servir sérieusement. Inondée de bonheur. Comme Nadia, et comme tous les travelos, son rêve, c'était de se faire un « hétéro », un vrai. Pas un « spécial ».

Elle n'était pas la seule, ce soir, à avoir racolé, sur la place en se faisant passer pour une fille. Et ils seraient nombreux, tout à l'heure, les hétéros qui regretteraient amèrement de ne pas avoir examiné la marchandise de plus près avant de consommer.

*
**

Jacques Lacremague, conseiller d'Etat, n'était jamais arrivé à se débarrasser de ses préjugés de classe. Il ne frayait, lui, qu'avec des gens de son milieu. Aussi était-il venu avec sa cour de mignons du XVIe . D'accord, on allait s'encanailler un peu au Carrousel du Bois, mais sans se mélanger.

Au lieu convenu d'avance, il retrouva tout son petit monde. Albin, le fils de l'ancien président de la cour de Cassation, Yves-Marie, jeune et brillant attaché d'ambassade, ravissante en fille à marier, collier de perles et pull en jersey, Robert des Flaux, cette vieille folle de Robert, qui s'obligeait à coucher toutes les nuits avec un corset pour avoir la taille étroite.

Albin le renversa dans l'herbe et se mit à le travailler sans plus de façons.

— Où est Jean-René ? balbutia Jacques Lacremague entre deux pâmoisons.

Albin pouffa :

— Du côté des camionneurs, tu le sais bien.

Jacques Lacremague poussa un soupir scandalisé.

— Qu'est-ce qu'il peut être social ! C'est dégoûtant.

*
**

Peu à peu, tout autour de l'allée des Travelos, un ou deux hectares de bois se divisaient selon une stratégie bien précise. On se groupait par affinités. A gauche au fond, les snobs. Un peu plus loin les amateurs de sensations fortes : vieux messieurs venus des beaux hôtels du VIIe qui se faisaient maltraiter par des maçons sentant le vin rouge. Puis les élégiaques, en costumes romantiques et robes vaporeuses, qui se chatouillaient en débitant des phrases sensibles sur les beautés de l'astre de nuit au-dessus d'eux. Les costauds, qui saccageaient les fougères dans les imitations de mêlées de rugby. Les sado-masos, qui sortaient leurs chaînes et leurs fouets de leurs mallettes pour disposer des systèmes de torture aux branches des arbres avec un sérieux d'ingénieurs en train de mettre au point le mouvement perpétuel. Les onanistes s'asseyaient en rond, les voyeurs se faisaient la courte échelle pour escalader les arbres. Les exhibitionnistes disposaient autour d'eux des lampes torches, les urinaires échangeaient des bocaux. Partout, ça râlait, ça gémissait, ça serpentait, ça haletait, ça suait.

*
**

Brichot eut un haut-le-cœur quand la langue puissante de Choupinette lui dit bonjour familièrement en pleine bouche. Il se força à sourire et observa, inquiet, les deux armoires à glace, une grande et une petite, qui suivaient Choupinette :

— Laquelle tu veux ? minauda celle-ci. Je te laisse le choix.

Brichot fouilla désespérément des yeux les buissons alentour. Mais il ne voyait rien. Il n'avait pas ses lunettes.

« Au secours, Boris ! » cria-t-il en silence.

— J'attends, jeta Choupinette, sévère.

Au hasard, Brichot désigna du doigt la silhouette de droite, la moins grande des deux.

L'armoire à glace s'avança les mains en avant. Brichot reconnut Salpierri. Il cria.

*

**

Nadia, arrivée une des premières, en était déjà à son vingtième client. Ou son trentième, elle ne savait plus. Elle se déchaînait. Pas très loin de Salpierri, parti s'amuser dans un bosquet voisin, à une quinzaine de mètres d'elle au plus, pour ne pas la perdre de vue.

Elle ne refusait rien à personne, même pas les exigences les plus délicates. Ivre d'angoisse, affolée, perdant complètement la tête. La nouvelle avait vite couru alentour qu'il y avait là-bas, sous un gros marronnier, une petite à chevelure de méduse albinos qui était dans les transes. Un à un, les amateurs approchaient et prenaient leur tour. Nadia les traitait deux par deux. Complètement nue, sans répit, elle n'arrêtait pas de délirer.

Soudain, une voix la réveilla. Une voix connue, celle de Serge Besson. Couché sur elle pendant qu'elle tendait la bouche à un autre client il lui murmura à l'oreille :

— Ta promesse ? Tu n'as pas oublié ?

D'un coup de tête, elle repoussa un ventre.

— Tu es fou d'être venu, cria-t-elle presque. Tu sais bien que...

Il sourit tristement :

— Je m'en fiche. Au point où j'en suis. Je n'ai pas pu résister. Alors ?

— Il est à côté murmura-t-elle. Mais laisse Boris s'en occuper. Tout est réglé.

Serge Besson se coucha sur Nadia en frissonnant.

*

**

Corentin était arrivé maintenant au bout de l'allée des Travelos. Il s'apprêtait à retourner sur ses pas quand une petite main chaude et sèche s'empara de la sienne. Surpris, il se pencha sur la silhouette minuscule surgie d'un bosquet de troènes auprès de lui.

— Aide-moi, murmura une voix apeurée.

Boris Corentin, écarquilla les yeux, la silhouette était dans l'ombre. Il essaya de se dégager mais la main accentua sa pression. En même temps, la « fille » apparut dans la lumière laiteuse. Une gamine. Seize ans, dix-huit ans au plus. Fardée à outrance. Vêtue d'un jeans et d'un pull collant. La poitrine était minuscule. Seuls les bouts pointaient. L'adolescent commençait juste à se faire piquer.

— Protège-moi, supplia-t-il.

— Contre qui ? fit Corentin surpris.

— J'ai peur...

Il observa le pâle visage enduit de maquillage. Une marée de pitié l'envahissait.

— Tu t'appelles comment ?

— Eliane... Enfin, mon vrai prénom c'est Jean-Marie. Mais je préfère Eliane, c'est poétique.

Corentin ne bougeait plus, prodigieusement intéressé.

— Qui t'a mis au courant pour cette nuit ?

Eliane arrondit les épaules et se serra contre Corentin.

— Et toi ? fit-elle. Tout le monde a su. Moi, c'est à la pâtisserie, ce matin.

Rêveur, Corentin songea à l'extraordinaire efficacité du « téléphone arabe » chez les homosexuels. Vraiment, un Etat dans l'Etat. Il en était sûr, désormais : tout le Paris des tantes était là ce soir. Gagné d'avance.

Eliane tira sur le poignet de Corentin.

— Viens, on va voir le Suédois.

— Le Suédois ? interrogea naïvement Corentin.

Eliane se mit à rire.

— Tu es vraiment province, toi. D'où viens-tu ? Tu ne connais pas Vasa ?

Corentin avoua, penaud, qu'il ne connaissait pas.

— Alors, dépêche-toi, conclut Eliane, autoritaire. Tu ne peux pas manquer ça. Viens, c'est par là.

Le sentier était étroit et sinueux. De temps en temps, Corentin se griffait à une branche de houx, se prenait les chevilles dans des ronces. Le jour, les gosses devaient jouer là aux Indiens ou courir derrière les faisans échappés de la réserve toute proche...

Plus ils s'avançaient et plus il y avait de monde. Travelos et hommes semblaient tous se rendre à un rendez-vous secret. Silencieux, les yeux brillants sous la lune. Corentin sentit qu'il allait découvrir un des secrets du Bois. Il accéléra, de plus en plus intrigué.

La clairière était étroite, une dizaine de mètres à peine de diamètre. Mais c'était la cohue. Il y avait là au moins une soixantaine de silhouettes immobiles, les unes debout, les autres assises ou accroupies en rond.

Au centre, éclairé par la lune, un vieux tronc d'arbre ébranché et couvert de lierre. Corentin écarquilla les yeux, ahuri. Il n'avait jamais vu un spectacle pareil.

Le dos contre l'arbre, un Scandinave immense était assis sur l'herbe. Une extraordinaire statue nonchalante de muscles, une tête de Dieu marin ébouriffé, avec une barbe bouclée couleur de lin. Le Suédois était entièrement nu. A côté de lui, une assiette de métal remplie de billets en vrac qui débordaient partout. Il tenait à la main droite un harmonica et, de temps en temps, il le portait à ses lèvres et jouait un air triste et monotone, une sorte de complainte suraiguë venue du fond des âges.

— Regarde comme il est beau, murmura Eliane en tirant Boris.

Elle se fraya un chemin dans le cercle des spectateurs et vint s'asseoir en tailleur au premier rang. Corentin, subjugué, l'imita.

Vasa, affalé comme une odalisque, offrait aux regards de ses admirateurs une virilité puissante qui semblait sortir de terre entre ses jambes comme un monstrueux champignon.

Un spectateur se précipita et s'agenouilla devant lui. Sa tête plongea vers le membre dressé. Vasa ne bougea pas, jouant de son harmonica, indifférent, les yeux mi-clos.

Autour, la foule des voyeurs haletait en silence. Personne ne soufflait mot. La fascination totale, préhistorique, comme devant une cérémonie

surgie tout droit en plein XXe siècle des rites celtiques de l'Antiquité, une sombre messe phallique du temps des forêts magiques de la vieille Europe païenne.

Celui qui avalait Vasa ne resta guère plus de cinq minutes prosterné sur lui. Le Suédois lui tapa soudain sur l'épaule et lui fit signe de s'en aller. Sans dureté, ni méchanceté. Comme ça, d'autorité. D'ailleurs, l'autre ne protesta pas, il se leva et, sortant des billets de sa poche, les jeta dans l'assiette avant de s'éloigner. Vasa était toujours dressé.

Corentin remarqua que les homosexuels prenaient leur tour. Un ballet parfaitement réglé. Tandis que le « client » allait s'asseoir derrière Vasa, un autre, face à lui, se leva à son tour et prit sa place. Lui aussi ne resta pas plus de cinq minutes à rendre hommage au hippie suédois. Et lui aussi paya avant de s'en aller.

Soudain, ce fut au tour d'Eliane. Elle lâcha la main de Corentin et se précipita en avant. Vasa était si épais que sa petite bouche d'adolescent n'arrivait pas à l'envelopper. Le Suédois sourit, posa son harmonica près de lui et, prenant Eliane par la nuque, il l'aida avec des gestes d'une douceur attentive. Corentin détourna les yeux.

Quand elle se releva, Eliane avait l'air transfigurée. Elle fouilla dans ses poches et secoua la tête d'un air affolé. Elle n'avait que dix francs sur elle.

Vasa sourit et prit le billet en haussant les épaules.

— *Someone else will pay !*[10] fit-il doucement.

Eliane lui embrassa la main.

Quand elle revint dans le cercle, elle poussa Corentin en avant.

— C'est ton tour.

Corentin se cabra, le cœur battant la chamade.

— Non ; fit-il, affreusement mal à l'aise. Je préfère regarder.

— Tu es trop bête, dit Eliane en lâchant sa main.

Derrière Corentin, le suivant se précipita. Ravi de gagner une place.

Au bout d'une heure, l'assiette ne se voyait même plus sous l'amas de billets. Tout le monde, sauf Corentin avait rendu hommage au dieu phallique venu du Nord.

Alors, Vasa fit son choix.

Parcourant paisiblement des yeux le cercle de ses adorateurs. Corentin essaya de se confondre avec le sol.

L'index de Vasa se leva, parut hésiter et puis, mollement, il se dirigea dans la direction où se trouvaient Corentin et Eliane.

— Toi, là-bas, fit la voix gutturale.

Boris Corentin rouvrit les yeux péniblement et, tout à coup, il eut l'impression d'être un plongeur sous-marin dont les poumons vont éclater par manque d'air.

C'était lui que Vasa désignait...

Dans le silence, il eut le temps d'entendre le frôlement soyeux d'une chauve-souris à cinquante centimètres au-dessus de lui. Jamais encore dans sa vie, il ne s'était trouvé dans une telle situation. Ahuri, il observa le Viking, son corps de statue vivante, son énorme érection. Il se voûta et, se tournant lentement, chercha par où s'enfuir, les muscles tendus, prêts à bondir à travers le premier espace libre qu'il trouverait.

Impossible. Le cercle des folles s'était resserré. Toutes bien décidées à ne pas perdre une miette du spectacle. Il fallait trouver un autre moyen. Et vite.

— Qu'est-ce que tu attends, la grande brune ? jeta une voix acide.

L'homme, à trois mètres de Corentin, était un vieil adolescent prolongé, cheveux blonds très fin passés au fer à friser, les lèvres incolores et pincées, les paupières ultrafardées de mauve. Un masque de cauchemar. Corentin frissonna : toute l'assistance le dévorait des yeux, verte de jalousie. Ne comprenant visiblement pas ce que cet idiot attendait pour aller profiter de la chance insolente qui lui était offerte.

Désespérément, Corentin cherchait une excuse à trouver. Mais rien ne venait. Tétanisé, son cerveau refusait de fonctionner. La paralysie totale. L'attaque cérébrale pure et simple. Il se sentait idiot. Ridicule. Coincé. Avec une envie frénétique de casser la gueule à tous ces dingues.

Une-douce pression sur son poignet le réveilla. La main d'Eliane. Elle se haussa jusqu'à son oreille :

— Vas-y, souffla-t-elle. Dépêche-toi.

Elle insista, les yeux agrandis :

— Veinard...

Subitement une inspiration vint à Corentin. Bête à pleurer. Mais c'était tout ce qu'il était capable de trouver. Il porta la main à son front, puis la

pressa contre ses paupières :

— Je... je ne me sens pas bien, balbutia-t-il en vacillant.

Après tout, il ne mentait pas. Des picotements désagréables commençaient à lui parcourir les tempes.

Eliane s'arc-bouta pour le soutenir.

— C'est l'émotion, décréta-t-elle. Assieds-toi un instant.

Derrière Corentin une voix de basse s'éleva, furieuse.

— Ah, non, il y en a marre ! qu'est-ce qui nous a fichu une mijorée comme ça !

Un grondement général l'approuva.

— C'est vrai, s'écria un autre assistant. Elle fiche quoi au juste ici, celle-là ? Ça veut dire quoi, de faire des manières ?

— Elle n'a qu'à céder sa place ! cria une grosse brune en mini-jupe.

— Oui, c'est ça... je donne ma place, lit Corentin, très vite, maîtrisant son soulagement.

La grosse brune s'avança d'un bond, folle d'énervement.

Mais Vasa l'arrêta d'un geste dédaigneux.

La tête d'hydre délavée se tourna vers Corentin.

— J'ai dit que je voulais ce mec, insista-t-il. Approche...

Un hurlement déchaîné l'empêcha de poursuivre. La grosse brune s'était mise à trépigner, massacrant l'herbe de ses talons aiguille.

— Il n'y a pas de raison que ce soit lui ! brama-t-elle. Je l'ai vu tout à l'heure. Il ne t'a pas sucé, Vasa. Il a refusé. Déjà. Il n'a pas payé. Il n'a pas le droit. C'est du vol !

Vasa sortit ses dents dans un rictus princier :

— Ta gueule, horreur, lâcha-t-il. Je fais ce que je veux. Et je veux me taper le grand brun, là. Pas un autre.

Alors, la rage débloqua Corentin brutalement. Il retrouva toute sa lucidité. Il se pencha vers Vasa :

— Pourquoi ne pas t'envoyer la grosse ? Elle ne doit pas être mal, tu sais ?

Vasa cracha par terre, dégoûté.

— Tu te fiches de moi ? Allez, assez fait d'histoire. Approche.

Corentin serra les mâchoires à s'écraser les dents.

— Non, siffla-t-il, je n'aime pas les blonds.

Une seconde, il crut que Vasa allait lui sauter dessus. Mais le Viking se radoucit aussi Vite. Il fit un geste fataliste.

— Parfait, déclara-t-il. Je suis un pacifique, moi. Je n'aime forcer personne.

Cette fois, Corentin sentit qu'il remontait à la surface comme un ballon. Il se gorgea d'oxygène, plusieurs fois de suite. Ouf ! le miracle.

Au même instant, une vive douleur au tibia le fit geindre. Eliane venait de lui décocher un coup de talon.

— Imbécile ! gronda-t-elle.

Et elle s'élança en avant. Ondulante. Tous charmes offerts.

— Tu ne veux pas de moi ? roucoula-t-elle à l'adresse de Vasa.

L'autre plissa les paupières, attentif.

— Viens, que je te voie mieux.

Eliane obéit, empressée. Derrière elle, Corentin vit trembler ses épaules. Elle crevait à la fois de désir et de peur. Vasa l'observa une bonne minute durant. De nouveau on pouvait entendre passer les chauves-souris.

— J'accepte, finit-il par lâcher, condescendant.

Eliane se jeta en avant avec un cri de joie.

Non, ça n'était pas possible de laisser ce gosse, frêle comme une fille de quinze ans, se livrer au blond monstrueux ! Corentin faillit se précipiter, tout arrêter, commencer la rafle tout de suite. Il se ravisa à temps. Il était seul. Tout ce qu'il obtiendrait, ce serait de provoquer la fuite générale. Tout serait raté.

Tant pis pour Eliane... Mais il se jura, après, de tout tenter pour qu'on essaye de la guérir. Sans trop y croire. Mais ça l'aidait à se supporter.

Vasa reçut Eliane dans ses bras et alors, doucement, en lui disant des choses à l'oreille, il entreprit de la déshabiller. Elle se laissait faire, renversée, les yeux clos, gémissant déjà de fierté. Quand elle fut nue, Vasa la caressa longuement en l'embrassant.

Puis il se leva et, la soulevant dans ses bras comme une plume, il la promena dans le cercle des voyeurs.

— Qu'est-ce que je lui fais ? demanda-t-il.

Derrière Corentin, un blond s’écria :

— Force-la !

Un vacarme frénétique explosa.

— Oui, il a raison. Déchire-la !

Vasa attira vers lui le visage d’Eliane.

— Tu veux bien ?

Elle se serra contre lui. Il se tourna et décréta :

— Il faut payer.

Les billets recommencèrent à voler vers l’assiette. Quand ce fut fini, Vasa se pencha et salua.

— Aidez-moi...

Deux minutes plus tard, Eliane, écartelée par quatre spectateurs qui l’avaient soulevée de terre, en croix, fut conduite jusqu’à Vasa, debout le dos contre le tronc de l’arbre.

Eliane poussa un hurlement terrifié quand le Suédois fit plus que l’effleurer. Il resta immobile pendant une minute puis s’activa. Aussitôt après, Eliane se mit à râler de bonheur.

Corentin fuit la clairière, au bord de la nausée.

*

**

Serge Besson eut l’impression de comprendre ce que ça signifie exactement : se faire pendre.

Arraché à Nadia par une poigne d’acier, il gigotait, étranglé, soulevé par le col de sa chemise. L’autre main lui retourna la tête à lui dévisser le cou.

Ange Salpierri.

— Mais c’est mon petit Besson ! siffla Salpierri. Pas possible, il est venu au Carrousel, lui aussi !

Il ouvrit la main. Besson retomba, le nez dans la mousse. Ses lunettes sautèrent de côté. Il tâtonna pour les ramasser et les remit sur son nez en se levant.

Salpierri le dominait, carré sur ses jambes, narquois.

Besson hurla et fonça.

*

**

Boris Corentin regarda sa montre. Minuit et demi. L’allée des Travelos avait fait son plein. On pouvait y aller. Il décrocha le téléphone du break.

— On cerne, dit-il simplement. Exécution.

Puis, tranquille, il sortit et s’avança vers l’allée.

Dix secondes plus tard, il courait à toute vitesse : là-bas, des hurlements s’étaient élevés. Impossible de s’y tromper. On se battait. Et ça venait juste de l’endroit où se trouvait Brichot, selon leurs plans.

Quand il arriva sur les lieux, il crut tomber en plein cauchemar. Au milieu de la clairière, trois silhouettes se démenaient dans un fantomatique ballet de coups de poings et de crocs-en-jambes. Tout autour, un cercle, ravi et déchaîné, de travelingues, de tantes et de malades qui battaient des mains et prenaient des paris.

Debout, Salpierri avait attrapé Brichot par la nuque, et il le déshabillait méthodiquement. La perruque d’abord, puis la robe, et le soutien-gorge. Brichot gesticulait, cognait, tentait des prises, mais le Corse était trop fort pour lui. Besson, agrippé à sa jambe droite, lui mordait furieusement les mollets, mais il ne le gênait même pas. De temps en temps, il se contentait de secouer la jambe. Alors, Besson allait rouler à deux mètres et revenait, obstiné, à quatre pattes. Sans lunettes, la veste et la chemise déchirées.

Corentin fit le tour du cercle et, brusquement, se jeta au travers, en direction de Salpierri. Celui-ci reçut le choc de face et tituba, lâchant Brichot.

— Corentin !... fit-il, exorbité.

C’est le moment exact que Besson, enquiquineur jusqu’au bout, choisit pour foncer de nouveau sur Salpierri. Salpierri esquiva Corentin, qui reçut Besson dans les bras. Quand il se retourna, Salpierri s’enfuyait à toutes jambes vers le sud, en direction de la route de Suresnes.

*

**

Choupinette, attirée par le vacarme, s'était précipitée elle aussi pour venir voir ce qui se passait.

Le cri de Salpierri la saisit comme un coup de fouet au moment même où elle débouchait sur la scène du combat.

En un dixième de seconde, Choupinette redevint Eric Vidart.

Vidart regarda le travelo Ursin qui cherchait sa perruque dans l'herbe. Aussitôt, malgré l'absence de moustache, malgré le corsage et la jupe, il reconnut le chauve : Brichot, le policier Brichot !

Vidart souffla comme un bœuf, arracha ses talons hauts et, en bas, se mit à fuir à toute vitesse.

Ce n'était pas sa perruque que Brichot cherchait, mais ses lunettes, glissées dans son soutien-gorge et qui avaient roulé dans la bagarre.

La chance revenait pour Brichot. Il trouva ses lunettes du premier coup. Il les chaussa et, pieds nus lui aussi, se lança à la poursuite de Vidart-Choupinette.

*
**

Entre la route de l'Etoile et l'allée des Poteaux, un peu au nord de l'allée des Travelos, une zone de pépinières avait été créée un an plus tôt, et, pour la protéger des promeneurs, on l'avait cernée d'un grillage. Un joli grillage vert, pour ne pas faire vilain dans le paysage.

Depuis qu'il dirigeait le service des armements, Vidart n'avait plus le temps de s'entraîner. Il se maudit de trop manger et de trop fumer. Un voile passait devant ses yeux. Ses jambes, s'alourdissaient. Sans compter avec la panique, terrifiante, qui lui broyait la gorge.

Il se retourna, Brichot se rapprochait. C'était fini. Alors Vidart se sentit soulevé par l'énergie du désespoir. Ses bronches asphyxiées sifflèrent, il banda tous ses muscles et réussit à accélérer.

Le grillage le cueillit sous le menton. Les boutons de son chemisier s'accrochèrent dedans. Il se tordit. Le grillage gifla sa joue droite. Il émit un

faible gémissement de bête et, lentement, glissa à terre.

Brichot regardait maintenant cette masse pitoyable qui ne cherchait même pas à s'enfuir.

Vidart tourna vers lui sa joue déjà quadrillée de rouge. Il fixa longuement Brichot. Les larmes aux yeux. Pas par faiblesse ; parce que le grillage lui avait à moitié écrasé le nez.

— Vous êtes un salaud, articula-t-il sourdement.

Brichot se sentit atrocement ridicule lui aussi dans son accoutrement. Mais il se rappela comment Vidart les avait traités, Corentin et lui, à cette fameuse conférence : « J'espère que vous serez un peu plus efficaces, la prochaine fois. » L'ironie méchante du ton lui sauta à la mémoire, intacte.

— Cessez de crâner, fit-il presque haineusement. Suivez-moi. La fête est finie.

Les gardiens du car, au carrefour de la route de Suresnes, écarquillèrent les yeux en voyant arriver Vidart et Brichot. Par chance, l'un d'eux connaissait ce dernier. Il était venu plusieurs fois garder des détenus à la Brigade mondaine et connaissait ainsi la plupart des inspecteurs.

Il s'arrêta, sidéré, au moment de l'agripper par le bras.

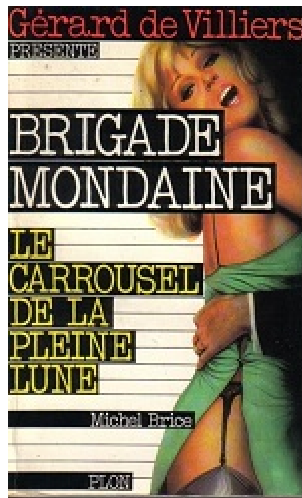
— Vous n'avez pas honte ! lâcha-t-il, hilare. Ça, ça va rester historique.

— Fous-moi la paix, gronda Brichot, je suis en service !

L'autre recula : le travelo chauve, en face de lui, avait des envies de tuer dans le regard.

CHAPITRE XVII





Boris Corentin, plié en deux, cherchait sa respiration au bord du lac Inférieur du Bois de Boulogne. Il n'y comprenait rien. C'était pourtant bien là qu'il avait vu aboutir la silhouette de Salpierri après plus de deux kilomètres de poursuite à travers les arbres !

On y voyait clair presque comme en plein jour. Mais rien. Salpierri semblait s'être volatilisé.

Le dernier car de police de l'hippodrome d'Auteuil arriva. Corentin se jeta en travers de sa route.

— Le fuyard est là, j'en suis sûr cria-t-il. Cernez le lac.

— Quel fuyard ? fit le brigadier soupçonneux.

Corentin se présenta, avec un débit haché. Le car repartit aussitôt, lâchant un gardien tous les cent mètres.

Après tout, c'était idiot. Corentin s'en aperçut aussitôt. Pourquoi cerner le lac ? Salpierri pouvait très bien être reparti à droite, ou à gauche, ou n'importe où ailleurs. Et pourtant, l'intuition de Corentin lui soufflait que son réflexe avait été le bon : Salpierri était encore dans le coin.

Devant lui, au pied de l'embarcadère, les bateaux de promenade se balançaient, leurs rivets luisant sous la lune. Boris Corentin s'immobilisa. Il y en avait un, à droite, qui ne se balançait pas. Plat comme les autres pourtant. Et l'air vide. Corentin se concentra sur lui.

Il ne s'était pas trompé. Lentement, le bateau se mit à bouger. Deux mains sorties du fond, où le reste du corps se cachait, le poussaient en

s’appuyant aux autres. La barque avançait toujours, se dégagea de l’ensemble. C’était elle, à présent, qui se balançait le plus.

Un à un, Salpierri sortit les avirons et les emboucha dans les dames-de-nage.

La barque démarra vers les îles.

En pleine lumière.

— Il est complètement fou, fit Corentin en hochant la tête.

Et il fonça vers l’embarcadère.

Corentin tirait sur ses avirons de toutes ses forces. Mais Salpierri était bien meilleur canoteur que lui. Chaque fois qu’il se retournait, il s’apercevait que le Corse ne cessait d’augmenter son avance.

Curieusement, quand Salpierri arriva à la rive de l’île, il ne chercha pas à y débarquer. Il se mit à en faire le tour par la droite, en la longeant au plus près.

Corentin força sur ses avirons. Au premier détour, il se retourna, la barque du Corse avait disparu. Déjà arrivée entre les deux îles, là où il y a un pont.

Corentin repartit. Il avait l’impression qu’un feu liquide lui ramonait les poumons à chaque inspiration.

Sur la rive, les agents gesticulaient.

— Aux barques ! hurla Boris Corentin... Non, pas tous, idiots !

En arrivant sur le pont, il soufflait comme une forge.

La barque de Salpierri se balançait du côté de la première île.

Vide.

Corentin se hissa à terre. Il haleta une bonne minute avant de retrouver son souffle. Il agitait la tête de droite à gauche. De quel côté pouvait être parti Salpierri ? Dans quelle île ? Avec le pont, impossible de le savoir.

Corentin se rappela alors que le *Restaurant des Iles* est situé dans l’île sud.

« Il va aller s’y réfugier et tenter de soutenir un siège », pensa-t-il.

Il franchit le pont et s’avança. Les arbres étaient serrés. Beaucoup moins de visibilité qu’autour du lac.

La masse sombre du restaurant se détacha, un faisan partit sous les pieds de Corentin. Il fit un bond, s’injuria et poursuivit sa progression.

Au moment où Corentin terminait presque le tour du restaurant, il aperçut une ombre qui coupait un rayon de lune, à vingt mètres, en direction de l'autre extrémité de l'île.

Il se précipita.

Ange Salpierri, accroupi derrière un bac à fleurs de la terrasse, regarda partir Corentin, avec un sourire de bonheur. Que ce flic était bête ! Ignorait-il que, la nuit, les îles des lacs du Bois fourmillent de gars et de filles qui se laissent enfermer là le soir, et s'amusent toute la nuit à s'échanger ?

Il était tranquille, maintenant. Il n'avait plus qu'à redescendre vers la berge en se cachant. A la nage, sous l'eau, en ne remontant qu'une fois ou deux pour respirer, ce serait bien le diable s'il ne parvenait pas à gagner l'autre berge sans se faire remarquer. Surtout de ce côté du lac. Opposé à la lune descendante, et dans l'ombre depuis au moins une heure. A Bonifacio, dans sa jeunesse, Ange Salpierri était le meilleur nageur de sa génération. Et même des deux ou trois au dessous de la sienne. Il se mouillerait, avec les billets et la photo. Et alors ? Ça sèche, le papier.

Doucement, il se glissa vers la berge. Arrivé au bord de l'eau, il ôta ses chaussures et les attacha par les lacets à sa ceinture. Ce qu'il fallait, c'était choisir, là-bas, un point d'arrivée caché des flics. Après, simple question de rapidité et de chance.

*

**

A dix mètres de Salpierri, Corentin ôta lui aussi ses chaussures, et tous ses vêtements, sauf le slip. La ruse avait marché. L'homme, là-bas, dans le rayon de lune, était bien trop long et mince pour être Salpierri. Et Corentin savait, évidemment, ce qui se passe la nuit dans les îles.

Il se mit à l'eau juste après. En surface. Il n'avait pas besoin de se cacher, lui.

Mais il ne se mit pas à nager à la poursuite de Salpierri. Quelque chose d'étonnant se produisait...

Venus du pont entre les deux îles, deux cygnes blancs s'étaient mis à avancer en direction de Salpierri. Silencieux, la gorge gonflée. Le Corse, sous l'eau, ne pouvait pas les voir.

Les deux sillages triangulaires furent sur lui à l'endroit exact où il remonta pour respirer la première fois. Il prit les deux coups de becs à la fois en pleine figure. Il hurla et replongea. Les cygnes plongèrent derrière lui.

La première barque des gardiens de la Paix arriva au détour du Pont. Frénétiquement, Corentin leur montra en criant le tourbillon d'eau, là-bas, à mi-chemin des deux rives. L'agent qui tenait les avirons se courba.

Alors, Corentin se décida. Tant pis. Il y avait un risque, mais il ne pouvait pas laisser Salpierri se faire massacrer comme ça. Déjà, Salpierri avait dû faire surface de nouveau et les cygnes avaient recommencé à s'acharner sur lui.

Corentin fut sur le premier cygne en quelques brasses. A deux mains, il empoigna le cou dur et huileux qui se mit à gigoter furieusement. Virant sur elle-même, la tête se darda vers Corentin. Il voyait briller les deux yeux ronds, injectés de rage.

La bête avait une force stupéfiante. Se cabrant contre Corentin, elle se mit à lui labourer le ventre avec ses palmes. Il hurla et se sentit couler. Le cygne disparut sous l'eau avec lui. Corentin banda tous les muscles de ses mains. Ses doigts s'enfoncèrent dans les plumes. Ses poumons étaient au bord d'exploser. Il eut une illumination. Un goût d'eau vaseuse et fade entra dans sa gorge. Il serra, jetant ses dernières forces de tout leur influx... Alors, le cygne se ramollit enfin, le cou se détendit, les pattes se relâchèrent. D'une longue brasse désespérée, Corentin remonta à la surface. Un torrent d'air frais s'engouffra dans ses poumons.

Tirant le cygne asphyxié, il regagna lentement la barque. On le hissa juste au moment où le cygne, réveillé, recommençait à ruer comme un chien-loup. D'un coup de rame, le gardien de la barque le repoussa. La bête tournoya sur elle-même en tanguant et en roulant. Puis elle se releva et se secoua à la surface.

Le cygne s'en allait.

Là-bas, près de l'île, son compagnon attendait. Les deux bêtes disparurent sous les branches d'un saule pleureur.

Au fond de la barque, Salpierri gisait complètement assommé. La joue gauche coupée. L'oreille droite en sang. Dès que Corentin eut repris son souffle, il se pencha sur lui. L'homme était déjà blanc, les narines pincées.

— Vite, haleta Corentin à la rive. Il est rempli d'eau.

*
**

Soulevé par les pieds, Salpierri était secoué comme un paquet de linge. Il hoquetait. Par pur réflexe, l'eau giclait de sa gorge, sans arrêt. Quand ça s'arrêta, Corentin le fit recoucher sur le dos et, sautant sur lui à califourchon, il commença à lui faire la respiration artificielle.

Peu à peu, les couleurs revenaient. Salpierri se tordit, poussa un râle, cracha encore une gorgée d'eau et se remit à respirer. Corentin se releva.

— Ta main, fit Salpierri avec une grimace.

Corentin lui tendit la main. Salpierri se souleva, péniblement.

— Les sales bêtes, fit-il, hargneux en cherchant des yeux les cygnes, dans l'ombre. Merci quand même.

Puis il frissonna. Il se fouilla.

— Ah, j'oubliais. Voici ce que tu veux.

Une à une les liasses de billets atterrirent dans l'herbe, avec chaque fois une petite grêlée de gouttes.

— La photo, fit Corentin, la main tendue.

Salpierri hocha la tête.

— Tu as raison. Il manque la photo.

Froissée dans la bagarre, trempée, la photo n'était plus qu'une lamentable feuille craquelée et luisante aux bords déchirés, mais on distinguait quand même encore sous la lune la scène qui avait suffi à déclencher une telle tornade pendant huit jours.

— Dommage, fit Salpierri, le coup était pourtant bien goupillé.

Il tendit ses poignets aux menottes et, pardessus son épaule, en partant vers le car :

— Rhabille-toi vite, Corentin. Inutile d'attraper un rhume.

*
**

Sur la place devant l'hippodrome, c'était la cohue. Le carrousel des lamentations, cette fois. En longues files lamentables, les travelingues et leurs amateurs attendaient devant les cars de police.

Choupinette qui essayait de s'enfuir fut rattrapée escaladant une grille du pesage.

Les policiers les comptaient, les rangeaient par dix « filles » d'un côté, « hommes » de l'autre. Pas une protestation ni une plainte. L'accablement général. Chaque car avait sa file d'attente. Les participants montaient un à un, tendant leurs papiers.

Dans le car central, Brichot finissait de se rhabiller, blême. Corentin lui lança une bourrade. Brichot eut un petit rire en se grattant la lèvre supérieure.

A côté de lui, Serge Besson, un bleu sous l'œil, la tempe coupée, tremblait de tous ses membres.

Corentin sortit la photo et la lui tendit, retournée.

Un sourire de gosse à qui on enlève un poids d'épouvante et de terreur illumina le visage de Besson. Il essaya de dire merci. Mais ses lèvres tremblaient trop. Il éclata de rire, nerveusement.

Nadia elle aussi était dans le car. Elle se leva vers lui.

— Tu te rappelles ce que tu m'as promis ? fit-elle, anxieuse.

Besson hocha la tête.

— Oui, dit-il en souriant tristement. Ça tient toujours.

Corentin se pencha vers Badolini à l'écart.

— Ça vous ennuierait qu'on libère ces deux là ?

Il désignait Besson et Nadia par-dessus son épaule.

Badolini tira sur sa cigarette, parut hésiter. Il haussa les épaules.

— Non, après tout. Qu'ils fichent le camp. La pêche a été assez bonne comme ça.

L'orage éclata une minute après. Dans les éclairs, travelos et clients courbaient le dos, dégoulinants, lamentables. Les policiers de garde se tenaient les côtes.

Corentin se paya le luxe d'emmener Besson et Nadia dans sa propre voiture.

Besson trébucha sur le trottoir en sortant devant chez lui.

— Qu’est-ce que va dire ma femme ? gémit-il en se regardant.

Corentin rit :

— Qu’un voyou vous a attaqué. Ce qui est vrai, en somme.

*
**

Rue des Canettes, Nadia se jeta si vivement sur Corentin quand il stoppa qu’il ne put esquiver : elle l’avait embrassé à pleine bouche. Affreusement gêné, Boris Corentin la repoussa. Avec douceur. Près de lui, Rabert, son chauffeur, réprima une violente envie de rire. Corentin le fusilla des yeux.

Profitant de la situation, Nadia se pencha de nouveau à l’oreille de Corentin :

— Descendez avec moi, monsieur l’inspecteur. Juste une minute, je vous en prie, j’ai quelque chose à vous dire.

— Bon, grogna Corentin, vaincu, une minute, pas plus.

En sortant, il lança un coup d’œil à Rabert. Celui-ci, penché sur son volant, le nez en l’air, paraissait s’absorber dans le compte des fenêtres au-dessus de son pare-brise.

— Dépêche-toi, fit Corentin, de plus en plus furieux, quand il se retrouva dehors avec Nadia.

Mais aussitôt, il resta bouche bée. Nadia pleurait.

— Qu’est-ce qui t’arrive ? interrogea-t-il, stupéfait. Tu ne vas pas bien ! Tout est fini, bon Dieu.

— Justement, fit Nadia en s’essuyant les joues avec une délicatesse de femme.

— Justement quoi ?

Nadia s’agrippa à son veston et, très vite, comme on se jette à l’eau :

— Je ne vais plus vous voir...

Ça, c’était le bouquet ! La vraie déclaration. Corentin se sentit plongé d’un coup en plein cauchemar. Et le chauffeur, derrière eux, qui ne devait pas en perdre une miette. L’histoire allait faire le tour de la BM. De toute la PJ même, c’était sûr. Non, car Rabert était compréhensif.

Délicatement, Corentin ouvrit les mains de Nadia et la repoussa.

— Allons, mon petit, calme-toi.

Elle leva le menton vers lui, l'air désespéré.

— Vous me méprisez, hein ? Pour vous aussi, je ne suis qu'un sale petit travelo, un vicieux, un anormal !

— Mais non... essaya-t-il de commencer.

— Si, je le vois bien. Mais ça va changer bientôt !

Il la fixa, interloqué :

— Comment ça ?

Elle serra les poings et, à toute vitesse :

— Je vais me faire opérer. Je vais devenir une femme, pour de bon. Vous n'aurez plus d'excuses.

Un flot de pitié submergea Corentin. Le monde était vraiment mal fait. Pourquoi fallait-il que ce gosse soit né avec un cœur et un corps de sexes différents ! Mais il fallait absolument calmer Nadia.

Il lui prit le menton. Affectueusement. Elle vit à son regard que c'était sincère, et elle lui sourit.

— Tu as raison, dit-il. Tu vas te faire opérer et après, tout ira mieux, tu verras... Allez, maintenant, rentre chez toi et dors. Tu es crevée. Tu en as besoin.

Il lui parla longtemps comme ça, tout en la reconduisant à sa porte, jusqu'à ce qu'elle soit tout à fait apaisée.

— Je pourrai vous téléphoner, à mon retour ? demanda-t-elle, anxieuse.

— Mais oui, ne t'inquiète pas.

Il hésita, mal à l'aise.

— On sera amis, rectifia-t-il. Mais rien de plus.

Nadia se contracta :

— D'accord, finit-elle par murmurer. Amis, c'est tout. Je vous le promets.

Rabert, quand Corentin s'engouffra dans le break 204, jouait les absents. Un vague sourire aux lèvres.

Corentin désigna la rue devant eux :

— Démarre, dit-il sèchement. Je meurs de sommeil.

— A vos ordres, monsieur l'inspecteur principal, répondit Rabert en embrayant.

Le ton était à la limite de l'impertinence. Corentin prit sur lui, et ne releva pas.

— Ça suffit, Rabert !

Mais au bout d'un kilomètre, il ne put tenir plus longtemps. Il tourna lentement le buste vers Rabert, toujours aussi rêveusement amusé.

— Nom de Dieu, cria-t-il soudain à faire exploser les vitres. Tu ne comprends donc pas que ce gosse est malade ! Et que les malades, ça a besoin d'être aidé ?

Un peu éberlué, Rabert rentra les épaules.

— Je n'ai pas dit le contraire, protesta-t-il, radouci.

— Je préfère ça, gronda Corentin. De toute façon, tu t'imagines bien, j'espère, que ce travesti va nous être utile, plus tard, comme indic ? Je compte bien m'en servir.

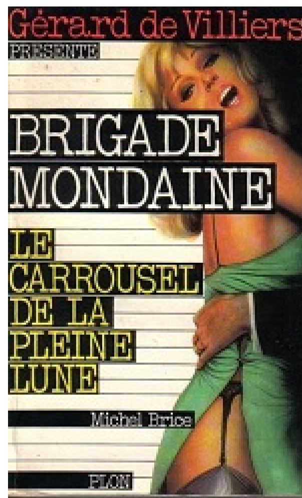
— Pardonne-moi, j'ai cru un instant que...

Corentin s'enfonça dans son siège.

— Il n'y a rien à croire, enfonce-toi ça dans le crâne... ou alors tu es dingue. Et prends par la rue Saint-Paul, c'est plus court.

Sur le tableau de bord, le voyant de contrôle des feux de direction se mit à papilloter, côté gauche, dans un cliquetis. Corentin se félicita d'être seul chez lui, cette nuit. Il en avait marre du sexe, sous toutes ses formes, même les plus normales. L'envie de plonger dans ses draps, pour des jours et des nuits entières. Rien qu'à dormir. Comme pour se laver le cerveau de toutes ces déviations, ces tantes, ces folles, ces pédés et leur carrousel de cauchemar.

CHAPITRE XVIII



Ce dimanche-là, lendemain de pleine lune et jour de Fête des Mères, Mme Serge Besson pleura de joie quand ses filles firent sauter devant elle les rubans de l’énorme paquet-cadeau remonté par son mari le matin même de la cave en cachette.

Pas tellement à cause du cadeau. A cause plutôt du sourire sur le visage de son mari. Son premier depuis huit jours. Ce qui avait paru le ronger si terriblement, elle ne voulait pas le savoir. Pas plus que la raison exacte de cette étonnante affaire d’attaque par un voyou la veille au soir. Tout ce qui comptait pour elle, c’est que l’équilibre soit revenu chez elle. C’était fait. Une tempête était passée. Mystérieuse et secrète. Non, elle ne voulait pas savoir. Son intuition lui disait qu’il ne fallait poser aucune question. Mme Serge Besson était une femme exemplaire.

Le lendemain lundi, à dix-sept heures, Ahmed Sharif apposait sa signature au bas du contrat d’armes. En présence d’Eric Vidart, un peu pâle, mais tout à fait maître de lui, comme toujours dans le travail.

Quai des Orfèvres, Corentin finissait de faire le compte des « flags » avec Dumont et Brichot. Boris Corentin et Brichot avaient assisté chacun de leur côté à des scènes constituant le délit d’outrage public à la pudeur, mais en raison des circonstances particulières de ce Carrousel de la pleine lune, ils n’avaient pas eu le temps d’établir des PV d’interpellation pouvant conduire les auteurs devant le tribunal de grande instance, mais le plus important, à coup sûr, était le nombre de cas intéressants, parmi trois cent cinquante deux en tout. Le vrai but de la rafle dont l’idée était venue à

Corentin quelques jours plus tôt, lors de sa première conversation à la brasserie du quartier de l'Opéra avec Serge Besson. Quarante personnalités. Toutes de première importance. Acteurs, écrivains, hommes politiques, hauts magistrats, notables influents, etc.

Ceux-là, on ne les inquiéterait pas. Inutile de remuer de la boue sur la place publique. Ça ne se fait pas avec le gratin.

Simplement, chacun allait désormais avoir son rapport secret dans l'armoire coffre-fort, devant le bureau de Charlie Badolini, commissaire divisionnaire de la Brigade mondaine.

Ça s'appelle un « Blanc ». Ça ne se divulgue pas officiellement. Ça sert seulement pour information. A sa demande, le chef de la Brigade mondaine le communique au Préfet de police, qui peut le transmettre au ministre de l'Intérieur.

Ça peut être très utile pour un Gouvernement.

Thomas Evans, en homme avisé, avait relevé les numéros des billets remis à Salpierri. Plainte ayant été déposée par l'Américain, le Corse se vit inculpé de vol avec effraction. Ce qui était vrai, après tout. D'ailleurs, il avait toujours sur lui les dollars que Brichot lui avait astucieusement laissés. Ça aussi fut utile pour lui clouer le bec.

L'Union Corse eut quand même droit à ses quinze jours de « tolérance », une générosité dont on saurait se rappeler à l'occasion. Elle rendit Chabert à Corentin, qui l'envoya rejoindre Salpierri, à Fresnes, pas dans la même cellule, mais à l'infirmerie spéciale, vu l'état de son système uro-génital.

Nadia, le mardi soir, reçut trois millions anciens, de la main à la main, par Besson. Celui-ci avait un compte personnel, en cachette de sa femme. Pour acheter un voilier. Le voilier attendrait un peu...

Le mercredi suivant, en plein conseil des ministres, le Président de la République félicita le ministre des Armées pour cette percée en force dans le marché saoudien qu'on venait de lui apprendre.

Le ministre de l'Intérieur se pencha en souriant vers le chef de l'Etat.

— Ça n'a pas été sans mal, croyez-moi, monsieur le Président.

— Vous pouvez le dire ! approuva le Premier Ministre, hilare.

Le Président fronça les sourcils, intéressé, en croisant ses longues mains nerveuses sur ses genoux.

— Ah oui ? Vous me raconterez ça en privé tout à l'heure.

Derrière les portes, les huissiers tendaient tous l’oreille. Une bonne dizaine de minutes durant. Décidément, on s’amusait beaucoup aujourd’hui au conseil des ministres.

Le ministre de l’Intérieur conclut son petit « rapport » en donnant le chiffre des « Blancs » réunis.

— Excellent, approuva le Président, quel est le policier qui a eu l’initiative de cette affaire ?

Le nom de Corentin se grava dans la mémoire du Président, qui était excellente.

A la sortie du Conseil des ministres, le Président prit à part son ministre des Armées.

— Allez me chercher Vidart, dit-il assez sèchement. Je le veux ici dans une demi-heure au plus tard.

Eric Vidart était rouge comme un bœuf écorché quand les huissiers l’introduisirent. Mais en sortant, quatre minutes exactement plus tard (les huissiers sont des pendules à deux pattes), il avait l’air d’un malade qui couve une hépatite foudroyante.

Sa démission fut tapée à la machine dans l’heure qui suivit, transmise et acceptée avant l’heure de fermeture des bureaux. Motif officiel : raisons de santé. Ce qui, après tout, ne fit sourire que quatre ou cinq personnes en dehors des membres du conseil des ministres : Eric Vidart fut frappé le surlendemain d’une hépatite foudroyante, pour de bon, qui le mit sur le flanc deux mois durant. Une hépatite n’est pas forcément virale. Une forte émotion suffit à en provoquer une. Ça s’appelle alors vulgairement une jaunisse.

La nouvelle fut apportée au commissaire Badolini et à Corentin, par le directeur de la PJ en personne, le lendemain de l’hospitalisation d’Eric Vidart. Pas mécontent, en fait, le grand Patron de raconter ça. Il avait gardé une dent secrète contre Eric Vidart. Il le révéla seulement alors à Badolini et Corentin : l’ex-directeur aux armements avait pris de très haut, au téléphone, sa requête de collaboration avec les services de la Brigade mondaine, la conversation était même allée au bord de la rupture, précisa-t-il. Tant Vidart s’était montré odieux.

— Et vous avez réussi à garder votre self-control, monsieur le Directeur, s’exclama Corentin, admiratif.

Il avait toujours pris le grand Patron pour un homme à poigne, pas pour un être exceptionnel, capable de pousser la diplomatie jusqu'à se maîtriser sous l'insulte.

Le directeur se paya le luxe d'un sourire assez satisfait.

— Monsieur le Divisionnaire, dit-il à Badolini, expliquez vous-même à M. Corentin.

Les yeux du commissaire divisionnaire Badolini firent le tour de la pièce circulairement, au maximum de ce qu'ils pouvaient.

— Vous n'êtes pas au courant de tout, Corentin, articula-t-il en savourant son plaisir, mais il y a longtemps que nous disposons d'un « Blanc » sur Eric Vidart.

— Ça va, j'ai compris, lâcha Corentin en essayant de paraître indifférent. Mais avouez, monsieur le Divisionnaire, que ça m'aurait rudement aidé d'être au courant !

Badolini secoua la tête.

— Erreur, Corentin, le « Blanc » était louche, en fait. Pas vraiment de preuves. De simples soupçons. L'homme qui, en février 1958, a cassé la gueule à deux inspecteurs qui l'avaient surpris au Bois en compagnie de deux travestis, avant de s'enfuir, c'était tout à fait Vidart, pour l'allure et les épaules, mais on n'avait jamais eu de preuve véritable. Alors, pourquoi vous brouiller l'esprit en cours d'enquête avec ce vieux truc sans consistance ?

« Vous vous êtes très bien débrouillé sans, non ?

— Merci, monsieur le commissaire divisionnaire, lâcha Corentin, mi-flatté, mi-vexé, en le fusillant de ses yeux noirs.

Le grand gagnant, ce fut Serge Besson.

Pour la récompense d'avoir arraché ce marché de vingt milliards, il fut décidé, toujours en conseil des ministres, le mercredi suivant, de peser en sa faveur auprès de sa compagnie quand le Président actuel prendrait sa retraite. Ce qui ne saurait tarder. Le matin même, il avait eu un deuxième infarctus, à la clinique où on le soignait.

La nouvelle transpira, bien entendu, dès l'après-midi, auprès de Serge Besson.

Mais sa joie fut gâchée par une désolation secrète : Nadia s'envolait le lendemain pour le Maroc, rendez-vous pris à Casablanca.

C’était fini. Jamais plus il ne pourrait aller, la nuit, le cœur battant la chamade, dévorer des yeux dans l’allée des Travelos le fascinant corps androgyne d’un travesti aux boucles blanches nommé Nadia avant de se déchaîner en elle. Nadia était morte...

Quant à la moustache de Brichot, elle mit moins de quinze jours à repousser aussi drue qu’avant.

Pour fêter ça, Corentin l’emmena dîner avec Jeannette et Janine chez Joseph Martinetti qui, grand prince, l’avait invité pour quand il voudrait et avec qui il voudrait.

Martinetti préparait les absinthes avec ses habituels gestes d’officiant en plein rite métaphysique.

Il poussa le verre de Corentin jusqu’à lui.

— Tu sais, fils, ce que j’ai appris ? fit-il en l’observant par en dessous de son regard bleu magnifique.

— Je sens que je vais le savoir, ironisa Corentin en soulevant son verre.

Le vieux Corse plissa les paupières.

— Je te le dis parce que tu es un ami... J’ai fait un peu parler Chabert.

— Ah ! fit Corentin, attentif.

— Eh bien, il a consenti à me faire une confidence qui pourra t’intéresser. Comme ça, pour la curiosité.

— Grouille, fit Corentin, hilare.

Martinetti se pencha à son oreille.

— Tu sais qu’Ange Salpierri se faisait le petit travelo ?

— Oui, et alors ?

— Eh bien, tu ne me croiras pas, mais Ange c’est vraiment un cas, sexuellement...

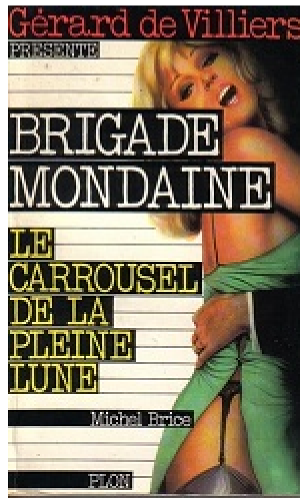
Il ménagea son effet, tournant sa cuiller dans son absinthe pour bien la mélanger.

— Chabert se tapait Ange Salpierri, reprit-il, presque péniblement... Tu te rends compte ! Mon cousin : un pédé doublé d’une tante !

Il se rejeta en arrière, dégoûté et leva son verre.

— A la Mondaine ! fit-il gravement.

TABLE



Gérard de Villiers
PRÉSENTE
BRIGADE
MONDAINE
LE
CARROUSEL
DE LA
PLEINE
LUNE
Michel Brice
PLON

TABLE

---

[1] Voir *Le Monstre d'Orgeval.*

[2] Voir *Le Monstre d'Orgeval.*

[3] Tiens, dis-moi si ça te va ?

[4] Cambrioler.

[5] Vous me donnez envie de vomir.

[6] Fichez-moi la paix !

[7] Maison de tolérance reconstituée, donc clandestine.

[8] Surnom du Centre d'écoutes téléphonique.

[9] Argot policier pour commissariat.

[10] Quelqu'un d'autre paiera.